Table des matières

Introduction 1

I) L'Anarchisme, le socialisme et la morale 16

1. Une sensibilité anarchiste 17

2. La position dans le parti socialiste 27

L'Allemanisme ou les débuts 27

Critique à la « décomposition » du marxisme 29

Le livre inachevé sur « La décomposition du marxisme » 30

La polémique avec Jean Jaurès 37

L'intellectuel dans le parti 42

3. Un socialisme moral 46

Socialisme et démocratie 46

Le socialisme moral 50

Socialisme et Science 52

II) La politisation de Nietzsche 57

1. Germaniste ou philosophe ? La position dans le monde universitaire 58

Le « réseau » de la *Revue de métaphysique et de morale* 60

Le « père fondateur » des études germaniques en France 64

Germaniste dans un milieu germanophobe 68

Prise de position contre le *Nietzsche-Archiv* 71

2. Le *Nietzsche* de Charles Andler 76

La méthode 79

Le plan 82

Les Hypothèses 83

L'Européanisation de Nietzsche 85

La critique sociale de Nietzsche 94

Conclusion 106

Sources 110

Bibliographie 127

Introduction

Peu de pays ont une histoire intellectuelle aussi liée l'une à l'autre, mais en même temps aussi antagonistes, que la France et l'Allemagne. Une histoire intellectuelle qui se présente comme une lutte entre deux notions de civilisation, dont chacune revendique sa supériorité[1]. Claude Digeon a présenté le rapport des intellectuels français à l'Allemagne pendant les années de la guerre franco-prussienne jusqu'à la Première Guerre mondiale comme une *crise allemande de la pensée française*[2]. Si l'Allemagne est une référence centrale de la vie intellectuelle française pendant toute la durée de la IIIe République, c'est toujours dans un rapport ambivalent entre attirance et rejet : l'attirance pour ses avancées dans la science et pour les grandes œuvres culturelles et philosophiques, mais aussi le rejet de la politique nationaliste et militariste de l'ère de Bismarck. L'Allemagne n'a pas seulement été une référence centrale dans la vie intellectuelle française, l'image de l'Allemagne a aussi été constitutive de l'imaginaire national, au plus tard depuis la guerre franco-prussienne en 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine[3]. Une étude sur les relations intellectuelles franco-allemandes pendant cette période est donc toujours aussi une étude sur l'identité nationale. Ainsi, les théoriciens de l'identité nationale ont souligné depuis longtemps les représentations des frontières nationales et des différences culturelles comme éléments constitutifs de l'identité nationale[4].

Partant de ces remarques liminaires, nous souhaitons contribuer à l'étude de ces relations intellectuelles autour de la Première Guerre mondiale à travers l'étude de Charles Andler, intellectuel se revendiquant du socialisme et premier représentant de la germanistique française. Les germanistes français avaient une position particulière dans la vie intellectuelle de l'époque. Spécialistes de l'Allemagne, souvent d'origine alsacienne, donc germanophones, le soupçon de

---

[1] JEISMANN, Michael, « Frankreich, Deutschland und der Kampf um die europäische Zivilisation », *in :* ABRET, Helga / GRUNEWALD, Michel, *Visions allemandes de la France : Frankreich aus deutscher Sicht (1871-1914),* (collection: « Contacts », Série II-Gallo-Germanica, vol. 15), Bern, Peter Lang, 1985, p. 5-16.

[2] DIGEON, Claude, *La crise allemande de la pensée française*, *(1870-1914),* Paris, PUF, 1959, 568 p.

[3] Cf. JEISMANN, Michael, « Frankreich, Deutschland und der Kampf um die europäische Zivilisation », op.cit. et Cf. aussi l'introduction de Zeev Sternhell à la nouvelle édition de son ouvrage sur le nationalisme français : STERNHELL, Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français: la France entre nationalisme et fascisme,* nouvelle édition augmentée d'un essai inédit, Paris, Fayard, 2000 (Armand-Colin, 1972 / Complexe, 1985), 432 p.

[4] ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, 3ème édition, London, New York, Verso, 2006 (1983) 240 p.; BARTH, « Introduction », *in:* BARTH, Fredrik (sous la dir.), *Ethnic groups and boundaries: the social organization of culture difference,* Boston, Little, Brown, 1969, p. 9-38. ; GELLNER, Ernest, *Nations and Nationalism*, Ithaca (New York), Cornell University Press, 1983, 150 p.

sympathiser avec le pays voisin et premier ennemi reposait sur eux. L'analyse du discours des germanistes français, qui se trouvaient justement entre les deux pays, sur l'Allemagne et ses produits culturels est donc un moyen de s'interroger sur l'identité nationale. Michel Espagne et Michael Werner soulignent la dimension identitaire de ce discours :

> « elles [les études germaniques] constituent au contraire un vaste continent qui englobe, au-delà de l'histoire littéraire allemande, une partie de la philosophie, de l'histoire de la musicologie et touche au problème de l'identité française même. Cela tient au fait que, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le modèle scientifique allemand a parrainé la constitution de la plupart des disciplines de sciences sociales, cela tient aussi aux deux guerres mondiales qui ont suffisamment marqué l'inconscient collectif pour que le discours sur l'Allemagne, passionnel, complexe et contradictoire, soit en même temps un discours sur soi-même »[5].

L'étude de l'œuvre d'Andler constitue donc un moyen d'analyser son rapport plus général à l'Allemagne. L'objet d'étude de Charles Andler nous semble particulièrement intéressant pour étudier une telle problématique, d'un part pour son adhésion au mouvement socialiste, une pensée à vocation internationaliste, de l'autre pour sa qualité de germaniste : Andler fut le véritable « père fondateur » des études germaniques en France et un grand spécialiste de Nietzsche. Mais Andler fut surtout une personnalité caractéristique de cette « crise allemande » décrite par Digeon.

Charles Andler est né à Strasbourg en 1866 d'un père pharmacien, mais ancien instituteur. Sa famille resta en Alsace après l'annexion allemande mais la quitta en 1879 afin d'échapper au service militaire allemand menaçant le jeune Andler. Ses débuts en France ne furent guère faciles : Andler, qui avait fréquenté le lycée allemand à Strasbourg, fut confronté à un enseignement dans une langue qu'il ne maitrisait qu'insuffisamment. Les débuts difficiles ne l'empêchèrent cependant pas de poursuivre une carrière académique en passant avec succès tous les échelons de la méritocratie française : normalien, agrégé, Andler fut maître de conférences à l'École Normale Supérieure, Professeur à la Sorbonne et puis au Collège de France. Sa carrière, aussi brillante qu'elle fût, se faisait cependant à contrecœur : Andler échoua deux fois à l'agrégation de philosophie et se résigna finalement à passer l'agrégation d'allemand. Germaniste malgré lui, Andler se consacra dès lors à la littérature, mais surtout à l'histoire et à la philosophie allemande : il fut l'auteur d'une thèse sur les origines philosophiques du socialisme allemand, traducteur de Marx, directeur d'une anthologie sur le pangermanisme et notamment auteur d'une œuvre de six tomes sur Nietzsche. Que Nietzsche, philosophe ayant une réputation d'antisocialiste, devint un sujet de prédilection de Charles Andler est d'autant plus étonnant, qu'Andler fut aussi un intellectuel engagé dans le mouvement socialiste, d'abord dans le parti allemaniste, puis, après

[5] ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael, « Introduction », *in :* ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, p. 7.

l'unification du mouvement socialiste en 1905 il devint membre de la S.F.I.O jusqu'à une controverse avec Jean Jaurès en 1913 qui l'éloigna du parti.

Le rapport des intellectuels socialistes à l'Allemagne à l'époque de la Deuxième Internationale n'a pas été moins ambigu que celui des germanistes. Ils se trouvaient dans une contradiction entre l'appartenance à une pensée internationaliste d'une part, et la montée du nationalisme menaçant cet internationalisme de l'autre. Ainsi, la question nationale a toujours été présente dans le mouvement socialiste, comme le souligne Christophe Prochasson, mais elle a été occultée pendant les années avant la Première Guerre mondiale par un « double internationalisme » : culturelle et politique[6].

Ainsi, le rapport d'Andler à l'Allemagne s'exprime aussi dans son rapport au socialisme et à la social-démocratie allemande : il a été l'un des premiers lecteurs de Marx en France et traducteur du *Manifeste Communiste,* mais aussi un critique de la théorie marxiste et un plus fervent critique encore des déformations des théories de Marx par ses disciples, Engels le premier. Le socialisme d'Andler constitue ainsi une antithèse du marxisme, accordant le primat aux faits politiques et moraux sur les faits économiques. Sa critique du marxisme représente une critique générale qu'oppose Andler à l'Allemagne : la négligence des faits moraux qui, selon Andler, sont constitutifs d'un renouvellement de la civilisation. La notion de civilisation se superpose donc à la notion de la moralité. La notion de civilisation implique un lien entre les faits politiques et moraux, avec une prétention d'universalité, tandis que la notion allemande de *Kultur* désigne des faits intellectuels, artistiques ou religieux, se concentre alors sur l' « intériorité » de l'être humain et sur les différences entre les cultures. C'est cette démarcation de la *Kultur* des faits politiques, sociaux et moraux qui a provoqué la critique d'Andler en Allemagne : cela explique son attirance pour l'« immoralisme » de Stirner dans sa jeunesse, sa critique du marxiste, sa conception du socialisme comme une nouvelle civilisation, la responsabilité qu'il attribue à l'Université allemande pour le déclenchement de la guerre et enfin son attirance pour Nietzsche. Le rapport d'Andler à l'Allemagne s'inscrit donc bien dans l'opposition entre « civilisation » française et « *Kultur* » allemande, devenu l'expression des identités nationales, comme l'a souligné Norbert Elias[7].

C'est donc cette notion de civilisation, ou de moralité, qui est la clé de la compréhension de la pensée politique de Charles Andler, mais elle est aussi, et c'est l'hypothèse que nous défendons, la clé de la compréhension de son interprétation de Nietzsche. La lecture de

---

[6] PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre (1900-1938),* préface de Madeleine Rébérioux, Paris, Le Seuil, 1993, p. 154.

[7] ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs,* trad. par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy (Agora), 1973, 507 p. ; L'Original parut en allemand en 1939 sous le titre : *Über den Prozess der Zivilisation.*

Nietzsche par Andler est une lecture « politisée », c'est pourquoi nous avons choisi de parler d'une « politisation » de Nietzsche : Andler souligne l'influence des moralistes français sur la philosophie de Nietzsche, représentant Nietzsche ainsi comme un penseur européen. Pour Andler, Nietzsche représente une « civilisation européenne » universelle et rationaliste en opposition aux particularismes de la *Kultur* allemande. De surcroit, Andler associe Nietzsche à la pensée démocrate et à l'idée socialiste, interprétant les critiques de Nietzsche adressées à la moralité comme une critique sociale. Ainsi, nous nous proposons d'étudier cette dimension politique de la réception de Nietzsche par Charles Andler, ceci à travers une analyse préalable de sa pensée politique et d'une analyse de la position du germaniste Andler dans le monde universitaire de son époque.

Dans l'analyse du rapport de Charles Andler à l'Allemagne, il aurait été intéressant de réserver une partie importante de ce mémoire à la réception des travaux d'Andler en Allemagne notamment à la réception de son *Nietzsche*. Or, celle-ci est restée très limitée : dans la période de l'avant-guerre, les ouvrages d'envergure d'Andler étaient notamment dédiés au socialisme ; la réception d'Andler en Allemagne s'est ainsi limitée au milieu socialiste : c'est le cas de sa thèse sur *Les Origines du Socialisme d'État en Allemagne* à laquelle George Sorel consacra un compte rendu dans la *Sozialistische Monatshefte* qui fit débat en France et aux réactions virulentes qu'a provoqué son introduction à la traduction du *Manifeste communiste* et ses articles sur *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine*. Dans l'entre-deux-guerres, Andler n'a pas, à part son *Nietzsche*, publié de travaux d'envergure dans le domaine des études germaniques. Toute étude d'éventuelle réception pendant cette période devrait donc se faire à partir du *Nietzsche*. En dépit de l'envergure de cette œuvre, la réception en Allemagne reste marginale. Faire une analyse des éventuels re-transferts des idées d'Andler vers l'Allemagne nous semble donc difficilement réalisable : il s'agit dans le cas d'Andler plutôt d'une non-réception, phénomène qu'Andler constate aussi dans sa correspondance[8].

Quelle est la raison de la non-réception de cette œuvre érudite en Allemagne ? Hans-Manfred Bock soutient que c'est l'engagement intellectuel d'Andler pour la propagande pendant la guerre qui constitue un obstacle insurmontable pour sa réception en Allemagne et qu'Andler y était plus ou moins un auteur tabou après la guerre[9]. Cette hypothèse est certainement justifiée,

---

[8] Cf. Ainsi, Andler exprime déjà en 1909 l'hypothèse que son *Nietzsche* ne serait pas reçu en Allemagne, un présomption qu'il voit confirmé dans les années 1920, comme le montre une lettre de Carl-Albrecht Bernoulli à Andler : Cf. Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 20 mai 1909, n° 18 et la Lettre de Carl-Albrecht Bernoulli à Charles Andler du 14 décembre 1928, n° 157, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[9] Cf. BOCK, Hans Manfred, « Das Elsaß als geistige Lebensform: zur Bedeutung regionaler Identität und ihrer Repräsentanten (Charles Andler, Lucien Herr, Henri Lichtenberger) für Robert Minder », *in:* BETZ, Albrecht et

cependant d'autres facteurs ont joué un rôle : nous supposons que c'est d'abord la « politisation », donc sa lecture politique de l'œuvre de Nietzsche, notamment une politisation marquée à gauche, qui a empêché la réception de cette œuvre en Allemagne dans un contexte d'appropriation de la philosophie de Nietzsche par des cercles nationalistes allemands et plus tard aussi par les nationaux-socialistes[10]. En outre, la position d'Andler au côté de Bernoulli dans son litige avec Förster-Nietzsche n'a sans doute pas contribué à faciliter la réception d'Andler en Allemagne. Elisabeth Förster-Nietzsche, sœur du philosophe, et son entourage exerçaient en effet une position hégémonique sur l'interprétation de Nietzsche en Allemagne.

Ces difficultés qui se posent pour l'analyse de la réception d'Andler en Allemagne nous obligent donc à abandonner l'idée de l'étude de la réception de Charles Andler en Allemagne pour nous concentrer sur l'analyse des appropriations, des identifications ou au contraire des prises de distance dans les travaux d'Andler sur l'Allemagne. Pourtant, cette démarche ne nous oblige pas à omettre complètement l'aspect de la réception des travaux d'Andler dans notre étude. L'approche méthodique que nous souhaitons adopter ne sera pourtant pas celui d'une analyse de transfert dans une dimension unilatéral, c'est-à-dire d'analyser le transfert de la philosophie de Nietzsche en France à l'exemple de Charles Andler. Nous souhaitons ainsi étudier l'interprétation de Nietzsche par Charles Andler, ce « discours identitaire », non seulement sous l'angle d'un processus de réception d'un « objet » culturel allemand en France, mais surtout mettre en lumière la construction de ce discours. Andler n'est ainsi pas un simple récepteur mais aussi un acteur dans les relations transnationales franco-allemandes. Il s'agit donc d'une part d'un transfert, car Andler a joué un rôle important en tant que « agent de transfert » de la philosophie de Nietzsche en France, et de l'autre part de la construction d'un discours identitaire. Le transfert culturel est ainsi pensé d'une manière dynamique, prenant en compte l'alternation du contexte de réception par le transfert même, comme ceci a été conceptualisé par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann en proposant une approche d'histoire croisée[11].

La réflexion méthodologique nous amène à la question des sources : la principale source de l'histoire intellectuelle est l'œuvre de l'auteur. Pour le cas de Charles Andler, nous disposons d'une œuvre considérable, éloignée des études de la langue et de la littérature allemande : ainsi,

---

FABER, Richard (sous la dir.), *Kultur, Literatur und Wissenschaft in Deutschland und Frankreich: zum 100. Geburtstag von Robert Minder,* Würzburg, Königshausen u. Neumann, 2004, pp. 61-75.

[10] Cf. RIEDEL, Manfred, *Nietzsche in Weimar : ein deutsches Drama*, Leipzig, Reclam, 1997, 368 p.

[11] Sur l'histoire croisée : WERNER, Michael et ZIMMERMANN, Bénédicte, « Vergleich, Transfert, Verflechtung : der Ansatz der *Histoire croisée* und die Herausforderung des Transnationalen », *Geschichte und Gesellschaft*, 28, 2002, p. 607-636. ; WERNER, Michael et ZIMMERMANN, Bénédicte, « Penser l'histoire croisée: entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales,* (janvier-février 2003), n° 1, p. 7-36. ; WERNER, Michael et ZIMMERMANN, Bénédicte (sous la dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée,* Paris, Seuil, 2004, 239 p. ; ZIMMERMANN, Bénédicte, DIDRY, Claude, WAGNER, Peter (sous la dir.), *Le travail et la nation : histoire croisée de la France et de l'Allemagne,* Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999, 402 p.

Andler n'a consacré que quelques articles à ce domaine, la majorité de ses travaux est consacrée à la philosophie, à l'histoire et à la politique allemande, ce qui est étonnant pour un germaniste. L'œuvre étant la source prioritaire d'une histoire classique des idées, l'histoire intellectuelle a élargi le corpus de sources à des sources dite « éphémères » qui permettent l'analyse des circonstances de la production du savoir. Ceci notamment pour une histoire des intellectuels qui s'interroge sur les *pratiques* de l'engagement intellectuel et de la production culturelle ou scientifique.

L'analyse des revues et des maisons d'édition permet de positionner l'auteur dans le champ universitaire et intellectuel de l'époque, selon le concept développé par Pierre Bourdieu. Ainsi, la question de l'accès d'Andler aux revues philosophiques éditées par Félix, symbole de la philosophie universitaire de la IIIe République[12] nous révèle sa position marginale dans le champ philosophique universitaire de l'époque. L'étude des revues dans lesquelles l'auteur publie permet aussi d'identifier les rapports de l'auteur à différentes « sociabilités » intellectuelles[13], telles que des réseaux, des milieux ou des lieux[14]. Ainsi, pour le cas de Charles Andler, l'étude de son rapport à quelques-uns de ses réseaux, milieux ou lieux constitue une approche prometteuse, car révélant sa sensibilité politique : c'est le cas de ses liens avec le milieu anarchiste et de sa publication dans la revue symboliste *Entretiens politiques et littéraires*, de son rapport au milieu de la *Revue de Métaphysique et de Morale,* revue non-académique permettant au germaniste Andler de publier des articles sur la philosophie[15], de sa collaboration à *L'Action Nationale,* revue radical-socialiste, ou encore son rapport au large réseau de l' « Union pour la vérité » réunissant toute une nébuleuse radicale et radical-socialiste[16]. L'étude du rapport d'Andler aux différentes « sociabilités » intellectuelles ne peut se faire seulement à travers une analyse des lieux de publication, c'est aussi sa correspondance qui permet de mieux analyser ces rapports[17], par exemple la correspondance

---

[12] Cf. FABIANI, Jean-Louis, *Les philosophes de la République,* Paris, Les éditions de minuit, 1988, 176 p.

[13] Sur le concept des « sociabilités » pour l'histoire intellectuelle : Cf. RACINE, Nicole et TREBITSCH, Michel (sous la dir.), Sociabilités intellectuelles: lieux, milieux, réseaux, *Cahiers de l'IHTP*, (mars 1992), n° 20.

[14] Une triple approche qui remonte à Christophe Prochasson: cf. PROCHASSON, Christophe, *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français 1900-1920,* Thèse de doctorat, dir. par. REBERIOUX, Madeleine, Université Paris I, 1989. ; Pour une discussion des différentes écoles et approches de l'histoire intellectuelle Cf. la discussion ci-dessous.

[15] Sur la revue de métaphysique et de morale Cf. l'article de Christophe Prochasson ainsi que l'ouvrage de Stéphane Soulié résultant de sa thèse de doctorat soutenu en 2006 : PROCHASSON, Christophe, « Philosopher au XXe siècle : Xavier Léon et l'invention du "système R2M" (1891-1902) », *Revue de métaphysique et de morale,* (janvier-juin1993), n° 1-2, p. 109-140. ; SOULIÉ, Stéphane, *Les philosophes en République : l'aventure intellectuelle de la "Revue de métaphysique et de morale" et de la Société française de philosophie, 1891-1914,* (Collection « Histoire »), préface par Christophe Prochasson, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 327 p.

[16] Cf. l'analyse de discours de Beilecke : BEILECKE, François, *Französische Intellektuelle und die Dritte Republik : Das Beispiel einer Intellektuellenassoziation 1892-1939,* (Campus Forschung, Bd. 854), Frankfurt, New York, Campus Verlag, 2003, 422 p.

[17] Sur la correspondance dans la vie intellectuelle Cf. le numéro de *Mil neuf cent* consacré à cette question : Les correspondances dans la vie intellectuelle, *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel),* (1990), n° 8.

entre Andler et Xavier Léon, l'un des fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale* ou la correspondance entre Andler et Eugène Fournière, alors rédacteur de la *Revue socialiste*[18].

La correspondance n'est pas seulement une source permettant d'analyser les « réseaux » intellectuels, selon une approche structuraliste de l'histoire intellectuelle, elle permet aussi d'étudier les dimensions qui relèvent d'un registre plus affectif, voire psychologique, tel que l'amitié[19]. Ainsi, la correspondance entre Charles Andler[20] et Lucien Herr mais aussi entre Charles Andler est Carl-Albrecht Bernoulli sont des beaux exemples du rôle de l'amitié dans le monde intellectuel, qu'il s'agisse de l'accès à des postes universitaire, des échanges sur les travaux scientifiques ou encore des comptes rendus mutuels, comme c'est le cas de Charles Andler et de son ami suisse, le théologien, écrivain et spécialiste de Nietzsche Carl-Albrecht Bernoulli[21]. La correspondance entre les deux spécialistes de Nietzsche se révèle cruciale pour notre étude : l'échange permanent entre les deux amis, notamment sur leurs recherches sur Nietzsche, constitue une source très riche pour l'analyse de la réception de Nietzsche par Andler[22].

Deux sources méritent particulièrement d'être mentionnées : la biographie de Charles Andler sur son ami Lucien Herr[23] ainsi que la biographie d'Ernest Tonnelat sur Charles Andler[24]. L'ouvrage d'Andler consacré à Lucien Herr a plutôt le caractère d'une autobiographie, les deux amis ayant été très proches. L'ouvrage constitue donc une source particulièrement riche pour une étude portant sur Charles Andler. Il en va de même pour la biographie intellectuelle d'Andler par Ernest Tonnelat, ancien élève d'Andler. C'est un ouvrage sans doute peu critique à l'égard d'Andler, mais très détaillé et qui constitue ainsi une source riche, car constituant un regard contemporain sur Charles Andler. La biographie d'Ernest Tonnelat est restée la seule sur Charles

---

[18] Sur la *Revue socialiste* Cf. l'article de Madeleine Rébérioux dans le numéro de la Revue *mil neuf cent* consacrée à l'analyse des revues dans la vie intellectuelles: RÉBERIOUX, Madeleine, « La Revue socialiste », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel),* (1987), n° 5, p. 15-38.

[19] Sur le rôle de l'amitié dans le monde scientifique Cf. RASMUSSEN, Anne, « L'amitié, une valeur scientifique : les amitiés internationales des savants au tournant du siècle », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels* (janvier-mars 1997), n° 143, p. 77-95.

[20] ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles ANDLER et Lucien HERR 1891-1926,* édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, préface par Christophe Charle, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, 298 p.

[21] Andler publia par exemple un article consacré à l'ouvrage de Bernoullli sur Bachofen dans la *Revue de l'histoire des religions,* ANDLER, Charles, « J. J. Bachofen, son œuvre et sa méthode, d'après un livre récent », *Revue de l'histoire des religions* (1926), t. 93, p. 224. Et Bernoulli fit plusieurs comptes rendus sur le *Nietzsche* d'Andler, dans les *Blätter für Deutsche Philosophie,* (1930/31), Bd. 4, p. 229-230. ; dans le *Berliner Tagblatt* (Ainsi, Andler remercie Benoulli pour son compte-rendu dans le *Berliner Tagblatt,* Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 12 juin 1931, n° 138.) ; et dans des journaux suisses *Neue Zürcher Zeitung* et *Basler Nachrichten* (Lettre de Carl-Albrecht Bernoulli à Charles Andler du 10 juin 1931, n° 196, - Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III)).

[22] Correspondance entre Charles Andler et Carl-Albrecht Bernoulli, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[23] ANDLER, Charles, *Vie de Lucien Herr*, Paris, Rieder, 1932, 336 p. ; L'ouvrage fut réédité chez Maspero en 1977, avec une introduction de Justinien Raymond.

[24] TONNELAT, Ernest, *Charles Andler : sa vie et son œuvre,* Paris, Les Belles Lettres, 1937, 328 p.

Andler, malgré le fait que le grand germaniste au Collège de France ait produit une œuvre abondante. Ce constat est d'autant plus étonnant que dans les années 1970 il y a eu une vague de publications sur son ami Lucien Herr, dont notamment les travaux de Daniel Lindenberg[25], tandis que Charles Andler est resté longtemps une figure obscure de l'histoire intellectuelle.

L'histoire des intellectuels s'est développée en France comme un véritable champ de recherche à la fin des années 1970, mais surtout dans les années 1980, avec la « crise des intellectuels » déplorée à l'époque. Issue de la vieille histoire des idées, l'histoire intellectuelle se situe tout d'abord dans l'histoire politique, dont le « retour » s'amorce dans les années 1980. Ainsi, une équipe autour de René Rémond a publié en 1988 un ouvrage collectif intitulé *Pour une histoire politique*[26], un postulat pour une « nouvelle » histoire politique, longtemps discréditée par l'histoire sociale et culturelle et réduite à une histoire « événementielle » et positiviste d'avant la Première Guerre mondiale. L'équipe autour de René Rémond esquisse des nouveaux enjeux pour l'histoire politique, comme l'étude des comportements électoraux, des associations politiques, des médias, de la religion mais au sein de laquelle les intellectuels trouvent aussi leur place avec l'article de Jean-François Sirinelli[27]. Déjà en 1986, Sirinelli s'était interrogé sur le nouveau « chantier » de l'histoire intellectuelle, démarquant une histoire socioculturelle des intellectuels de la l'histoire classique des idées et s'interrogeant sur une problématique qui analyse l'intellectuel sous l'angle de son rapport au pouvoir. Sirinelli propose une analyse opérant avec les concepts d' « itinéraire », de « sociabilité » et des « générations » intellectuelles[28], approche remontant à sa thèse soutenue en 1986 sur la génération des khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres[29].

Parallèlement à cette histoire politique des intellectuels, un pôle d'histoire sociale des intellectuels s'est formé autour de Christophe Charle qui, dans *Naissance des « intellectuels »,* propose une analyse bourdieusienne des intellectuels. Christophe Charle restitue l'intellectuel dans le champ du pouvoir contemporain, recourant notamment à une analyse des fractions au sein de l'élite et des transformations du recrutement social[30]. Histoire sociale ou sociologie historique, les

---

[25] LINDENBERG, Daniel, *Le Marxisme introuvable* (Ordre des choses), Paris, Calmann-Lévy, 1975, 250 p. ; LINDENBERG, Daniel et MEYER, Pierre-André, *Lucien Herr, le socialisme et son destin,* Paris, Calmann-Lévy, 1977, 318 p. ; LINDENBERG, Daniel, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, thèse de doctorat à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, dir. par François Furet, 1979.

[26] RÉMOND, René (Sous la dir.), *Pour une histoire politique* (L'Univers historique 57), Paris, Seuil, 1988, 400 p.

[27] SIRINELLI, Jean-François, « Les intellectuelles », *in :* RÉMOND, René (Sous la dir.), *Pour une histoire politique* (L'Univers historique 57), Paris, Seuil, 1988, p. 199-231. (autres travaux de Sirinelli sur les intellectuels: ORY, Pascal et SIRINELLI, Jean-François, *Les Intellectuels en France : de l'Affaire Dreyfus à nos jours,* Paris, A. Colin, 1986, 264 p.

[28] SRINELLI, Jean-François, « Le hasard ou la nécessité ? Une histoire en chantier : l'histoire des intellectuels », *Vingtième Siècle,* (janvier-mars 1986), n° 9, p. 97-108.

[29] SIRINELLI, Jean-François, *Génération intellectuelle : khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres,* Pairs, Fayard, 1988, 721p.

[30] CHARLE, Christophe, *Naissance des « intellectuels » 1880-1900,* Paris, Les Editions du Minuit, 1990, 272 p. ; Cf. aussi : CHARLE, Christophe, *Les Élites de la République (1880-1900),* Paris, Fayard (L'Espace du politique), 1987,

travaux de Christophe Charle s'inscrivent dans une voie déjà ouverte par la sociologie historique avec la thèse de Jean-Louis Fabiani sur *Les philosophes en République*[31] et l'analyse plus récente de Louis Pinto sur la réception de Nietzsche en France[32].

Une troisième voie mène à l'histoire intellectuelle à travers l'histoire culturelle : c'est le cas d'un troisième pôle d'histoire intellectuelle qui s'est formé autour de Pascal Ory, s'interrogeant sur les pratiques culturelles du politique. Ainsi, son article consacré à l'engagement de la société intellectuelle dans l'affaire Dreyfus tourne autour de la notion clé d'histoire intellectuelle de l'engagement et propose une analyse des différentes pratiques de l'engagement (p.ex. manifestations privées, engagement pétitionnaire, mise à contribution publique des compétences dans un but de propagande et mise à contribution des compétences techniques)[33]. La notion centrale de l'engagement est au cœur de la définition de l'intellectuel proposé par Pascal Ory et mise en œuvre par l'équipe réunie autour de lui dans la publication de quatre essais d'historiens des intellectuels (Jean M. Goulemot, Christophe Prochasson, Daniel Lindenberg) dans *Dernières questions aux intellectuels et quatre essais pour y répondre.* Rejetant à la fois un raisonnement purement sociologique et un raisonnement purement éthique, Pascal Ory propose une définition opérationnelle de l'intellectuel, mais d'une acception large: « L'intellectuel est un homme du culturel mis en situation d'homme du politique »[34]. L'homme culturel peut être créateur, c'est-à-dire artiste ou scientifique, ainsi que médiateur, c'est-à-dire éducateur ou critique. La deuxième partie de cette définition, la « mise en situation d'hommes politiques », signifie l'intervention de l'intellectuel dans les débats civiques, en théorie ou en pratiques. Une définition qui repose largement sur la formulation par Jean-François Sirinelli et Pascal Ory dans l'ouvrage synthétique sur l'histoire des intellectuels au XXe siècle *Les Intellectuels en France : de l'Affaire Dreyfus à nos jours* où l'intellectuel est « un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie »[35], mais dont la notion d'idéologie est absente. L'analyse des pratiques de l'engagement intellectuel est aussi centrale chez Christophe Prochasson qui a consacré ses travaux notamment à l'histoire des intellectuels dans le mouvement socialiste. Ainsi, dans sa thèse, Christophe Prochasson propose une triple approche

---

556 p., ouvrage résultant d'une thèse soutenu sous le titre *Intellectuels et élites en France (1880-1900)* soutenu en 1987 à l'Université de Paris-I.

[31] FABIANI, Jean-Louis, *Les philosophes de la République,* Paris, Les éditions de minuit, 1988, 176 p.

[32] PINTO, Louis, *Les neveux de Zarathoustra : la réception de Nietzsche en France,* Paris, Seuil, 1995, 205 p.

[33] ORY, « Modestes considérations sur l'engagement de la société intellectuelle dans l'affaire Dreyfus », *in :* DENIS, Michel, LAGRÉE, Michel, VEILLARD, Jean-Yves (sous la dir.), *L'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995, 346 p. , p. 37-49., l'article fut reproduit dans : ORY, Pascal, *La Culture comme aventure : treize exercices d'histoire culturelle,* Paris, Complexe, 2008, 300 p.

[34] ORY, Pascal, « Qu'est-ce qu'un intellectuel ? », *in :* ORY, Pascal (sous la dir.), *Dernières questions aux intellectuels et quatre essais pour y répondre,* Paris, Orban, 1990, p. 24.

[35] ORY, Pascal et SIRINELLI, Jean-François, *Les Intellectuels en France : de l'Affaire Dreyfus à nos jours,* Paris, A. Colin, 1987, p. 15.

de l'histoire intellectuelle, géographique, sociologique et idéologique, opérant avec les concepts de « lieux », « milieux » et « réseaux »[36]. La montée de l'histoire intellectuelle constituait donc aussi un renouvellement de l'historiographie du socialisme. Si les grands classiques sur l'histoire du socialisme ne laissaient que peu de place aux intellectuels[37], à l'exception des grands *leaders* comme Jaurès ou Léon Blum, un renouveau de cette historiographie commencent avec les travaux de Daniel Lindenberg[38], Christophe Prochasson et Shlomo Sand[39], s'attachant à l'étude des intellectuels ayant une notoriété à leur époque, mais sur lesquels on garde aujourd'hui le silence, comme Lucien Herr, Georges Sorel ou Charles Andler. Les nouvelles approches d'une histoire transnationale ouvrent aussi des portes à une histoire européenne ou transnationale du socialisme se distinguant de la somme des histoires des mouvements ouvriers nationaux, comme c'est par exemple le cas de l'*Histoire générale du socialisme* dirigé par Jacques Droz[40]. C'est ainsi le cas de la thèse de Marie-Louise Georgen étudiant les relations socialistes franco-allemandes[41] ou plus récemment de l'ouvrage d'Emmanuel Jousse consacré à une analyse de transfert du révisionnisme bernsteinien en France[42].

Avec les tentatives de dénationalisation des sciences sociales dans les dernières décennies, l'histoire intellectuelle, longtemps restée dans un cadre national, s'est ouverte à de nouveaux horizons, comme les approches comparatistes et croisées : Christophe Charle publie en 1996 un ouvrage sur les intellectuels en Europe au XIXe siècle[43] et un groupe de recherche au CNRS qui s'est formé autour de Nicole Racine et Michel Trebitsch publie en 1998 un ouvrage sous le titre programmatique *Pour une histoire comparée des intellectuels*[44]. Le point de départ pour ce groupe de

---

[36] PROCHASSON, Christophe, *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français 1900-1920,* Thèse de doctorat, dir. par. REBERIOUX, Madeleine, Université Paris I, 1989. ; Cf. aussi : PROCHASSON, Christophe, *Les années électriques : 1880-1910,* Paris, La Découverte, 1991, 488 p. ; PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre (1900-1938),* préface de Madeleine Rébérioux, Paris, Le Seuil, 1993, 354 p.

[37] Par exemple la contribution de Madeleine Rébérioux sur le socialisme français entre 1870 et 1914 dans l'ouvrage dirigé par Jacques Droz sur *L'Histoire générale du Socialisme* devenu un classique de l'historiographie du socialisme ne consacre que quelques paragraphes aux intellectuels: REBERIOUX, Madeleine, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », *in :* DROZ, Jacques (sous la dir.), *Histoire générale du Socialisme t2 : de 1875 à 1918,* Paris, PUF, 1982 (1974), p. 133-236.

[38] LINDENBERG, Daniel, *Le Marxisme introuvable* (Ordre des choses), Paris, Calmann-Lévy, 1975, 250 p. ; LINDENBERG, Daniel et MEYER, Pierre-André, *Lucien Herr, le socialisme et son destin,* Paris, Calmann-Lévy, 1977, 318 p. ; LINDENBERG, Daniel, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, thèse de doctorat à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, dir. par François Furet, 1979.

[39] SAND, Shlomo, *L'illusion du politique : Georges Sorel et le débat intellectuel 1900,* Paris, La Découvertee, 1985 [1984], 270 p.

[40] DROZ, Jacques (sous la dir.), *Histoire générale du socialisme,* 4 tomes, Paris, P.U.F., 1972-1978.

[41] GEORGEN, Marie-Louise, *Les relations entre socialistes allemands et français à l'époque de la Deuxième Internationale 1889-1914,* thèse de doctorat dir. par Madeleine Rébérioux, Université Paris VIII, 1998.

[42] JOUSSE, Emmanuel, *Réviser le marxisme : d'Édouard Bernstein à Albert Thomas (1896-1914),* Paris, Harmattan, 2007, 263 p.

[43] CHARLE, Christophe, *Les Intellectuels en Europe au XIXe siècle : essai d'histoire comparée,* Paris, Seuil, 1996, 369 p.

[44] GRANJON, Marie-Christine et TREBITSCH, Michel, *Pour une histoire comparée des intellectuels,* Bruxelles, 1998. ; Cf. notamment l'article sur l'histoire des intellectuels en Allemagne : BOCK, Hans-Manfred, « Histoire et historiographie des intellectuels en Allemagne », *in :* TREBITSCH, Michel et GRANJON, Marie-Christine (sous la dir.), *Pour une histoire comparée des intellectuels,* Bruxelles, Éditions Complexe, 1998, p. 79-109.

recherche du CNRS est le consensus qui semble s'être établi sur la singularité de l'intellectuel français, comme l'ont par exemple formulé Sirinelli et Ory en 1986 :

> « Et nous rattachons le rôle émetteur de la culture française en la matière aux deux grands traits culturels de ce pays, poussés pendant cette période à leurs extrêmes conséquences : son centralisme politique et culturel, avec pour corollaire les liens étroits entretenus par le pouvoir central avec la cléricature légitimatrice ; la richesse et la radicalité de son expérience politique à partir de 1789, qui la constituent, en particulier, en démocratie modèle (ou repoussoir) de l'Europe, autrement dit du monde » [45]

L'équipe autour de Michel Trebitsch et Nicole Racine propose donc une approche comparative s'ouvrant à l'histoire des intellectuels aux Amériques, en Inde et en Allemagne[46]. L'approche comparative ouvre sur des voies prometteuses : ainsi, l'étude sur les intellectuels européens du sociologue allemand et titulaire de la Chaire Européenne au Collège de France Wolf Lepenies, cherchant la figure d'intellectuel longtemps avant sa « naissance » à la fin du XIXe siècle, souligne que l'intellectuel est un phénomène de la modernité. Le clerc est ainsi une figure située entre les catégories de mélancolie et d'utopie, en contraste avec la « démoralisation » (*Entmoralisierung*) des sciences naturelles[47]. De l'histoire comparée à l'histoire croisée[48], le colloque consacré à l'histoire intellectuelle qui s'est tenue à Paris le 16 et 17 octobre 2001, s'interroge ainsi sur de nouvelles perspectives pour l'histoire intellectuelle, sur les apports des disciplines voisines, mais aussi des démarches comparatives ou croisées. C'est le cas de l'article plus comparatif que croisé de Hans Manfred Bock sur l'histoire des intellectuels en Allemagne[49] : l'auteur souligne, en comparaison avec le modèle de l'intellectuel français, le caractère apolitique de l'intellectuel, une conséquence notamment de la structuration polycentrique de la vie intellectuelle allemande à la fin du XIXe siècle, structurée en quatre grands milieux culturels : le protestantisme conservateur, le protestantisme culturel, le catholicisme et la social-démocratie, selon la distinction faite par

---

[45] Cf. par exemple: ORY, Pascal et SIRINELLI, Jean-François, *Les Intellectuels en France : de l'Affaire Dreyfus à nos jours,* Paris, A. Colin, 1986, p. 17.

[46] Sur l'Allemagne : BOCK, Hans Manfred, « Histoire et historiographie des intellectuels en Allemagne », *in :* TREBITSCH, GRANJON, (sous la dir.), *Pour une histoire comparée des intellectuels,* (IHTP, Histoire du temps présent), p. 79-109.

[47] LEPENIES, Wolf, *Aufstieg und Fall der Intellektuellen in Europa,* Frankfurt a.M., New York, Campus Verlag, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992, 95 p.

[48] Sur l'histoire croisée Cf. la discussion ci-dessous.

[49] BOCK, « Un monde intellectuel polycentrique et apolitique : regards comparatistes sur les intellectuels allemands et les concepts mis en œuvre pour écrire leur histoire », *in :* LEMAYRIE, Michel et SIRINELLI, Jean-François (sous la dir.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui,* Paris, P.U.F, 2003. p. 429-443.

Gangolf Hübinger[50]. Ainsi, tout au contraire de l'intellectuel français, le *Mandarin* allemand n'acquiert jamais cette influence dans la sphère publique qui caractérise l'intellectuel français[51] .

L'ouverture de l'histoire des intellectuels à l'étranger, et l'émergence, tardive, de l'histoire intellectuelle en Allemagne avec le « tournant culturel » des sciences sociales dans les années 1990[52], ouvre ainsi les portes à une approche comparative des intellectuels dans l'espace franco-allemand qui saurait s'insérer dans le champ de recherche de l'histoire des transferts et des relations culturelles franco-allemandes. Un travail pionnier dans ce domaine est la thèse de Claude Digeon sur *La crise allemande de la pensée française,* publié en 1959, faisant une analyse du rapport des intellectuels français, dans un sens large, à l'Allemagne, opérant avec un instrument d'analyse distinguant différentes générations[53]. L'étude de Claude Digeon reste cependant limitée à un rapport intellectuel entre les deux pays observé à partir d'une perspective française. Les travaux de Michael Werner et Michel Espagne et leur concept des *transferts culturels* marquent un véritable tournant dans ce domaine, s'attachant notamment à l'analyse des aspects concrets des transferts comme la transgression « physique » des frontières des « objets » culturels ou des personnages médiateurs, des transformations de l'objet culturel à travers le transfert et sa réception. Une approche qui permet d'étudier les apports étrangers à une certaine « culture nationale » et de mettre en avant l'historicité d'un tel concept[54]. Les germanistes français, dans leur position d'observateur et de médiateur, jouent un rôle clé dans l'étude des transferts culturels franco-allemands, comme le montre les nombreux travaux consacrés à l'étude de la germanistique française dans son rapport à l'Allemagne[55]. Dans la tentative de surmonter les difficultés qu'implique l'approche des transferts, partant d'un processus unilatéral et supposant stable un contexte « émetteur » ainsi que « récepteur » d'une idée ou d'un objet culturel, Michael Werner et

---

[50] HÜBINGER, Gangolf et MOMMSEN, Wolfgang (sous la dir.), *Intellektuelle im Deutschen Kaiserreich,* Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1993, 246 p. ; Cf. aussi l'ouvrage de Hübinger sur le protestantisme culturel : HÜBINGER, Gangolf, *Kulturprotestantismus und Politik : zum Verhältnis von Liberalismus und Protestantismus im wilhelminischen Deutschland,* Tübingen, Mohr, 1994, 347 p.

[51] Cf. BOCK, « Un monde intellectuel polycentrique et apolitique : regards comparatistes sur les intellectuels allemands et les concepts mis en œuvre pour écrire leur histoire », op.cit.

[52] Cf. Ibid.

[53] DIGEON, Claude, *La crise allemande de la pensée française*, *(1870-1914),* Paris, PUF, 1959, 568 p.

[54] ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Transferts : les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe et XIXe)*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988, 476 p.

[55] Les travaux fondateurs : WERNER, Michael, « Le prisme franco-allemand : à propos d'une histoire croisée des disciplines littéraires », *in :* BOCK, Hans-Manfred, MEYER-KALKUS, Reinhart, TREBITSCH, Michel (sous la dir.), *Entre Locarno et Vichy : les Relations franco-allemandes dans les années 1930,* vol. 1, Paris, CNRS-Éditions, 1993, p. 303-316. ; ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, 557 p. ; ESPAGNE, Michel (sous la dir.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne,* (Deutsche-Französische Kulturbibliothek, t 6), Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1995, 288 p. ; et plus récents : BOCK, Hans Manfred, « Henri Lichtenberger, Begründer der französischen Germanistik und Mittler zwischen Frankreich und Deutschland », *in :* BOCK, Hans Manfred, *Kulturelle Wegbereiter politischer Konfliktlösung : Mittler zwischen Deutschland und Frankreich in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts,* Tübingen, Günter Narr, 2005, 412 p. ; KWASCHIK, Anne, *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität : der Kulturhistoriker und Essayist Robert Minder,* Göttingen, Wallstein Verlag, 2008, 445 p.

Bénédicte Zimmermann aboutissent à une nouvelle théorisation de l'écriture d'une histoire transnationale : l'histoire croisée[56]. Une approche permettant de prendre en compte la dynamique des transferts et la reconfiguration permanente du contexte de départ et du contexte d'arrivée d'un transfert.

Les travaux consacrés, entièrement ou partiellement, à Charles Andler proviennent notamment de ces deux pôles de recherche discutés ci-dessus : l'histoire intellectuelle du socialisme et l'histoire des études germaniques et des transferts culturels. Un troisième pôle est constitué par les recherches sur l'histoire de la réception de Nietzsche en France, dont les travaux ne traitent cependant que partiellement d'Andler, à l'exception d'un court article dans les *Nietzsche-Studien.* Les travaux du premier pôle d'histoire intellectuelle du socialisme tournent notamment autour de quatre moments : le rôle d'Andler en tant que traducteur et critique de Marx, tels que les articles de Daniel Lindenberg[57] et Christophe Prochasson[58] ou plus récemment l'ouvrage d'Emmanuel Jousse[59], l'engagement d'Andler dans le mouvement du socialisme d'éducation[60], le moment de la polémique qui oppose Charles Andler à Jean Jaurès en 1912/13[61], et Andler en relation avec son ami Lucien Herr, dont la correspondance a été éditée par Antoinette Blum[62]. Le deuxième pôle est constitué par les chercheurs réunis autour de Michel Espagne et Michael Werner[63] étudiant l'histoire des études germaniques en France, mettant le rapport d'Andler à l'Allemagne ou son rôle de « père fondateur » des études germaniques en

---

[56] ZIMMERMANN, Bénédicte, DIDRY, Claude, WAGNER, Peter (sous la dir.), *Le travail et la nation : histoire croisée de la France et de l'Allemagne,* Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999, 402 p. ; WERNER, Michael et ZIMMERMANN, Bénédicte, « Penser l'histoire croisée: entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales,* (janvier-février 2003), n° 1, p. 7-36. ; WERNER, Michael et ZIMMERMANN, Bénédicte (sous la dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée,* Paris, Seuil, 2004, 239 p.

[57] LINDENBERG, Daniel, « Herr, Andler, Sorel : trois intellectuels décomposent le marxisme », *George Sorel. Cahier de l'Herne* (1986), n° 53, p. 192-201

[58] PROCHASSON, Christophe, « La réception du marxisme en France : le cas Andler », *Revue de Synthèse,* (janvier-mars 1989), n°1, pp. 85-108.

[59] JOUSSE, Emmanuel, *Réviser le marxisme : d'Édouard Bernstein à Albert Thomas (1896-1914),* Paris, Harmattan, 2007, 263 p.

[60] PROCHASSON, Christophe, *Le socialisme normalien,* Maîtrise, Université Paris-I, 1981. ; PROCHASSON, Christophe, *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français,* op.cit.

[61] LEROY, Géraldi, «Andler, Jaurès, Herr, Péguy en 1913 : la polémique sur la social-démocratie» dans *L'Amitié Charles Péguy*, vol. 18, no 70 (avril-juin 1995), p. 66-78. ; PROCHASSON, Christophe, « L'«Affaire» Andler / Jaurès : une analyse de controverse », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels* (juillet-septembre 1997), n° 145, p. 45-62. ; Cf. aussi GEORGEN, Marie-Louise, *Les relations entre socialistes allemands et français à l'époque de la Deuxième Internationale 1889-1914,* thèse de doctorat dir. par Madeleine Rébérioux, Université Paris -VIII, 1998.

[62] ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles ANDLER et Lucien HERR 1891-1926,* édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, préface par Christophe Charle, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, 298 p. et BLUM, Antoinette, « Charles Andler et Lucien Herr : une correspondance », *in :* REBERIOUX, Madeleine et CANDAR, Gilles (sous la dir.), *Jaurès et les intellectuels,* Paris, Les Éditions de l'atelier, Éditions ouvrières, 1994, p. 179-185.

[63] ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, 557 p. ; ESPAGNE, Michel (sous la dir.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne,* (Deutsche-Französische Kulturbibliothek, t 6), Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1995.

France au centre de leurs analyses. C'est le cas des travaux de Pascale Gruson[64] et d'Élisabeth Décultot[65]. L'article de Manfred Bock[66] peut aussi être associé à ce pôle. Enfin, les chercheurs étudiant la réception de Nietzsche en France forment le troisième pôle d'historiographie sur Charles Andler, à mentionner notamment l'ouvrage du germaniste Jacques Le Rider[67], étudiant la réception de Nietzsche en France dans le cadre d'une analyse d'un transfert culturel, de Christopher Forth[68], insistant plus sur la dimension politique de cette réception et l'analyse sociologique de Louis Pinto[69] et enfin un court article dans les *Nietzsche-Studien,* écrit suite à la publication de la correspondance entre Andler et Herr, soulignant la valeur de cette correspondance pour toute future recherche sur la réception de Nietzsche par Andler[70].

L'étude de l'historiographie existante nous amène à constater qu'il n'existe pas de travaux qui intègrent ces trois axes de recherche sur Charles Andler, donc son socialisme, son rapport à l'Allemagne et sa réception de Nietzsche. Deux articles seulement s'inscrivent dans une problématique du rapport d'Andler à l'Allemagne dans une dimension plus politique : l'article d'Antoinette Blum sur le voyage d'Andler en Allemagne avec un groupe d'étudiants en 1908 et les polémiques déclenchées lors de leur retour[71], ainsi que l'article de Christophe Prochasson portant sur les relations d'Andler avec l'Allemagne, notamment mise en relation avec son engagement politique[72]. Notre étude se propose ainsi de synthétiser ces trois approches de Charles Andler, en étudiant le rapport de Charles Andler à l'Allemagne à travers une étude de sa pensée politique et notamment de son interprétation de Nietzsche.

---

[64] GRUSON, Pascale, « Les appartenances confessionnelles des germanistes français », *in :* ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, p. 87-108. et GRUSON, Pascale, « Charles Andler (1866-1933) : Begründer der modernen französischen Germanistik », *in:* SAUDER, Gerhard (sous la dir.), *Germanisten im Osten Frankreichs* (Annalies Universitatis Saraviensis) Bd. 19, St. Ingbert, Röhrig Universitätsverlag, 2001, pp. 23-40.

[65] DECULTOT, Elisabeth, « la section d'allemand de l'École normale supérieure depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale », *in :* ESPAGNE, Michel (sous la dir.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne,* (Deutsche-Französische Kulturbibliothek, t 6), Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1995, p. 39-66.

[66] BOCK, Hans Manfred, « Das Elsaß als geistige Lebensform: zur Bedeutung regionaler Identität und ihrer Repräsentanten (Charles Andler, Lucien Herr, Henri Lichtenberger) für Robert Minder », *in:* BETZ, Albrecht / FABER, Richard (sous la dir.), *Kultur, Literatur und Wissenschaft in Deutschland und Frankreich: zum 100. Geburtstag von Robert Minder,* Würzburg, Königshausen u. Neumann, 2004, pp. 61-75.

[67] LE RIDER, Jacques, *Nietzsche en France : de la fin du XIXe siècle au temps présent*, Paris, P.U.F., 1999, 279 p.

[68] FORTH, Christopher E., *Zarathustra in Paris : the Nietzsche Vogue in France (1891-1918),* DeKalb, Illinois, Northern Illinois University Presse, 2001, 238 p.

[69] PINTO, Louis, *Les neveux de Zarathoustra : la réception de Nietzsche en France,* Paris, Seuil, 1995.

[70] VENTURELLI, Aldo, « Aspekte und Probleme der frühen Nietzsche-Rezeption in Frankreich : Charles Andler und Lucien Herr », *Nietzsche-Studien,* (1995), n° 24, p. 261-270.

[71] BLUM, Antoinette, « Charles Andler en 1908 : un Germaniste pris entre la France et l'Allemagne », *Revue germanique internationale* (1995), n° 4, p. 27-44.

[72] PROCHASSON, Christophe, « Les configurations d'un vertige: Charles Andler und Deutschland », traduit par Olaf Müller et Pierre Krügel *in:* FÜRBETH, Frank, KRÜGEL, Pierre, METZNER, Ernst E. et MÜLLER, Olaf (sous la dir.), *Zur Geschichte und Problematik der Nationalphilologien in Europa : 150 Jahre Erste Germanistenversammlung in Frankfurt am Main (1846-1996),* Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1999, p. 411-424.

Nous procéderons ainsi dans une première partie à l'étude de la conception que se fait Andler du socialisme, ceci en rapport avec l'attirance pour la pensée de Nietzsche : il sera question dans un premier chapitre de son rapport au milieu anarchiste littéraire et du rôle important des idées libertaires pour sa conception ultérieure du socialisme et pour son rapport au parti socialiste. Ce rapport sera analysé dans un deuxième chapitre, incluant ses critiques au marxisme, sa polémique avec Jean Jaurès ainsi qu'une interrogation sur le rôle qu'accorde Andler à l'intellectuel dans le parti. Un troisième chapitre sera consacré à l'étude de la conception que se fait Andler du socialisme, ceci notamment à travers deux textes centraux : *La civilisation socialiste* et *L'humanisme travailliste.* Il sera question de la place de la démocratie dans le socialisme d'Andler, de la nécessité d'une réforme morale ainsi que du rôle accordé à l'éducation pour cette réforme morale.

De cette analyse des idées politiques d'Andler nous aboutirons dans la deuxième partie à l'analyse de la réception de Nietzsche par Charles Andler. Avant d'étudier la réception proprement dite, nous nous attarderons dans un premier chapitre sur l'étude de la position d'Andler dans le monde universitaire, ceci notamment à travers l'étude de son rapport à la philosophie universitaire et de son intégration au réseau de la *Revue de métaphysique et de morale,* de son rôle dans la fondation des études germaniques, de son rapport au milieu germanophobe et ses prises de position au côté de Bernoulli dans son conflit avec le *Nietzsche-Archiv.* Un deuxième chapitre sera enfin consacré à l'analyse du *Nietzsche* d'Andler. De manière introductive, nous nous interrogerons d'abord sur le plan et la méthode de son œuvre, pour ensuite aboutir à l'analyse de la thèse principale de notre travail : la « politisation » de Nietzsche, c'est-à-dire la représentation de Nietzsche comme philosophe issu d'une civilisation rationaliste et universelle et l'intégration de Nietzsche à la pensée socialiste.

I) L'Anarchisme, le socialisme et la morale

Les recherches sur Nietzsche ont pris une place majeure dans la vie professionnelle d'Andler, notamment pendant les années de l'entre-deux-guerres où il a publié une œuvre considérable dédiée au grand philosophe allemand. Or, bien que les six tomes de son *Nietzsche, sa vie et sa pensée*[73], parussent entre 1920 et 1931, les recherches d'Andler sur Nietzsche commençaient bien plus tôt. Ainsi, les premiers comptes-rendus qu'il consacre à des ouvrages sur Nietzsche datent de 1895[74] et 1903[75]. Le premier article d'Andler sur « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche » fut publié en 1907[76] et, enfin, Andler publia un article consacré au « premier système » de Nietzsche en 1909[77]. Bien que les premiers travaux d'Andler sur Nietzche remontent aux années 1890, son *Nietzsche* ne fut publié que dans les années 1920, retardée plusieurs fois pour des raisons de santé, mais aussi par la lourde charge professionnelle supportée par l'auteur et enfin par la guerre.

Plusieurs passages de sa correspondance confirment que Nietzsche était présent à l'esprit d'Andler depuis longtemps : en 1907, par exemple, il annonça dans sa première lettre à Carl-Albrecht Bernoulli, expert bâlois de Nietzsche, le projet qui l'occupe de « longue date » : « celui d'une biographie étendue de Nietzsche, et d'une interprétation nouvelle, historique, psychologique et sociale de ses idées »[78]. En 1910, dix ans avant la publication du premier tome, son *Nietzsche* est bien l'œuvre de sa vie, ce qui est manifeste dans le passage suivant d'une lettre de Lucien Herr adressé à Andler : « que tu aies eu la pensée de m'associer fraternellement à ce qui sera **l'œuvre de ta vie**[79], il n'est rien dont j'aie plus de fierté et de joie. – Mais tu es, à toi seul,

---

[73] ANDLER, Charles, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* 6 tomes, Paris, Bossard, 1920-1931.

[74] Le premier compte rendu était consacré à l'ouvrage de Rudolf Steiner, philosophe autrichien et fondateur de l'anthroposophie : ANDLER, Charles, Compte rendue de *Fr. Nietzsche, ein Kämpfer gegen seine Zeit,* par R. Steiner, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1895), t. 40, p. 490.

[75] ANDLER, Charles, Compte rendu de *Nietzsche et l'immoralisme,* par A. Fouillée, *Notes critiques* (1903), t.4, p. 828.

[76] ANDLER, Charles, « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche », *Revue de synthèse historique* (1907), t.15, p. 121. ; Et ANDLER, Charles, « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche » (suite), *Revue de synthèse historique* (1909), t.17, p. 137.

[77] ANDLER, Charles, « Le premier système de Nietzsche ou la philosophie de l'illusion », *Revue de métaphysique et de morale* (1909), t. 17, p. 52-86.

[78] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 31 août 1907, n° 1, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[79] C'est nous qui soulignons.

l'homme de toute cette œuvre »[80]. Déjà en 1910, Lucien Herr, le bibliothécaire de l'École Normale Supérieure et ami proche d'Andler, qualifie la recherche d'Andler sur Nietzsche d' « œuvre de vie ».

Mais quelle est la raison de cette attirance profonde d'Andler pour le philosophe allemand ? Et quel est ce socialisme d'Andler, conciliable avec la pensée de Nietzsche, philosophe ayant une réputation d'antisocialiste ? Nous nous proposons dans la suite donc l'analyse de sa pensée et de son engagement politique, afin de pouvoir comprendre l'intérêt que portait Andler aux idées de Nietzsche, et ce en gardant à l'esprit son rapport à l'Allemagne. Nous procéderons d'abord à l'étude des relations d'Andler avec les cercles anarchistes, puis à l'étude de sa position dans le mouvement socialiste et sa critique du marxisme et du socialisme allemand pour aboutir à l'analyse sa conception du socialisme : la démarcation de la démocratie, le rôle de l'éducation et de la science pour l'avènement d'une nouvelle moralité socialiste.

1. Une sensibilité anarchiste

Comme le souligne Christopher Forth dans son étude sur la réception de Nietzsche en France, c'était surtout parmi les partisans de l'anarchisme littéraire s'exprimant dans les petites revues d'avant-garde que les idées de Nietzsche ont trouvé des adhérents à gauche[81]. Nietzsche était associé à l'anarchisme littéraire et devient un enjeu de la lutte des petites revues conquérantes contre le monde littéraire établi. Nietzsche devint ainsi un emblème de l'anarchisme individualiste dont les représentant étaient attirés par son individualisme radical et certains par son élitisme. C'est ici qu'il faut rechercher les affinités d'Andler avec le philosophe allemand : comme l'a souligné Christopher Forth, les socialistes s'intéressant à Nietzsche sont surtout ceux qui ont des liens avec le mouvement anarchiste littéraire[82]. Léon Blum, dans un article publié dans *Le Populaire* du 8 mars 1931, rappelle les amitiés qu'entretenait Andler avec les cercles anarchistes : « Je connaissais Andler que je rencontrais chez Tristan Bernard. Il était avec Paul Adam, Bernard Lazare, au contact des milieux anarchistes. Il rédigeait même la chronique politique d'une revue symboliste et anarchiste : "les Entretiens politiques et littéraires »[83].

---

[80] Lettre de Lucien Herr à Charles Andler, jeudi 1910, n° 26 : ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr,* op.cit.

[81] FORTH, *Zarathustra in Paris,* op.cit.

[82] « Although participation in the literary avant-garde did not necessarily determine one's receptiveness to Nietzsche, this social bond was perhaps the strongest common denominator of those who embraced the philosopher from a leftist perspective », Ibid., p. 108.

[83] LÉVY, Louis, « Comment ils sont devenus socialistes. Léon Blum nous dit… », *Le Populaire*, 8 mars 1931.

Andler collabora certes à cette revue, mais ses contributions n'étaient pas si régulières comme la citation le laisse supposer. À côté de Paul Adam, Bernard Lazare, Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier et Pierre Quillard, Andler collabora dans sa jeunesse, à 25 ans, à la réalisation de cette revue anarchiste et symboliste. La revue fut fondée en 1890 par Paul Adam, Vielé-Griffin et Henri de Régnier[84]. Parmi les collaborateurs de la revue figuraient Bernard Lazare, Pierre Quillard, mais aussi Jean Grave, Paul Valéry et André Gide. La revue réédita des textes de Max Stirner, Michel Bakounine et bien sûr de Proudhon. C'est probablement à ses articles dans les *Entretiens* qu'Andler fait référence en écrivant en 1906 dans une lettre à Lucien Herr où il constate avoir renoncé à une carrière littéraire et qu'il se dédiera avec plus d'enthousiasme à son *Nietzsche* :

> « Si je n'ai pas à 41 ans toute ma lucidité cérébrale, je n'en aurai jamais. Je ne lutte plus pour trouver une forme littéraire, cela m'est décidément refusé. Mais je tâche d'atteindre mon résultat critique ou psychologique posément. Ce sera sans mysticisme. La séquelle étroitement nietzschéenne, les gens du Nietzsche Kultus, ne seront pas contents. Ce qu'il y a de neuf et de durable apparaîtra cependant ; et si restreinte que soit cette part utile du système, elle suffit, je crois, à retenir l'attention à tout jamais. Je ne m'arrêterai plus maintenant avant d'avoir fini »[85].

Il ne put cependant pas tenir la promesse de terminer son *Nietzsche* d'une traite comme il l'avait prévu dans son enthousiasme en 1906. Des longues années plus tard, pendant un congé de convalescence à Grasse en 1924, Andler fait le point sur sa vie et regrette, non sans une connotation tragique, sa vie gaspillée pour la science :

> « Mais cette "immortalité" que vous promettez à mon *Nietzsche*, hélas ! je sais ce que c'est. Quand un livre est bien fait, il dure quinze années, (…) trente. Après quoi vient une autre génération, qui l'oublie et interroge les textes avec d'autres préoccupations. Il se peut cependant que l'histoire de la critique littéraire m'accorde trois lignes. C'est tout le lot réservé aux hommes de science. Après tout peut-être Charles Péguy avait-il raison, qui me reprochait de n'avoir pas jeté aux orties mon froc de professeur, pour vivre de croûtes, et faire de la littérature. Il a eu cette audace, lui, sauf à laisser les siens dans la misère »[86].

En dépit de cet abandon du travail littéraire, les débuts étaient pourtant prometteurs : Andler publia plusieurs articles dans les *Entretiens,* dont quelques-uns critiques, mais aussi des articles d'une qualité littéraire considérable, notamment deux satires réussies, l'une sur le parlementarisme[87], l'autre sur l'encyclique du pape Léon XIII « Sur la condition des ouvriers »[88],

---

[84] Cf. TONNELAT, *Charles Andler,* op.cit.

[85] Lettre de Charles Andler à Lucien Herr du 5 octobre 1906, cité dans: ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles ANDLER et Lucien HERR 1891-1926,* édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, préface par Christophe Charle, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, p. 74.

[86] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 7 mai 1924, n° 71, Correspondance entre Charles Andler et Carl-Albrecht Bernoulli : Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[87] RANDAL, Théodore, « Conte pour le 1er Mai », *Entretiens politiques et littéraires,* (mai 1891), n° 14, vol. 2, p. 163-172.

ainsi qu'une discussion fictive entre Pierre Kropotkine et des anarchistes partisans de la « propagande par l'action ». À ne pas oublier un article philosophique sur la question de la morale dans le *Mercure de France,* revue littéraire d'avant-garde. Quelques idées répandues dans les cercles anarchistes se trouvent dans ces articles d'Andler dans la revue *Entretiens politiques et littéraires* : anticléricalisme et antiparlementarisme, mais aussi une forte affirmation du rôle de l'éducation pour la libération des individus.

Les idées de Nietzsche étaient très présentes dans ces milieux anarchistes, pourtant, la trajectoire intellectuelle d'Andler vers un lecteur de Nietzsche ne fut pas sans détour. En 1892 il semble s'intéresser d'abord au philosophe anarchiste allemande Max Stirner dont la doctrine de l'égoïsme devint la base de l'individualisme libertaire. En 1892, l'année où Andler publia un article sur la pensée de Stirner, le philosophe anarchiste allemand, de son vrai nom Johann Kaspar Schmidt (1806-1856), n'était guère connu en France. Son ouvrage *Der Einzige und sein Eigenthum* publié en 1845[89], fut vite oublié et il fallut attendre 1882 pour que ce que ce livre soit réédité en Allemagne. Une traduction française partielle ne fut publiée qu'en 1894 par le *Mercure de France,* revue symboliste, et enfin une traduction intégrale sous le titre de *L'Unique et sa propriété* fut publiée chez Stock en 1900[90] ainsi que par la *Revue blanche*[91].

Andler a consacré un article dans les *Entretiens* à l'ouvrage de Max Stirner, article qu'il a intitulé « Le livre libérateur »[92] : la philosophie de Stirner repose sur le besoin de liberté absolue et d'affranchissement de toute autorité : l'autorité religieuse, l'autorité humaine et même l'autorité des idées. Il réfute ainsi l'idée selon laquelle l'être humain est un être social, car, selon Stirner, la famille, la société, l'État et la patrie ne relèvent que du domaine des idées et n'existent pas en réalité : « Je ne suis *réellement* que moi-même. Mais *en idée* je suis membre d'une Famille et d'une Société, citoyen d'un Etat, enfant d'une Patrie »[93]. Par son individualisme radical, Stirner revendique l'émancipation de l'individu de ces idées sociales et ainsi des trois grandes idées qui sont censées émanciper l'être humain : le Libéralisme politique, le Socialisme et l'Humanitarisme. Il met en avant le fait que ces trois idées ne nous libèrent pas mais aboutissent à un nouvel assujettissement : le libéralisme à l'esclavage salarié, le socialisme au travail forcé et l'humanitarisme à un idéal non réalisable de soi-même. Selon Stirner, il faudrait donc s'éloigner

---

[88] Cf. L'article satirique sur la doctrine sociale du Pape Léon XIII, qu'Andler qualifie d' « absurdité », et le compare avec les idées de l'économiste libérale Paul Leroy-Beaulieu : RANDAL, Théodore, « L'Encyclique », *Entretiens politiques et littéraires* (juillet 1891), n° 16, vol. 3, p. 26-31.

[89] STIRNER, Max, *Der Einzige und sein Eigenthum,* Leipzig, Wigand, Hirschfeld, 1845.

[90] STIRNER, Max (J. Caspar Schmidt), *L'Unique et sa propriété,* (Bibliothèque sociologique, n° 28), trad. par Robert-L. Reclaire, Paris, Stock, 1900.

[91] STIRNER, Max, *L'Unique et sa propriété,* trad. et préface par Henri Lasvignes, Paris, La Revue blanche, 1900.

[92] Andler se réfère à l'édition suivante: STIRNER, Max, *Der Einzige und sein Eigenthum*, 2e édition, Leipzig, Wigand, 1882. ; RANDAL, Théodore, « Le Livre Libérateur », *Entretiens politiques et littéraires* (septembre 1892), n° 30, vol. 5, p. 117-128.

[93] Ibid., p. 121. ; C'est nous qui soulignons.

du domaine de l'idée pour affranchir l'individu, car une idée n'est qu'une création humaine : « En effet, comment une idée pourrait-elle affranchir, puisqu'elle est notre œuvre »[94]. La solution présentée par Stirner est celle de la « révolte » comme « état d'âme permanent », c'est-à-dire de s'opposer à tout état ou loi stable ainsi qu'à toute autorité.

Andler, dans la conclusion de l'exposé, affirme que la doctrine de Stirner en soi n'est pas réfutable, car elle se fonde entièrement sur le « vouloir » individuel, et que le vouloir n'est pas réfutable. Cependant, et c'est là où il perçoit la faiblesse de la théorie de Stirner, dans la pratique, sa théorie n'est pas réalisable car le vouloir a besoin d'éducation. Sans éducation, le vouloir ne peut être empêché de se courber devant de nouvelles idoles. Andler en conclue que même l'anarchisme peut constituer un jour une telle idole, comparable à un idéal religieux, ce qui serait donc un « mysticisme de la liberté ». Ainsi, Andler réfute une possible dimension politique de la philosophie de Stirner, en montrant le paradoxe qui lui est inhérent : « Ce livre, dédaigneux de la Pensée, n'est donc irréfutable que pour la Pensée même ; et la seule Pensée le respectera ! » [95] Ce n'est donc pas pour la pensée, mais pour l'impossibilité de sa mise en pratique qu'Andler réfute la philosophie de Stirner, ayant négligé la nécessité d'éducation pour la liberté du vouloir.

Le rôle central accordé à l'éducation pour l'émancipation des hommes est un élément central dans la pensée d'Andler. Il s'engagea notamment au sein de l'École Socialiste pour l'éducation des ouvriers et dans *La Civilisation Socialiste,* il avança que l'éducation est la condition d'une nouvelle moralité socialiste et ainsi de l'affranchissement de la classe ouvrière[96]. Ces idées « éducationnistes » étaient répandues dans le milieu de l'individualisme anarchiste, comme le souligne Gaetano Manfredonia[97]. Partant d'une analyse des pratiques militantes et des représentations collectives, Manfredonia établit une typologie des conduites militantes anarchistes qui distingue trois types : l'« insurrectionnel », le « syndicaliste » et l'« éducationniste-réalisateur ». Ce dernier type se caractérise par une propagande répandant des idées qui sont aussi très présentes chez Andler : c'est avant tout l'idée qu'il faut changer les hommes afin de changer la société, car l'individu est le premier lieu de transformation. Ce changement se fera par l'éducation et la diffusion d'un savoir scientifique qui éduquera les hommes à être des esprits libres, à agir et réfléchir par eux-mêmes. L'éducation et le rationalisme sont ainsi déterminants pour cette transformation de la mentalité des hommes qui amènera la transformation de la société.

---

[94] Ibid., p. 124.
[95] Ibid., p. 128.
[96] Il sera encore question de son engagement „éducationniste" dans le troisième chapitre de ce mémoire
[97] Manfredonia souligne l'investissement de certains intellectuels du milieu de l'individualisme anarchiste dans le mouvement des Université populaires après l'affaire Dreyfus. Cf. MANFREDONIA, Gaetano, « L'anarchisme », *in :* BECKER, Jean-Jacques et CANDAR, Gilles (sous la dir.), *Histoire des gauches en France.* t1 : *L'héritage du XIXe siècle,* Paris, La Découverte, 2004, p. 444-462.

Manfredonia souligne que plusieurs intellectuels de ce milieu « éducationniste » s'investirent dans l'éducation des ouvriers, comme c'était aussi le cas de Charles Andler.

On trouvera déjà dans ces articles des *Entretiens politiques et littéraires* les bases de la « doctrine » socialiste ultérieure d'Andler. Dans l'article « Figarisme et Socialisme », Andler critique le livre sur *Le Mouvement socialiste en Europe*[98] de l'écrivain Théodor de Wyzewa, aristocrate d'origine polonaise et collaborateur du *Figaro,* en soulignant que celui-ci réduisait le mouvement socialiste à quelques chefs de parti ou de courant en négligeant cependant deux faits essentiels : les idées et les masses. Andler avance que le socialisme n'est pas seulement une doctrine prêchée par quelques têtes, mais surtout une idée et une idée partagée par des « multitudes socialistes ». Et la spécificité de cette idée socialiste, c'est qu'elle est une idée scientifique : la science œuvrant pour l'émancipation des ouvriers est révolutionnaire :

> « Mais la grande nouveauté du socialisme est qu'il résulte de la pensée la plus collective qui soit, jointe à l'action la plus collective possible. La pensée, dans ce qu'elle a de plus général, s'appelle *science* ; et les actions humaines concentrées dans un seul faisceau s'appellent le *peuple.* Le jour où la science s'est occupée de la destinée du peuple, elle s'est appelée socialisme ; le jour où le peuple a connu la science, il a conçu la révolution »[99].

On comprend donc pourquoi Maurice Barrès, en 1908, désigne Andler comme un « humanitaire-anarchiste »[100] : cet idéal « éducationniste » ou, si on veut, humaniste, que présente Andler, on le retrouve aussi dans ses textes ultérieurs, tels que *La Civilisation Socialiste,* mais surtout dans sa brochure concernant un projet d'un Institut du Travail universitaire, intitulé *L'Humanisme travailliste.*

Cet idéal de la science comme moyen d'affranchissement moral, est-ce la raison pour laquelle Andler s'intéresse à la pensée de Stirner et ensuite à celle de Nietzsche ? L'idée centrale de Stirner est que l'immoralisme est libérateur. C'est ici l'affranchissement des idoles qui rend les individus libres. Andler a repris cette idée aux travers d'un article publié dans le *Mercure de France,* intitulé « Pathologie du devoir ». Dans cet article, Andler s'interroge, en suivant sa vocation de philosophe, sur la question du devoir : il se demande si les hommes sont déterminés par la morale ou s'il y a une morale du libre arbitre. Il essaye de résoudre ce problème en se concentrant sur la question des remords. « Tous les moralistes ont dénoncé ce caractère hallucinatoire du remords, c'est-à-dire du devoir non accompli et qui, non accompli, s'impose encore »[101], affirme Andler.

---

[98] WYZEWA, Théodore de, *Le mouvement socialiste en Europe: les hommes et les idées,*(Recueil d'articles publiés dans *Le Figaro* du 12 juillet au 14 octobre 1891), Paris, Perrin, 1892.
[99] RANDAL, Théodore, « Figarisme et Socialisme », *Entretiens politiques et littéraires* (février 1892), n° 23, vol. 4, p. 79.
[100] BARRÈS, Maurice, « Le voyage de trente et un maladroits », *L'Écho de Paris,* 5 mai 1908, cité dans BLUM, « Charles Andler en 1908 », op.cit., p. 33.
[101] RANDAL, Théodore, « La pathologie du devoir », *Mercure de France,* (1892), t. 5, p. 22.

D'après Andler, si l'homme peut avoir des remords après un délit moral, il n'y a donc pas de libre-arbitre moral. Et si l'homme n'en a pas, il s'en suit que le devoir n'existe pas. S'il en est ainsi, conclue Andler, la corrélation entre devoir et liberté est rompue, car il n'est plus possible de soutenir que l'accomplissement du devoir rende libre : « Si, donc, on a des remords, on n'est pas libre ; et si on n'en a pas, il n'y plus de devoir. Et la corrélation est rompue entre devoir et liberté »[102]. Car, en supposant qu'un libre arbitre existe, l'homme ne devrait pas avoir de remords après un délit moral. Le remords montre donc que l'homme n'est pas libre, mais assujetti à l'idée du devoir, à l'idée morale qui est une idée de classe. L'idée même du devoir à accomplir est donc pathologique et il faut s'en affranchir pour reconquérir notre libre volonté.

Dans la suite de cet article, Andler s'interroge sur le contenu du *bien,* en passant par Kant et Fichte, et non – comme on aurait pu l'attendre – par Nietzsche. Quand, chez Kant, l'acte bon est un acte qui est la loi possible de tous les hommes, chez Fichte un acte bon est un acte conforme à notre destinée. Andler reprend l'idée de Fichte selon laquelle nous aurions deux « moi » : un « moi » sensible et un « moi » absolu et éternel. Partant de cette idée qu'il y deux « mois », que nous souffrons tous d'un « dédoublement de la personnalité », il avance qu'il y a un « moi passionnel » et une « hystérie morale » qui s'opposent. Il souligne que nous avons donc une personne morale qui nous est étrangère et « n'est plus vraiment de ce monde ». Ici il cite Victor Cousin : « Il faut bien distinguer en nous ce qui nous est propre de ce qui appartient à l'humanité. Les particularités font l'*individu*, et non pas la *personne* ; et la personne seule en nous est respectable et sacrée, parce qu'elle seule représente l'humanité. Tout ce qui n'intéresse pas la personne morale est indifférent »[103]. Andler conclue que ce ne sont donc plus les individus qui comptent, mais ce ne sont que les idées morales, extérieures à l'individu : « Or, le monde, transformé par cette perpétuelle obsession du devoir, n'est plus un rendez-vous de vivants, qui aspirent à confondre leur sang dans l'amour ou à le verser dans des luttes passionnées. C'est un monde de fantômes immatériels et maniaques »[104]. En quoi consiste donc ce monde immatériel qui l'emporte sur l'individu passionnel ? Andler nous donne sa réponse à ce problème du devoir en transposant ce problème d'une question purement métaphysique vers une question sociale : « Ce monde immatériel et tyrannique, c'est la hiérarchie sociale, assise sur des milliards de dévouements barbares, et d'ignorances saintes, et sur le mépris de toutes les joies saines et des désirs les plus profonds de la nature humaine »[105]

Dans la suite Andler souligne que la solution ne peut consister à vouloir amener une transformation de cette hiérarchie sociale, bien appuyée sur l'ordre moral de la société, par des

[102] Ibid., p. 23.
[103] Ibid., p. 26.
[104] Ibid., p. 27.
[105] Ibid.

actes de violence : « C'est donc dans les esprits qu'il faut détruire l'obsession mauvaise, et avec elle disparaîtra le labyrinthe inextricable des devoirs et s'effondrera la voûte écrasante du respect qui nous cacha le ciel au-dessus de nos têtes »[106]. Déjà dans ce texte, écrit en 1892, Andler donne une grande importance à la moralité et son rôle pour l'affranchissement social. C'est l'idée centrale de son socialisme, comme il l'exposera dans *La Civilisation Socialiste.* Car, selon lui, la transformation de la société en une nouvelle civilisation passe par la transformation morale des ouvriers. Pourtant, si cette transformation morale dans *La Civilisation Socialiste* prend la forme d'une nouvelle moralité du travail, elle a dans l'article sur la *Pathologie du devoir* encore une dimension plus libertaire, on pourrait même dire « révoltée » :

> « Ce sont les âmes qu'il faut guérir du délabrement où les ont conduites l'abus du breuvage alcoolique des dogmes, les fatalités héréditaires des races vieillies et les suggestions délétères des éducations viciées. Puisse-t-il donc venir bientôt. Puisse-t-il donc venir bientôt, le doux magnétiseur, qui d'un attouchement efficace dissipera l'effet des passes malfaisantes par où nous sommes plongés dans le sommeil inerte, et qui nous restituera notre libre vouloir, en nous délivrant de notre grande maladie morale, de l'idée fixe du devoir ! »[107].

L'influence de Stirner semble manifeste dans ce texte d'Andler : c'est l'affranchissement des idoles, ici des idoles morales, que demande Andler. En écrivant cet article, Nietzsche était encore peu présent dans le panthéon philosophique d'Andler. Ainsi, comme l'a souligné Tonnelat, Andler ne mentionne aucunement Nietzsche dans ses lettres des années 1891-1893 dans lesquelles il parle pourtant souvent de ses travaux et des auteurs qui lui sont chers[108]. C'est à partir de 1895, mais surtout à partir de 1903/1904, qu'on peut constater une curiosité intellectuelle grandissante d'Andler pour Nietzsche.

À partir de 1903, Andler s'efforce de démarquer l'œuvre de Nietzsche de celle de Stirner. L'hypothèse d'une influence de Stirner sur Nietzsche était courante à l'époque, comme le montre les publications associant Nietzche et Stirner.[109] Cette filiation est cependant mise en question dans la thèse d'Albert Lévy, dirigée par Charles Andler et présentée à la faculté des lettres à l'Université de Paris en 1904[110]. À la suite d'Andler, Lévy compare la philosophie de Stirner avec les trois « systèmes » de Nietzsche tel que les avait établi Andler. Lévy conclue de sa comparaison que les liens entre Nietzsche et Max Stirner ne sont que superficiels. Une conclusion renforcée

---

[106] Ibid.
[107] Ibid.
[108] Cf. TONNELAT, *Charles Andler,* op.cit
[109] Le rapprochement entre Nietzsche et Stirner semble avoir été courant à l'époque, comme par exemple dans un article de Jean Thorel qui associe les noms de Bakounine, Nietzsche et Stirner: THOREL, Jean, « Les pères de l'anarchisme : Bakounine, Stirner, Nietzsche », *La Revue politique et littéraire. Revue bleue* (15 avril 1893), n° 15, p. 449-454. Et aussi chez Henri Lichtenberger : LICHTENBERGER, Henri, *La philosophie de Nietzsche,* Pairs, F. Alcan, 1899. ; FOUILLÉE, Alfred, *Nietzsche et l'immoralisme,* Paris, Alcan, 1902, 294 p.
[110] LÉVY, Albert, *Stirner et Nietzsche*, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, 116 p.; la thèse a été réédité en 2006 par les éditions Stalker, à Paris.

par le fait qu'il n'y a pas eu de rencontre personnelle entre les deux penseurs et qu'on ne peut pas trouver des citations de Stirner dans les œuvres de Nietzsche. L'hypothèse s'annonce déjà dans un compte-rendu d'Andler consacré au livre *Nietzsche et l'immoralisme* d'Alfred Fouillé[111]. Un compte-rendu très peu favorable où Andler critique entre autre le chapitre sur la genèse du système de Nietzsche, il lui reproche de n'être qu'une analyse superficielle et un « trompe-l'œil », car Fouillée partait de l'idée d'une influence de Stirner sur Nietzsche[112].

Christopher Forth interprète ce résultat comme la preuve d'une volonté de dissocier les liens entre Nietzsche et l'anarchisme pour pouvoir en faire un penseur socialiste[113]. Il souligne qu'avec l'adhésion d'Andler au mouvement socialiste, il prit ses distances à l'égard du mouvement anarchiste. Cette hypothèse nous semble cependant discutable dans la mesure où les frontières entre anarchisme et socialisme ne sont pas si clairement définies, en tous cas pas au point qu'on puisse distinguer si facilement les deux idées. C'est exactement cela qu'avance Andler dans un article des *Entretiens,* soulignant qu'on ne peut pas dissocier l'anarchisme du socialisme : « l'anarchisme, étant une doctrine de l'expropriation et de la mise en commun des instruments de production, est lui aussi un socialisme »[114]. La citation, ainsi que les textes ultérieurs d'Andler montrent que le ralliement d'Andler au socialisme ne marque pas une rupture aussi nette avec l'anarchisme, comme l'a suggéré Christopher Forth.

Il nous faut donc chercher ailleurs une explication à cette volonté d'Andler de ne pas rapprocher les œuvres de Stirner et de Nietzsche. Ceci peut être interprété comme une conséquence du discrédit dans lequel se trouve le mouvement anarchiste suite aux attentats anarchistes et à la désolidarisation de certains intellectuels de l'anarchisme sous la pression des lois dites scélérates[115]. Notons qu'Andler a critiqué la politique de l' « action directe », c'est-à-dire des attentats commis par certains courants anarchistes. Son article « Si Kropotkine voulait » consiste ainsi en une discussion imaginaire et satirique entre Kropotkine et des intellectuels anarchistes partisans de l' « action directe »[116]. Il était donc nécessaire de réhabiliter Nietzsche contre le reproche d'être un penseur anarchiste, d'autant plus qu'Henri Lichtenberger, collègue et rival d'Andler, ayant une sensibilité politique différente, avait associé Nietzsche à l'anarchisme. Lichtenberger publia une livre sur la philosophie de Nietzsche en 1898 dans lequel il rapprocha

---

111 FOUILLÉE, Alfred, *Nietzsche et l'immoralisme,* Paris, Alcan, 1902, 294 p.

112 ANDLER, Charles, Compte rendu de *Nietzsche et l'immoralisme,* par A. Fouillée, *Notes Critiques. Sciences Sociales,* (mars 1903), n° 23, p. 82-84. ; Fouillée répondit avec une lettre ouverte dans le prochain numéro, suivit par une réplique d'Andler : *Notes Critiques. Sciences Sociales,* (avril 1903), n° 24, p. 87-100, 100-102.

113 FORTH, *Zarathustra in Paris*, op.cit.

114 RANDAL, Théodore, « Figarisme et Socialisme », *Entretiens politiques et littéraires* (février 1892), n° 23, vol. 4, p. 78.

115 GUÉRIN, Daniel, *L'Anarchisme : de la doctrine à la pratique,* (Folio Essais), éd. rev. et aug., Paris, Gallimard, 1897, 286 p.

116 ANDLER, Charles, « Si Kropotkine voulait », *Entretiens politiques et littéraires,* (décembre 1892), n° 33, p. 259-263.

Nietzsche et Stirner[117]. La thèse de Lévy peut donc être interprétée comme une antithèse au livre de Lichtenberger, collègue – ou concurrent – germaniste d'Andler et alors Professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy[118].

Quels sont donc les points qui séparent Nietzsche et Stirner ? Il paraît intéressant de retenir l'attention sur l'argumentation de Lévy : dans le sous-chapitre dédié à une comparaison sur le thème de l'anarchie des idées de Nietzsche avec celles de Stirner, Lévy souligne que ces deux auteurs sont d'accord sur deux points : les deux admettent premièrement que l'État est une institution religieuse, fondée sur le respect de l'autorité et la croyance à la stabilité, et, deuxièmement, que la démocratie étatiste ne fera que provoquer le mépris de l'État. « Nietzsche dit en propres termes que la démocratie n'est que la forme historique de la décadence de l'État »[119]. Et quant à Stirner, il considère toute forme d'État comme autoritaire, car il a pour but l'organisation de la soumission des citoyens. Pour Stirner, la révolution française n'a pas donné aux individus l'indépendance, pas plus que le protestantisme n'a affranchi de la croyance religieuse : Le citoyen est un « protestant politique », il a droit à la libre expression et à communiquer sans intermédiaire avec l'État, son dieu.

En dépit de cet accord, l'attitude envers l'*action* des deux philosophes est différente, comme le souligne Lévy : tandis que Stirner approuve cette évolution historique de la révolution française vers la démocratie, Nietzsche se résigne à la révolution et regrette presque l'ancien régime. Stirner exige la libération de l'individu de toute autorité et de toute soumission, tandis que Nietzsche estime la noble habitude de commander et d'obéir et considère la subordination comme une nécessité. Au contraire de Stirner, pour qui l'affranchissement de l'esprit garanti l'indépendance réelle de l'individu, chez Nietzsche, la liberté de l'esprit a pour conséquence la modération de l'action, car le travail intellectuel diminue l' « énergie vitale ». Ainsi, Nietzsche préfère l'évolution que la révolution, tel est la conclusion de Lévy : « il craint qu'une révolution ne

---

[117] LICHTENBERGER, Henri, *La philosophie de Nietzsche,* Pairs, F. Alcan, 1898. La traduction allemande du livre de Lichtenberger avait été introduite par Elisabeth Förster-Nietzsche, sœur du philosophe : LICHTENBERGER, Henri, *Die Philosophie Friedrich Nietzsches,* introduit et traduit par Elisabeth Förster-Nietzsche, Dresden, Leipzig, Reißner, 1899. Andler s'engage à côté de Carl-Albrecht Bernoulli et Mme Overbeck dans une dispute sur la publication des lettres entre Nietzsche et Franz Overbeck. Cf. HOFFMANN, David Marc, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs : Chronik, Studien und Dokumente. Elisabeth Förester-Nietzsche – Frietz Koegel – Rudolf Steiner – Gustav Naumann – Josef Hofmiller* (Supplementa Nietzscheana, Bd. 2, dir. par MÜLLER-LAUTER, Wolfgang et PESTALOZZI, Karl), Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1991, 843 p. Sur cet épisode Cf. la deuxième partie de ce mémoire.

[118] Lichtenberger devint Maître de conférences à la Faculté de lettres de Paris en 1905 et professeur adjoint en 1909, tandis qu'Andler devint professeur titulaire de langues et littératures germaniques en 1908. Sur la rivalité Andler-Lichtenberger Cf. la deuxième partie.

[119] LÉVY, Albert, *Stirner et Nietzsche,* (Collection Excelsior), Paris, Stalker, 2006 [1904], p. 59.

réveille les énergies sauvages et terribles qui dorment depuis longtemps, et il préfère aux sauts brusques une évolution progressive »[120].

Dans le chapitre consacré à la comparaison de Stirner avec le Nietzsche de la « dernière période », Lévy compare les idées des philosophes sur le christianisme : Stirner, qui considère que l'individu est déjà un être surhumain qu'il faut affranchir de toute hiérarchie et dont il faut fortifier l'esprit d'opposition, admire dans le christianisme la révolte de l'esprit contre la nature et la société, tandis que Nietzsche condamne l'esprit de révolte égalitaire que le christianisme prêche, mais il admire la capacité du christianisme d'imposer un idéal aux hommes et un sens à la terre.

Nietzsche admire donc chez le christianisme, au contraire de Stirner, sa capacité d'imposer un idéal aux hommes. Ce qui a pu attirer Andler chez Nietzsche, c'est donc la recherche d'immoralisme supérieur et la quête d'un nouvel idéal, d'une nouvelle moralité, ce qu'il cherche notamment dans le socialisme. On peut s'apercevoir de l'évolution d'Andler d'une pensée stirnérienne, soulignant la nécessité de libération morale vers Nietzsche et la recherche d'une moralité nouvelle : dans les textes de « jeunesse » il insiste sur la nécessité de libération morale, comme la voulu Stirner, une idée exprimée notamment dans l'article « Pathologie du devoir ». Dans ses textes ultérieurs, notamment dans la *La Civilisation Socialiste*, cette libération morale ne se limite pas à une révolte, elle cherche à réaliser un nouvel idéal : une civilisation morale.

La question morale reste centrale dans la pensée socialiste d'Andler. La question de l'affranchissement de l'ouvrier par une nouvelle moralité n'était ainsi pas seulement une préoccupation d'une « période de jeunesse » comme pourrait le laisser supposer sa proximité avec les cercles anarchistes. Au contraire, l'influence des idées libertaires se montre dans toute sa conception du socialisme. Nous verrons dans la partie suivante que sa critique du marxisme, de la social-démocratie allemand et aussi de la SFIO repose exactement sur ces thèmes liés à la valeur de l'individu, la morale et l'autoritarisme.

---

[120] Ibid., p. 61.

2. La position dans le parti socialiste

La position d'Andler dans le parti socialiste n'a pas toujours été facile : Andler ne retenait pas ses critiques, ni au marxisme, ni à la social-démocratie allemande qu'il accusait de défendre des positions impérialistes à la veille de la guerre. Ses critiques au marxisme et à sa « décomposition » provoquèrent des différents avec les socialistes défendant un marxisme « orthodoxe », en France notamment avec le courant guesdiste. Mais c'était surtout une polémique avec Jean Jaurès en 1913 qui provoqua sa rupture avec le parti. Néanmoins, l'universitaire Andler fut bien intégré dans des réseaux d'une nébuleuse intellectuelle socialiste et radical-socialiste. Il s'engagea pour le socialisme « éducationniste » et il entretint même un salon bien fréquenté dans sa maison de campagne à Sceaux[121].

L'Allemanisme ou les débuts

A l'inverse de la plupart des intellectuels qui se rallièrent au socialisme au cours de l'affaire Dreyfus[122], Andler adhéra au socialisme précocement, dès 1889, comme il le précise dans la *Vie de Lucien Herr*[123]. Herr et Andler rejoignirent la Fédération de travailleurs socialistes de France - le parti « possibiliste » et adhérèrent au parti ouvrier socialiste révolutionnaire (POSR) de Jean Allemane après la scission lors du Congrès de Châtellerault[124].

Adoptant un point de vue rétrospectif, dans la *Vie de Lucien Herr,* Andler explique son choix d'adhérer au parti d'Allemane (et celui de son ami Lucien Herr) par une sélection négative : il affirme que la pensée du vieux blanquiste Edouard Vaillant lui paraissait peu moderne, que Jules Guesde ne comprenait pas Marx et se moque avec une certaine arrogance de la « scandaleuse insuffisance scientifique » de Paul Lafargue. De plus, il précise que le contact avec « quelques solitaires de la Ier Internationale », tels que James Guillaume, « ne nous fut pas possible en ce temps ». Il ne restait donc que le parti possibiliste et, après la scission du Congrès de Saint-Etienne en 1882, le POSR de Jean Allemane.

Une des raisons de ce choix des possibilistes est leur proximité du syndicalisme, pour lequel Andler a, semble-t-il, gardé des sympathies tout le long de sa vie. Le POSR était un parti

---

[121] Lettre de Charles Andler à Mme Allart du 29 octobre 1910, n° 18, Institut Français d'Histoire Sociale (IFHS), Fonds Charles Andler (14 AS 188).

[122] Cf. PROCHASSON, *Les années électriques : 1880-1910,* op.cit. ; Et du même auteur : *Les intellectuels, le socialisme, la guerre,* op.cit.

[123] ANDLER, Charles, *Vie de Lucien Herr (1864-1926),* Paris, Rieder, 1932, 336 p.

[124] Cf. ANDLER, Charles, *Vie de Lucien Herr*, Paris, Rieder, 1932, 336 p.

doté d'une forte base ouvriériste qui poursuivait une doctrine alors nouvelle, la grève générale, représentant « la critique absolue du régime social présent » comme le précise Andler[125]. Cette idée libertaire de la grève générale convenait bien aux sensibilités d'un intellectuel anarchiste comme Charles Andler. Le parti allemaniste, qui affirmait un anti-autoritarisme et un égalitarisme intransigeant, fut dans sa « haine des individus », c'est-à-dire des *leaders* politiques, le parti socialiste le plus proche de l'anarchisme, comme le précise Michel Winock[126].

L'anti-autoritarisme opposait les allemanistes aux marxistes « orthodoxes » du mouvement socialiste français : les partisans de Jules Guesde. Cependant, leur position critique envers le marxisme, comme ce fut aussi le cas d'Andler, était loin d'être une hostilité envers les théories de Marx, la critique se dirigeait plutôt vers la tendance autoritaire des courants marxistes. Les Allemanistes s'opposaient notamment à Jules Guesde en lui reprochant de réduire le socialisme à la conquête des mandats politiques, en suivant un marxisme vulgarisé. Les allemanistes, « possibilistes » reconnaissaient l'utilité de l'action politique. Ils suivaient cependant une voie complémentaire, la poursuite d'une stratégie révolutionnaire. Ainsi, le parti disposait d'une forte base ouvriériste et se caractérisait par sa proximité aux syndicats. Ainsi une large partie des allemanistes rejoignit le CGT après l'unification du mouvement socialiste en 1905 et prit parti pour la défense de la République lors de la crise boulangiste ainsi que pendant l'affaire Dreyfus. Malgré cela, le parti allemaniste se caractérisait par un antiparlementarisme et même une méfiance envers leurs propres élus. Ainsi, comme le note Michel Winock, les élus du parti allemanistes devaient signer une démission blanche avant de commencer leur mandat, le parti pouvait ainsi décider de leur désignation à leur place, une mesure dont on faisait usage. Cette méfiance était dirigée contre l'arrivisme et le pouvoir de l'orateur dans le parti. A l'antiparlementarisme se joignait un fort attachement à la liberté au sein du parti. La méfiance envers les élus est donc une méfiance contre les possibles leaders politiques d'un parti et une mise en garde contre une organisation autoritaire du parti. Ceci explique la scission avec les « broussistes » et l'hostilité des allemanistes envers le guesdisme et, au début, envers Jaurès. Par la suite, ils se rallieront à lui contre Jules Guesde[127].

---

[125] Andler sur le choix de Lucien Herr et le sien : « Herr avait opté pour Allemane, parce qu'il était de pure extraction ouvrière, et parce que son programme comportait une doctrine alors nouvelle, qui fut combattue vingt-cinq ans par le socialisme allemand : la doctrine de la *grève générale*. Le droit de grève nous paraissait un droit, non pas au sens juridique (les juristes, dans leurs définitions, ne peuvent reconnaître la grève que comme un fait), mais au sens d'un droit non écrit et imprescriptible à l'homme. La critique absolue du régime social présent nous semblait se traduire légitimement par ce geste sans violence, le refus unanime du travail par la multitude spoliée, mais organisée » : ANDLER, *Vie de Lucien Herr,* op.cit., p. 91-92.

[126] WINOCK, Michel, *Le socialisme en France et en Europe (XIXe-XXe siècle),* (Points Histoire), Paris, Le Seuil, 1992, 426 p.

[127] Cf. Ibid.

Ces éléments, la méfiance envers le parlementarisme et un autoritarisme de parti et la critique d'un marxisme vulgarisé, sont aussi présents chez Charles Andler. Ainsi, il affirme dans sa biographie de Lucien Herr[128], ouvrage à caractère autobiographique, que lui et Herr n'avaient tout les deux jamais eu l'aspiration de conquérir un mandat politique[129]. Les deux étaient d'ailleurs inscrits sous un pseudonyme au parti allemaniste pour ne pas se prévaloir des titres[130]. Andler était aussi l'un des premiers lecteurs de Marx, et l'un des principaux critiques et de la théorie marxiste, et de la vulgarisation par l'orthodoxie marxiste.

Critique à la « décomposition » du marxisme

On a souvent constaté la faiblesse du marxisme dans le mouvement socialiste français. Sans doute, le marxisme était moins influent dans le socialisme français que dans la social-démocratie allemande, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de réception de la pensée de Marx en France. On a longtemps considéré le Parti ouvrier français (P.O.F.) comme le premier vecteur de l'introduction de la pensée de Marx en France[131], mais depuis le renouvellement de l'historiographie sur cette question dans les années 1970 et 1980, le rôle des intellectuels – souvent critique – pour la réception du marxisme en France a été mis en avant[132]. Ainsi, Shlomo Sand constate une césure dans le socialisme français entre les organisations se réclamant du marxisme, notamment le parti guesdiste, et des intellectuels faisant preuve d'une réflexion marxiste originale[133]. Ces intellectuels, souvent engagés dans une lecture critique de Marx, ont pourtant contribué à diffuser le marxisme. Charles Andler occupe lui aussi une place importante dans la critique du marxisme[134].

---

128 Cf. ANDLER, Charles, *Vie de Lucien Herr*, Paris, Rieder, 1932, 336 p.

129 Ainsi, Andler écrit : « Pas un instant nous n'avons songé à devenir députés socialistes, à quémander des mandats. Nous voulions donner garantie complète là-dessus aux ouvriers avec qui nous cherchions le contact. Pour ne pas ne pas nous prévaloir de nos titres, nous nous inscrivions aux groupes sous de faux noms, sans cacher aux ouvriers notre identité véritable », Ibid., p. 93.

130 Cf. Ibid.

131 ZÉVAÈS, Alexandre, *De l'introduction du marxisme en France,* Paris, Rivière, 1947. ; BERNSTEIN, Samuel, *The Beginning of Marxian Socialism in France,* New York, Social Science Studies, 1933.

132 Ainsi les travaux de LINDENBERG, Daniel, *Le Marxisme introuvable,* Paris, Calmann-Lévy, 1975. ; SAND, Shlomo, *L'illusion du politique : Georges Sorel et le débat intellectuel 1900,* Paris, La Découvertee, 1985 [1984], 270 p. ; Cf. à ce sujet aussi : PROCHASSON, Christophe, « L'invention du marxisme français », *in :* BECKER, Jean-Jacques / CANDAR, Gilles, *Histoire des gauches en France.* t2 : *XX*e *siècle : à l'épreuve de l'histoire,* Paris, La Découverte, 2004, p. 426-443

133 SAND; *L'illusion du politique,* op.cit.

134 PROCHASSON, Christophe, « La réception du marxisme en France : le cas Andler », *Revue de Synthèse,* (janvier-mars 1989), n°1, p. 85-108.

Le livre inachevé sur « La décomposition du marxisme »

C'est en 1913 et 1914 qu'Andler publia deux articles sur « Frédéric Engels », dans la *Revue socialiste*[135]. Il s'agit en fait d'un livre dont il avait le projet, la « Décomposition du marxisme », livre qui n'a jamais vu le jour et dont il a cédé le titre à Georges Sorel. Les réflexions d'Andler sur le marxisme remontent déjà aux années 1895-1896 lorsqu'Andler donna un cours sur la « décomposition du marxisme » au Collège libre des sciences sociales[136]. Ainsi, le livre sur la « Décomposition du marxisme » dont Andler publia un fragment en 1913 remonte bien à cette période là, comme le témoigne une lettre de son ami Georges Sorel[137] à Benedetto Croce, le philosophe italien et critique du marxisme. Cette lettre, datant de l'année 1897, révèle l'intérêt qu'éprouvait Sorel pour les travaux d'Andler sur la *Décomposition du marxisme en Allemagne*[138]. Andler rencontra Sorel, l'auteur des *Réflexions sur la violence*, lors de la publication de la traduction du livre du théoricien italien Antonio Labriola, alors marxiste orthodoxe, paru en français sous le titre *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*[139]. Le livre fut préfacé par Sorel et Andler fit un article sur ce livre dans la *Revue de métaphysique et de morale*[140]. Les deux lecteurs de Marx se sont ensuite rencontrés de façon hebdomadaire et Sorel semble avoir contribué aux travaux d'Andler[141], ce qui expliquerait pourquoi ce dernier abandonna plus tard le titre de son ouvrage à Sorel[142]. Sorel semble avoir été une sorte de relais pour faire connaître les travaux d'Andler en Italie et en Allemagne. Il utilisa ses contacts avec Joseph Bloch, alors rédacteur des *Sozialistische Monatshefte*[143], pour publier un compte rendu sur la thèse d'Andler[144] l'année même de sa

---

135 Andler publia un extrait du livre qu'il avait projeté en 1913, année où il a été mêlé dans une polémique avec Jean Jaurès sur la question des tendances impérialistes dans le socialisme allemand. Andler affirme de publier son article sur « Frédéric Engels: Fragment d'une étude sur la "Décomposition du marxisme" » pour réfuter les reproches d'avoir une « haine » contre le marxisme : Cf. ANDLER, Charles, « Frédéric Engels : Fragment d'une étude sur la Décomposition du Marxisme », *Revue Socialiste* (juillet – décembre 1913), t. 58, p. 358-397 et p.481-168 ; suite : *Revue Socialiste* (janvier-juin 1914), t. 59 p. 64-76 et p. 147-168.

136 Cf. TONNELAT, *Charles Andler,* op.cit.

137 La rupture entre les deux vient plus tard, quand Sorel évolue au cours des années 1910 vers une position nationaliste et s'approche du milieu de *L'Action française* : Cf. SAND, *L'illustion du politique,* op. cit ; Dans la *Vie de Lucien Herr,* Andler note sur Sorel que « [sa] force est ailleurs que dans son dilettantisme philosophique », ANDLER, *Vie de Lucien Herr,* op.cit. p. 61.

138 Lettre de Sorel à Croce du 2 juin et 7 août 1897, cité dans SAND, *L'illustion du politique,* op.cit.

139 LABRIOLA, Antonio, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire,* préface de Georges Sorel, Paris, Giard et Brière (Bibliothèque socialiste internationale), 1897.

140 ANDLER, Charles, « La conception matérialiste de l'histoire d'après M. Antonio Labriola », *Revue de métaphysique et de morale* (1897), t. 5, p. 644-658.

141 Cf. SAND, *L'illusion du politique,* op.cit.

142 SOREL, Georges, *La décomposition du marxisme,* (Bibliothèque du mouvement prolétarien), Paris, Rivière, 1908. réédité dans un anthologie présentée par Thierry Paquot, Paris, PUF, 1982, 256 p.

143 Dans la même lettre Sorel accepte de collaborer aux *Sozialistische Monatshefte*, suite à la demande de Joseph Bloch, Ibid.

144 ANDLER, Charles, *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne,* thèse de doctorat, présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Paris, F. Alcan, 1897, 495 p. ; Deuxième édition parut chez Félix Alcan en 1911.

parution[145]. Sorel écrivit ainsi à Bloch : « M. Andler est l'homme qui connaît le mieux les théories socialistes en France ; si vous ne craignez pas de vous adresser à un adversaire décidé du marxisme, vous trouverez en lui un savant collaborateur »[146]. Le grand livre promis sur la « décomposition » du marxisme n'a pourtant jamais vu le jour, en dépit de la promesse faite par Sorel à Benedetto Croce : « Lorsque Labriola verra le gros volume d'Andler, il ouvrira de grands yeux et se rendra compte que la décomposition du marxisme est un fait très réel »[147].

Bien que ce livre sur la « décomposition » n'ait jamais été publié, Andler fit plusieurs articles sur ce thème : notamment l'article sur Antonio Labriola et sur Friedrich Engels. Il s'agit d'une critique de la mauvaise interprétation, donc de la « décomposition » des théories de Marx, comme le dit Andler lui-même dans ses articles sur Friedrich Engels[148]. Ces articles et ses cours sur la « décomposition du marxisme », mais aussi les polémiques autour de son commentaire du *Manifeste,* lui ont valu la réputation d'un adversaire du marxisme, ce dont Andler témoigne dans une lettre à Eugène Fournière en 1913, en référence à Jean Longuet, petit-fils de Marx :

> « Ce qui reste parmi nous de la famille de Marx lui a fait croire qu'il y avait de ma part un ressentiment contre les marxistes (Mehring etc.) avec qui j'avais eu autre fois [mot illisible] à parler, et que c'est une suite de mon vieil enseignement sur la *Décomposition du marxisme*. Je ne vois pas en quoi je peux atteindre l'orthodoxie marxiste en attaquant les non-marxistes. Il faut la logique de Jean Longuet pur découvrir cela. Mais pour en finir avec cette légende d'hostilité, voulez-vous que je vous soumette immédiatement un fragment de mon livre projeté autrefois sur la *Décomposition du marxisme*. Ce sera le chapitre relatif à Friedrich Engels »[149].

La critique d'Andler du marxisme ne porte pas seulement sur la théorie marxiste en soi, dont il souligne notamment les insuffisances économiques de la théorie de la plus-value, mais surtout sur les conséquences politiques de la théorie et notamment sur l'interprétation dogmatique et superficielle de la théorie. Ainsi, déjà en 1892 il ne retint pas son sarcasme face à l'interprétation dogmatique du marxisme, ne permettant pas une adaptation de la théorie aux progrès de la science :

> « En un sens, le Capital de K. Marx (paru en 1867) a été fatal au socialisme allemand par sa grandeur même. En dehors de la pensée marxiste, personne n'ose plus penser, on n'ose même plus interpréter cette pensée du maître. On s'en va chez F. Engels s'informer timidement des passages obscurs. Engels a été le confident de la

---

[145] SOREL, Georges, « Der Ursprung des Staatssozialismus in Deutschland », *Sozialistische Montashefte,* (1897), n° 11, p. 606-610.

[146] Lettre de Georges Sorel à Joseph Bloch du 14 septembre 1897, Bundesarchiv Koblenz, Nachlass Sozialistische Monatshefte, R 117, Bd. 16, cité d'après : Ibid., p. 255.

[147] Lettre de Georges Sorel à Benedetto Croce du 7 juin 1899, cité d'après : Ibid., p. 140.

[148] ANDLER, Charles, « Frédéric Engels : Fragment d'une étude sur la Décomposition du Marxisme », *Revue Socialiste* (juillet – décembre 1913), t. 58, p. 358-397 et p.481-168 ; suite : *Revue Socialiste* (janvier-juin 1914), t. 59 p. 64-76 et p. 147-168.

[149] Lettre de Charles Andler à Eugène Fournière, s.d. (1913), Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.), Fonds Fournière, 14 AS 181 (2).

pensée du maître, comme il est le dépositaire de ses manuscrites. Marx n'a rien dit sur la société future, donc on n'en dira rien, on aurait peur si l'on pensait par soi-même, d'endommager la pensée du maître »[150].

Une critique qui vise à la fois socialistes marxistes français et allemands. « Ces vieux disciples, les plus fidèle dans leur intention, et qui avaient encore connu Marx, sont justement ceux qui l'ont le moins compris »[151], telle est l'appréciation d'Andler des théoriciens du parti guesdiste.

La « décomposition du marxisme » signifie pour Andler que la doctrine de Marx est une théorie vieillie et dépassée. Ceci se manifeste notamment par le fait que la théorie de Marx diffère décisivement des interprétations de ses disciples, premier signe de cette « décomposition ». Quant à Engels, Andler souligne son « influence destructive »[152] sur la doctrine marxiste. Andler a rencontré Engels en 1891 lors de son voyage à Londres. Il lui avait adressé une lettre enthousiaste avant sa visite[153], enthousiasme qui semble rapidement avoir été déçu : dans son article, il reproche à Engels d'avoir représenté la théorie de Marx non comme une doctrine économique, mais comme un système philosophique complet. Seulement, comme le précise Andler, la culture logique et psychologique d'Engels était insuffisante pour cette tache[154]. Car Engels, en développant la théorie de la plus-value, qu'Andler considère insuffisante[155], contribue ainsi au développement d'une théorie politique fausse. Au cœur de la critique d'Andler, sont donc les conséquences pratiques découlant d'une telle théorie. Pour Andler, les négligences et imprécisions théoriques du marxisme ont des conséquences pratiques fatales, car insister sur une théorie « périmée », pour utiliser les termes d'Andler, implique aussi de poursuivre une doctrine politique périmée :

« Mais c'est aussi une orientation pratique différente que le socialisme d'aujourd'hui recevra d'une doctrine différente. Si la plus-value, pour une part, vient forcément de l'échange, contrairement à la doctrine essentielle de Marx et d'Engels, ce n'est pas en effet la production qu'il faut socialiser seulement, mais aussi et d'abord l'*échange* »[156] .

---

[150]RANDAL, Théodore, « notes sur le socialisme berlinois », *in :* GERSAL, Luc (pseudonyme de Jules Legras), *l'Athènes de la Sprée par un béotien : croquis berlinois,* Paris, Albert Savine, 1892, p. 234.

[151] ANDLER, Charles, « Frédéric Engels : Fragment d'une étude sur la Décomposition du Marxisme », *Revue Socialiste* (juillet – décembre 1913), t. 58, p. 386.

[152] ANDLER, Charles « Frédéric Engels : Fragment d'une étude sur la Décomposition du Marxisme » *Revue Socialiste* (juillet-décembre 1913), t. 58, p. 387.

[153] Lettre de Charles Andler à Friedrich Engels du 20 juin 1891, cité dans : TONNELAT, *Charles Andler,* op.cit., p. 43.

[154] Cf. ANDLER, Charles « Frédéric Engels : Fragment d'une étude sur la Décomposition du Marxisme » *Revue Socialiste* (juillet-décembre 1913), t. 58, p. 385-397.

[155] Andler souligne que la plus-value ne se compose pas seulement du travail des producteurs, mais aussi du travail de ceux qui l'achètent. Andler en conclue : « Il serait donc vrai que cette explication fondamentale, qui est à la base du système marxiste, le *mode de produire* […] ne suffit pas même à rendre compte de la *plus-value*, qui est la conséquence économique de cette relation », ANDLER, Charles, « Frédéric Engels : Fragment d'une étude sur la Décomposition du Marxisme », *Revue Socialiste* (janvier-juin 1914), t. 59 p. 166.

[156] Ibid.

On comprend ainsi la sévérité d'Andler envers les « décomposeurs » du marxisme, induisant en erreur le mouvement socialiste vers une action politique qui n'est pas adéquate à la situation contemporaine, comme l'affirmait Andler. L'alternative, selon Andler, se trouve dans le mouvement coopératif, jouant la force des consommateurs organisés contre le capitalisme et socialisant ainsi l'échange. Cependant, continue-t-il, le capitalisme trouvera des moyens pour se défendre, notamment dans le syndicalisme patronal, et les luttes se poursuivront donc jusqu'au au dernier conflit qui est la règlementation par la loi, soumise elle-même à un rapport de force. Tout conflit social aboutit ainsi, comme le souligne Andler, à la question du droit. Ce qui est dans la pensée marxiste une seule « superstructure » de l' « infrastructure » économique est chez Andler donc la force décisive : « D'où elle vienne, précise-t-il, la superstructure mentale et morale des sociétés est non seulement active, mais décisive […] L'émancipation future est affaire de sentiment fraternel, de volonté éclairée et d'énergie matériellement armée »[157]. Andler s'oppose donc au présupposé de la théorie marxiste selon lequel le droit, la politique et la moralité sont déterminés par le mode de production économique. Il ne suffit donc pas seulement que la classe laborieuse s'oppose au régime bourgeois pour transformer la société, comme le préconise le marxisme. Au contraire, « Il y faut l'effort combatif de toutes les activités et de toutes les pensées qu'un régime industriel et social donné fait vivre, mais ne dirige pas »[158]. C'est là, il semble, la principale critique qu'oppose Andler au marxisme. Ainsi, dans l'article sur Antonio Labriola, dont les idées sont, selon Andler, en contradiction avec la théorie marxiste, il conclue sur une critique générale du matérialisme historique. Il désapprouve l'illusion concernant la portée de la science de l'histoire qui est inhérente au matérialisme historique et qui réduit l'histoire à un déterminisme économique, en négligeant l' « homme général » : « il n'y a pas de science plus *idéologique* que l'histoire, puisque *de toutes les sciences elle est la seule qui n'ait jamais affaire à une réalité.* Mais dans la mesure où pourtant elle est possible, puisqu'elle n'atteint pas vraiment le réel, ce qu'elle nous révèle, c'est l'*homme général* contesté par les marxistes. La possibilité même de l'*histoire* donne tort au *matérialisme* historique »[159]. Les contradictions du marxisme, et non en dernier lieu les contradictions entre la pensée même de Marx et les interprétations de ses disciples, montrent que le marxisme est une théorie dépassée, comme le souligne Andler dans sa conclusion de l'article sur Labriola :

> « Cette raison dernière et générale, jointe aux raisons de détail qu'on a énumérées, oblige à proclamer le marxisme une doctrine vieillie. Des fragments certes en demeurent ; mais le système se désagrège. Il nous donne pour de la science une série d'hypothèses indémontrables. Les hypothèses, par où des disciples ingénieux tentent d'étayer le système croulant, le compromettent davantage. Pour comble, ces disciples, en

[157] p. 167-168.
[158] p. 168.
[159] ANDLER, Charles, « La conception matérialiste de l'histoire d'après M. Antonio Labriola », *Revue de métaphysique et de morale* (1897), op.cit., p. 658.

s'écartant de Marx, ne s'entendent pas entre eux ; et ce n'est pas un des moindres symptômes de la *décomposition du marxisme* »[160].

La traduction du *Manifeste Communiste*

L'introduction historique et le commentaire à sa nouvelle traduction du *Manifeste Communiste* s'inscrit donc dans la même tentative de critiquer le marxisme pour stimuler une réflexion nouvelle sur le socialisme. Après la traduction de Laura Lafargue[161] parue en 1895, Andler publia une traduction nouvelle ainsi qu'une introduction historique et un long commentaire en 1901[162].

Dans cette introduction historique, Andler entreprend une analyse de la genèse de la pensée de Marx et Engels, en soulignant notamment le rôle des précurseurs de la *Fédération communiste,* la *Fédération des Justes* et la *Fédération des Bannis,* en rapprochant les deux Fédérations des cercles révolutionnaires français de la première moitié du XIXe siècle. La même tendance peut être constatée dans le commentaire qu'il ajoute à l'introduction historique. Il s'empresse de souligner les influences des socialistes français sur Marx et Engels, notamment les idées de Proudhon, Vidal et Pecqueur, mais aussi de Babeuf. L'historicisation du fameux *Manifeste* vise aussi une autre stratégie : il s'agit avant tout de « désenchanter » le statut de texte quasiment « sacré » dont bénéficiait alors le *Manifeste.* L'introduction et le commentaire d'Andler peuvent se comprendre comme une critique des courants marxistes de l'époque, de la sacralisation d'un texte âgé d'un demi-siècle servant l'échafaudage doctrinaire du marxisme. En l'historicisant et en réduisant ainsi son originalité, Andler cherche à stimuler une réflexion nouvelle sur les théories de Marx et d'Engels.

Le texte d'Andler ne fut pas bien accueilli par les marxistes français et allemands. C'est surtout son introduction historique qui provoqua des critiques virulentes, notamment dans la social-démocratie allemande, menacée par le courant révisionniste s'étant formé autour d'Édouard Bernstein depuis sa publication des *Présupposés du Socialisme*[163] en 1899. La division du socialisme allemand suite à cette crise révisionniste se manifesta par des réactions différentes dans

---

[160] Ibid.

[161] Laura Lafargue, épouse de Paul Lafargue, est la fille de Karl Marx.

[162] ANDLER, Charles, *Le manifeste communiste de K. Marx et F. Engels.* t1, *Traduction nouvelle par Ch. Andler avec les articles de F. Engels dans la "Réforme"(1847-1848)*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901, 99 p. et ANDLER, Charles, Le manifeste communiste de K. Marx et F. Engels. t2, *Introduction historique et commentaire*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901, 211 p.

[163] En langue originale : BERNSTEIN, Eduard, *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie,* Stuttgart, 1899.

les revues de deux courants : dans *La Neue Zeit,* l'organe théorique de la social-démocratie allemande, c'est Franz Mehring qui attaque Andler, dans les *Sozialistische Monatshefte,* revue du courant révisionniste, un compte rendu favorable à Andler fut publié.

En comparant l'article de Mehring avec celui des *Sozialistische Monatshefte*, on peut constater une large convergence de l'argumentation en ce qui concerne la critique des hypothèses d'Andler. Ainsi, les deux auteurs observent la négligence de la littérature socialiste anglaise qui a eu une grande influence sur la pensée de Marx et d'Engels. Ensuite, tous les deux critiquent l'argumentation d'Andler concernant l'influence de Pecqueur, de Vidal et de Sismondi sur Marx et Engels. Les articles ont aussi en commun une critique de la méthode d'Andler : Mehring lui reprocha de se servir de certaines citations isolées pour démontrer son hypothèse de l'influence des penseurs présocialistes sur Marx et Engels. Cette critique de la méthode a été reprise dans un deuxième article à ce sujet, où Mehring accuse Andler avec un ton sarcastique de « considérer Marx comme un pilier d'affiche (*Anschlagssäule*) sur lequel on peut plaquer des citations qui peuvent être recueillies chez l'un ou l'autre socialiste français »[164]. Il va de même dans le compte-rendu non signé dans les *Sozialistische Monatshefte*[165], la revue du courant révisionniste, où l'auteur ne se montre pas non plus convaincu par la méthode d'Andler.

Pourtant, les deux auteurs aboutissent à des conclusions toutes opposées : tandis que Mehring, dans son article polémique, compare Andler avec ces intellectuels bourgeois qui analysent la genèse du marxisme afin de pouvoir réduire les théories de Marx et Engels à des plagiats, l'auteur de l'article dans les *Monatshefte* prend la défense d'Andler en approuvant l'idée même de faire un commentaire historique du *Manifeste* et d'essayer de retracer la genèse d'une pensée. Le ton de son article est bien moins agressif que celui de Mehring dont les attaques portaient même sur la compétence scientifique d'Andler. Ces conclusions opposées montrent la nature polémique des deux articles, les deux auteurs écrivent en fonction de leurs lignes politiques: le « révisionnisme » chez l'auteur de l'article des *Monatshefte,* l'orthodoxie marxiste, chez Mehring. Cette disgrâce de la ligne officielle de la social-démocratie allemande envers Andler a contribué à sa marginalisation dans le mouvement socialiste français, notamment par rapport au

---

[164] « In diesen Tagen erscheint der zweite Band der gesammelten Schriften von Marx und Engels, worin ich den Einfluβ des französischen Sozialismus auf Marx seitenlang behandle. Allerdings bemühe ich mich, diesen Einfluβ zu schildern, wie er thatsächlich stattgefunden hat; es genügt mir nicht, Marx als Anschlagsäule zu betrachten, an die ich die Zitate klebe, die sich aus diesem oder jenem französischen Sozialisten ohne alle Mühe zusammenlesen lassen » : MEHRING, Franz, « Ein französischer Sombart », *Die Neue Zeit,* (1901-1902), 20. Jg., 1. Bd., n° 25, p.793

[165] N. N., « Andler, Charles : K. Marx et F. Engels. Le manifeste Communiste II. Introduction historique et commentaire », *in :* BERNSTEIN, Eduard (éd.), *Documente des Socialismus : Hefte für Geschichte, Urkunden und Bibliographie des Socialismus,* 1.Bd., Hefte 1-12, Berlin, Verlag der Socialistischen Monatshefte, 1902, p. 153-155.

mouvement guesdiste, le courant marxiste du socialisme français et aussi le courant le plus engagé dans les relations avec le socialisme allemand au sein de la Deuxième Internationale[166].

La critique d'Andler de la théorie du marxisme est donc d'abord une critique de la « sacralisation » des œuvres de Marx et d'une théorie « vieillie », ce qui a, selon Andler, des conséquences fatales pour la lutte politique. À cela s'ajoute une critique de l'autoritarisme des courants marxistes « orthodoxes » dans le socialisme contemporain qui semble répugner tellement le libertaire Andler.

La critique de l'autoritarisme se dirige notamment contre la social-démocratie allemande : suite à un voyage d'études à Berlin en 1890/91[167], Andler contribua avec un chapitre sur le socialisme berlinois à l'ouvrage de son ami germaniste Jules Legras, *L'Athènes de la Sprée par une Béotin*[168]*,* sous son pseudonyme de Théodore Randal. Cet article, plein de mépris pour la consommation abondante de bière des socialistes allemands, porte surtout sur la doctrine qu'il considère comme le point faible du socialisme allemand : il critique la vulgarisation du marxisme par Bebel et Liebknecht, deux auteurs s'étant éloignés de leurs origines lassalliennes et « convertis » au marxisme[169]. Andler joue ici avec une métaphore religieuse de la « conversion », associant le marxisme à une doctrine religieuse autoritaire qui demande l'allégeance de ses adhérents. Il dénonce ainsi le caractère absolu et autoritaire du marxisme. On retrouve le même argument plus tard dans le dossier sur la polémique publié en 1918 où Andler met en avant la tendance autoritaire du socialisme allemand, en insistant sur le fait que l'unification demandait la marginalisation, voire l'expulsion, des courants d'opposition : il rappelle la « tradition de brutalité vulgaire » des partis marxistes qui les avait conduit à l'exclusion du courant anarchistes de la Première Internationale par Marx et Engels, la marginalisation des disciples de Lassalle après l'unification, l'exclusion de Johann Most et de ses disciples et enfin l'exclusion des « Friedrichshagener Junge », jeune opposition berlinoise en 1891. Ce souci d'unité s'oppose, selon Andler, à la liberté de pensée et d'expression : les dirigeants de la social-démocratie allemande ne demandent pas seulement une discipline de la fraction parlementaire mais ils revendiquent une unité des idées ou, selon Andler, une « unité des croyances »[170].

---

166 Cf. GEORGEN, Marie-Louise, *Les relations entre socialistes allemands et français à l'époque de la Deuxième Internationale 1889-1914,* thèse de doctorat dir. par Madeleine Rébérioux, Université Paris VIII, 1998.

167 Il était courant d'envoyer les meilleurs agrégés en Allemagne : Cf. DIGEON, *La crise allemande de la pensée française*, op.cit.

168GERSAL, Luc (pseudonyme de Jules Legras), *l'Athènes de la Sprée par un béotien : croquis berlinois,* Paris, Albert Savine, 1892.

169 « L'orientation de leur doctrine peut se déterminer sans trop de peine. Le socialisme allemand actuel résultait primitivement d'un compromis entre celui de Lasalle et celui de Karl Marx. Les chefs du parti, Bebel et Liebknecht, sont eux-mêmes d'anciens Lassalliens. Depuis, ils se sont convertis au marxisme, et la doctrine de Lassalle est abandonnée », Ibid., p. 233-234.

170 Ibid., p. 34.

À la critique de la théorie marxiste s'ajoute donc une critique de l'autoritarisme de la social-démocratie marxiste. Derrière ce reproche d'autoritarisme se cache surtout une sensibilité différente : la sensibilité libertaire et anarchisante d'Andler n'était guère compatible avec la nécessité d'une unité doctrinaire d'un parti de masse centralisé, telle que l'était la social-démocratie. Un parti conditionné par un système politique conservateur et autoritaire qui différait du socialisme français, longtemps fédéré dans des organisations diverses et dont l'unité ne fut atteinte qu'en 1905. Cette incompatibilité du « libre esprit », tels que se voyait Andler[171], et de la logique d'un parti unifié l'opposa aussi à Jean Jaurès lors d'une polémique en 1913.

La polémique avec Jean Jaurès

À la veille de la Grande Guerre, une polémique opposa Charles Andler à Jean Jaurès lorsqu'Andler mit en garde contre les aspirations impérialistes présentes dans le socialisme allemand et le danger que cela signifiait pour l'entente pacifiste[172]. Combattu virulemment par Jaurès et d'autres représentants des mouvements socialistes français et allemands, cette polémique révèle des tensions dans la Deuxième Internationale et la situation difficile des partis socialistes allemands et français face à la montée du nationalisme et du militarisme. Elle révèle aussi, ce qui nous intéresse ici, la conception d'Andler du rôle de l'intellectuel dans le parti.

A l'origine de cette polémique on trouve la publication pendant l'automne 1912 de deux articles d'Andler sur « Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine » dans l'*Action Nationale,* revue républicaine de gauche[173]. Dans ces articles, Andler s'en prend aux idées jugées impérialistes de Gerhard Hildebrand, théoricien du courant révisionniste et collaborateur des *Sozialistische Monatshefte*, que celui-ci a formulé dans une brochure sur la politique étrangère socialiste publié en 1911[174]. Dans ce texte, Hildebrand justifie les revendications allemandes d'extension de son domaine colonial en défendant une « juste » répartition des colonies africaines

---

[171]Lettre de Charles Andler à Eugène Fournière, s.d. (vraisemblablement 1913), n° 21, Institut Français d'Histoire Sociale (IFHS), Fonds Fournière, 14 AS 181 (2).

[172] Pour une analyse très utile, mais plutôt „classique" de cette polémique, dans la mesure où il reconstitue le contexte, les stratégies d'argumentation, les mobiles et les milieux : Cf. LEROY, Géraldi, « Andler, Jaurès, Herr, Péguy en 1913 : la polémique sur la social-démocratie », *L'Amitié Charles Péguy,* (avril-juin 1995), n° 70, 18 année, p. 66-78. ; Une analyse sociologique a été proposé Christophe Prochasson, en ce concentrant sur le langage et les logiques d'affrontement, soulignant notamment la violence du langage utilisé dans cette polémique : PROCHASSON, Christophe, « L'«Affaire» Andler / Jaurès : une analyse de controverse », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels* (juillet-septembre 1997), n° 145, p. 45-62.

[173] Andler publia les principaux documents de cette polémique réunis en forme de brochure en 1918 : ANDLER, Charles, *Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine : Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913),* Paris, Bossard, 1918, 259 p.

[174] HILDEBRAND, Gerhard, *Sozialistische Auslandspolitik : Betrachtungen über die weltpolitische Lage anlässlich des Marokko-Streites,* Jena, Eugen Diederichs, 1911, 64 p.

entre les puissances européennes afin de garantir les « droits vitaux de tous les peuples européens ». L'argumentation repose sur une théorie économique néo-malthusienne soutenant l'insuffisance de la surface arable dans les pays industrialisés pour nourrir la surpopulation industrielle, une situation qui débouchera sur une hausse des prix et ainsi l'aggravation de la question sociale. Cette théorie de la « répartition inégale » était en premier lieu défendue par les associations impérialistes, dont les ressentiments se dirigèrent notamment envers la France qui, malgré la défaite de 1870 et une industrialisation beaucoup plus faible qu'en Allemagne, avait pu constituer un véritable empire. Ce sont ces ressentiments qui favorisèrent l'émergence de l'idée d'une guerre préventive si la France ne devait pas se montrer compréhensive envers les revendications allemandes[175].

Si Andler s'était contenté d'accuser Hildebrand, cela n'aurait sans doute pas déclenché une telle polémique. Ce dernier fut en effet exclu de la social-démocratie pour ses propos impérialistes lors du congrès de Chemnitz en 1912. Néanmoins, d'après Andler, de telles idées impérialistes n'appartenaient pas seulement à Hildebrand mais étaient présentes dans une large partie du socialisme allemand, notamment dans le cercle constitué autour de Bernstein. Bernstein lui-même était en effet proche des idées de Hildebrand[176].

Un voyage d'Andler à Breslau, en Silésie, à l'apogée de la deuxième crise marocaine, fut à l'origine de la publication des articles dans *L'Action Nationale*[177]. Andler y fut envoyé aux célébrations du Centenaire de l'Université de Breslau, en tant que représentant de l'Université de Paris. Peu de sources témoignent de ce voyage à Breslau, mais on peut s'apercevoir de l'impression que ce voyage a du laisser chez Andler dans la brochure qu'il publia en 1918. Il revint sur cet épisode en répondant aux attaques de Jaurès : Andler souligne les angoisses profondes du danger d'une invasion russe qui occupaient, comme il put en témoigner à Breslau,

---

[175] Cf. CHARLE, Christophe, *La crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne (1900-1940): Essai d'histoire sociale comparée* (L'Univers Histoire), Paris, Seuil, 2001, 597 p.

[176] Bernstein défendait l'idée d'un impérialisme progressiste et d'inspiration social-réformatrice, considérant qu'il existe une différence fondamentale entre peuples civilisés et non-civilisés et que seuls les peuples européens, peuples d'une « culture supérieure », méritaient une autodétermination. S'opposer à la colonisation signifierait ainsi s'opposer à la liberté des grandes nations de culture (*Kulturnation) :* Cf. à ce sujet de l'idée impérialiste chez Bernstein : MOMMSEN, Hans, « Nationalismus und nationale Frage im Denken Eduard Bernsteins », *in :* MOMMSEN, Hans, *Arbeiterbewegung und Nationale Frage: ausgewählte Aufsätze,* (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft 34, dir. Helmut Berding, Jürgen Kocka, Hans-Ulrich Wehler), Göttingen, Vandhoeck & Ruprecht, 1979, p. 109-124. ; Mommsen montre que l'idée de la justification de la colonisation dans le nom de la supériorité des nations européennes industrialisées chez Bernstein a été influencé notamment par Engels, mais qu'elle perd chez Bernstein l'argument clé d'Engels, celui du contexte révolutionnaire, considérant que les mouvements nationalistes des pays non-industrialisés mettaient en danger le progrès historique des nations européennes et ainsi la révolution sociale. Chez Bernstein et les théoriciens autour, il s'agissait donc d'un « droit de la culture supérieure », une idée déjà présente chez Marx et Engels, mais aussi chez Lassalle.

[177] La deuxième crise marocaine fut provoquée par le « coup d'Agadir », l'envoie d'un navire de guerre allemande à Agadir suite à l'envahissement de Fès et Rabat par la France en printemps 1911. L'Allemagne, en voulant briser l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre se mettait cependant par ce manœuvre dans la position de l'agresseur et était ainsi contraint à conclure un accord avec la France le 4 novembre 1991.

les esprits allemands. C'est ainsi qu'il juge illusoire la foi qu'avait Jaurès dans la social-démocratie allemande comme garant de la paix. En référence à son voyage à Breslau, il rappelle : « Mais personne ne pouvait m'induire en erreur sur l'angoisse névrosée que causait en Allemagne, surtout dans les provinces de l'Est, la seule pensée d'une invasion russe. Car cette angoisse, j'en avais été témoin en Silésie, en 1911 »[178]. Il avance même que cette angoisse du peuple, contrecarrant l'idée d'une résistance pacifiste à la guerre de la social-démocratie, était, instrumentalisée par les autorités allemandes[179], une observation qui devait se révéler juste[180].

Cette tendance au sein de la social-démocratie était d'autant plus menaçante du fait que la social-démocratie était considérée au sein de la Deuxième Internationale comme le garant de la paix. Celle-ci devait en effet être assurée pars la « grève générale » en cas de guerre, idée soutenue par le parti socialiste français et avant tout par Jaurès[181]. Une stratégie qui n'était d'ailleurs pas particulièrement bien accueillie par le socialisme allemand qui, en dépit de son intransigeance envers le nationalisme et l'impérialisme au moment de la constitution de l'Empire allemand[182], évolua vers une perception de la politique extérieure de plus en plus conforme à un schéma national. En 1895 encore appelé des « compagnons sans patrie » (*vaterlandslose Gesellen*) par Guillaume II[183], la social-démocratie développa, sous la pression d'une menace extérieure d'un isolement diplomatique de l'Allemagne, une attitude de plus en plus favorable à une guerre défensive, au militarisme, et même au colonialisme[184].

Les relations internationales entre la France et l'Allemagne était déjà très tendues suite aux deux crises marocaines, la situation s'aggrava lorsqu'en octobre 1912 éclata la guerre balkanique qui risqua de déclencher une guerre européenne. Dans ce climat tendu, les articles d'Andler représentaient une occasion pour les cercles nationalistes et conservateurs de combattre la SFIO en l'accusant de fraterniser avec la social-démocratie « impérialiste ». Au printemps 1913, la SFIO

---

178 ANDLER, Charles, *Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine : Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913),* Paris, Bossard, 1918, p. 29.

179 Ibid., p. 29-30.

180 Wehler met en avant que le gouvernement allemand avait suivi une tactique de mise en lumière de la Russie comme agresseur et d'ainsi rallier notamment la social-démocratie à la défense nationale : WEHLER, Hans-Ulrich, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte.* t.3, *Von der « deutschen Doppelrevolution » bis zum Ende des Ersten Weltkrieges (1849-1914),* Munich, C.H. Beck, 1995, 914 p.

181 Cf. DRACHKOVITCH, Milorad, *Les Socialismes français et allemand et le problème de la guerre 1870-1914,* thèse de doctorat, Université de Genève, Genève, Imprimerie H. Studer, 1953.

182 La social-démocratie avait ainsi toujours critiquée l'erreure fondamentale de la politique extérieure de Bismarck: l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Cf. GOUGEON, Jacques-Pierre, *La social-démocratie allemande 1830-1996: de la révolution au réformisme,* (Aubier Histoires), Paris, Aubier, 1996, 463 p.

183 Cf. CONZE, Werner et GROH, Dieter, *Die Arbeiterbewegung in der nationalen Bewegung,* Stuttgart, Ernst Klett, 1966, 130 p.

184 Cf. l'analyse détaillée de l'émergence d'un « patriotisme » social-démocrate depuis 1960 en vue de la menace grandissante de la politique extérieure évoluant vers une « encerclement » de l'Allemagne : GROH, Dieter et BRANDT, Peter, *« Vaterlandslose Gesselllen » : Sozialdemokratie und Nation 1860-1990,* München, C.H. Beck, 1992, 469 p. ; Et le chapitre consacré à la naissance du patriotisme social-démocrate dans le manuel sur la social-démocratie allemande de Pierre-Jacques Gougeon : GOUGEON, Jacques-Pierre, *La social-démocratie allemande 1830-1996: de la révolution au réformisme,* (Aubier Histoires), Paris, Aubier, 1996, 463 p.

était engagée dans une vaste campagne contre la « loi des trois ans », un projet de loi concernant l'augmentation du service militaire de deux à trois ans. Dans ce débat, le journal nationaliste *L'Éclair* et le grand quotidien *Le Temps* reprirent les articles d'Andler pour s'en servir d'argument contre la SFIO. Le parti socialiste français, incarné par Jaurès choisit de désavouer Andler publiquement afin de faire face à l'instrumentalisation de ses articles par la presse de l'adversaire. L'enjeu n'était rien de moins que la paix fragile, garantie, comme l'était la doctrine officielle du parti, par l'entente des socialistes français et allemands et leur résistance commune contre la politique militariste et la guerre « bourgeoise » ; une entente menacée par un nationalisme croissant. En mars 1913, Jean Jaurès attaqua Andler dans *l'Humanité* et dénonça notamment sa méthode, jugée indigne d'un universitaire car Andler aurait « faussé » une citation de Bebel. En concentrant cette argumentation sur la citation « faussé », Jaurès pouvait éviter toute discussion sur le fond, qui aurait peut être tournée en faveur d'Andler.

La controverse ne se limitait cependant pas seulement à Andler et Jaurès, elle rebondit sur d'autres personnalités du socialisme français et allemand, tels que le député socialiste Albert Thomas[185], le petit-fils de Karl Marx et internationaliste Jean Longuet[186] et le philosophe, journaliste et collaborateur aux *Cahiers de la Quinzaine,* Félicien Challaye[187]. La critique vint aussi d'outre-Rhin, notamment de Samuel Grumbach[188], alors le correspondant du *Vorwärts* à Paris,

---

[185] Albert Thomas prononça devant la Chambre des députés lors de la séance du 17 février, pour répondre aux partisans d'augmentation des crédits militaires qui se servaient des articles d'Andler : « Il y a quelques jours, un de nos camarades, un penseur socialiste, a ému certains d'entre vous, en disant que nous nous trompions, qu'il y avait en Allemagne tout un néo-socialisme, un socialisme d'affaires, un socialisme militariste. Vous nous avez cité les articles de mon professeur et de mon camarade Andler. Je crois qu'Andler s'est lourdement trompé », *Journal officiel,* cité par Antoinette Blum dans : ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles ANDLER et Lucien HERR 1891-1926,* édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, préface par Christophe Charle, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, p. 140.

[186] Jean Longuet publia une brochure intitulé *Les Socialistes allemands contre la guerre et le militarisme*[186] dans laquelle Longuet accuse Andler d'être inspiré par une « haine du marxisme » est de ne vouloir que justifier « ses propres tendances impérialistes, étatistes, coloniales et chauvines » : LONGUET, Jean, *Les socialistes allemands contre la guerre et le militarisme,* Paris, Librairie du Parti socialiste, 1913, p. 21-22. ; C'est pour réagir à cette accusation qu'Andler publia d'ailleurs son article sur Frédéric Engels dans la *Revue socialiste,* comme il le précise dans une lettre à Eugène Fournière : « Ce qui reste parmi nous de la famille de Marx lui a fait croire qu'il y avait de ma part un ressentiment contre les marxistes (Mehring etc.) […] et que c'est une suite de mon vieil enseignement sur la *Décomposition du marxisme*. Je ne vois pas en quoi je peux atteindre l'orthodoxie marxiste en attaquant les non-marxistes. Il faut la logique de Jean Longuet pur découvrir cela. Mais pour en finir avec cette légende d'hostilité, voulez-vous que je vous soumette immédiatement un fragment de non livre projeté autrefois sur la *Décomposition du marxisme*. Ce sera le chapitre relatif à Friedrich Engels. Vous déciderez vous-même s'il est de nature à être inséré dans la *Revue socialiste »,* Lettre de Charles Andler à Eugène Fournière (1913), n° 16, Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.), Fonds Fournière, 14 AS 181 (2).

[187] CHALLAYE, Félicien, « Les rapports franco-allemands », *Revue du mois,* (10 mai 1913), p. 631-638. ; Auquel Andler réponse dans avec son article « À propos du socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine », *La Rvue du mois,* (10 juillet 1913) ; et encore dans la *Revue du mois* du 10 août 1913.

[188] Le journaliste d'origine alsacienne suit en 1908, à l'âge de 25 ans, Georges Weill en tant que correspondant du *Vorwärts* à Paris. Ses attaques sarcastique envers les hommes politiques français ainsi que allemands sont légendaires, mais, comme le souligne Fritz Taubert, toujours avec un but pédagogique : le rapprochement franco-allemand : Cf. sur Grumbach: TAUBERT, Fritz, « Salomon Grumbach, Korrespondent des *Vorwärts* in Paris : das politische Leben Frankreichs, deutschen Sozialdemokraten geschildert von einem sozialdemokrtischen Elsässer », *in :* ABRET, Helga et GRUNEWALD, Michel (sous la dir.) *Visions allemandes de la France (1871-914)* -

mais aussi de Karl Kautsky, principal théoricien de la social-démocratie et rédacteur de *La Neue Zeit*[189]. Grumbach attaqua Andler virulemment dans la *Neue Zeit.* Avec sa plume habituellement polémique, il mit en avant l'absurdité d'une telle conclusion, en prétendant une aliénation mentale d'Andler : « S'agit-il des fantaisies du carnaval, d'un monstre d'un cerveau malade, souffrant d'un délire de persécution nationale ? Serait-il possible qu'un véritable professeur d'université ait perdu sa raison ? »[190].

Bouleversé par ces attaques, Andler témoigna dans nombreuses lettres échangées avec ses amis du contenu émotionnel de cette controverse et des réactions critiques qu'a provoquées cette polémique parmi les socialistes français et allemands. Ainsi, dans une lettre à son ami Eugène Fournière, alors directeur de la *Revue socialiste,* Andler parle des « allégations outrageantes » de Jaurès dans l'*Humanité* du 24 avril[191]. Dans une lettre adressée à Bernoulli, il se plaint des « insultes publiques » qu'il a subit de la part de Jaurès[192]. Mais c'est l'attaque de Jaurès contre son honneur scientifique qui lui semble frapper le plus, d'autant plus que ses propos sont, comme il le souligne dans la lettre à Fournière, vérifiables :

> « J'ai été surpris dans cette affaire de cet hiver de me trouver en désaccord avec Jaurès. Je serai encore en désaccord avec lui cette fois-ci, je le pense. Je suis désormais averti. Mais ce que je n'ai pas compris, c'est comment il a toujours évité la discussion de fond, et pourquoi il a essayé simplement de m'annihiler en me discréditant, en traitant de "pseudo scientifique" mon très simple exposé ; en disant que je ne comprenais plus rien à rien. Croit-il qu'il n'apparaisse pas à tout le monde qu'il y a tout de même une documentation dans mes articles ? Que cette documentation est vérifiable ? »[193]

C'est la liberté de parole qui est en cause, et, pire, la fonction critique de la science. En rationaliste et positiviste, il défend une vérité absolue de la science. Les préoccupations politiques qui peuvent être à l'origine de la réponse agressive de Jaurès ne peuvent l'emporter sur la liberté de s'exprimer selon sa conscience. Ainsi, encore en 1918, Andler publie une brochure contenant les principaux documents de la polémique, avec une longue introduction où il se heurte à l'attitude « autoritaire » de Jaurès qui ne permettait pas, selon Andler, de voix dissidentes dans le parti. Dans cette introduction, se sentant justifié par la « preuve » de l'histoire, Andler critique la certitude de Jaurès que le parti socialiste allemand réagirait par un mouvement révolutionnaire en

---

Frankreich aus deutscher Sicht (1871-1914), (Contacts, Série II-Gallo-Germanica, 15), Bern, Peter Lang, 1985, p.373-388.

189 Cf. KAUTSKY, Karl, « Andlers Anklagen », *Die Neue Zeit* (25 avril 1913), 31. Jg, Bd. 20, n°30, p. 148-149.

190 En version originale : « Sind das Fastnachtsphantasien, Ausgeburten eines kranken, an nationalem Verfolgungswahn leidenden Gehirnes ? Wäre es möglich, daß ein leibhaftiger Universitätsprofessor seinen Verstand verloren hat ? », GRUMBACH, Samuel, « Der "imperialistische Sozialismus" : eine Entdeckung des Herrn Professor Charles Andler », *Die Neue Zeit* (14 février 1913), 31. Jg., 1. Bd., n° 20, p. 738.

191 Lettre de Ch. Andler à Fournière, lundi de Pentecôte 1913, n° 18, Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.), Fonds Fournière, 14 AS 181 (2)

192 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 21 mai 1913, n° 35, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III b).

193 Ibid.

cas de guerre et le fait que Jaurès ne tolérait pas d'opinions divergentes sur cette question : « Il exigeait là-dessus l'unanimité, non pas seulement disciplinée, mais religieuse »[194].

Cette polémique qui oppose « un homme politique proche des intellectuels et un intellectuel proche des hommes politiques. La controverse mobilise alors des deux répertoires, en principe incompatibles : le politique et le scientifique »[195], comme l'ont souligné Christophe Prochasson et Anne Rasmussen dans l'introduction au numéro de la revue *Mille neuf cent* consacré à l'analyse de la controverse. Mais la polémique révèle aussi de deux éthiques différentes : l'éthique de la responsabilité, dans le cas de Jaurès, et l'éthique de conviction, dans le cas d'Andler, selon la fameuse distinction par Max Weber.

L'intellectuel dans le parti

Andler n'était pas le seul à se retrouver dans ce dilemme entre la nécessité politique d'une unité de parti et le rôle critique de l'universitaire. La place de l'intellectuel dans le parti était, et l'est toujours, une position difficile à assumer. Le débat n'était pas nouveau : depuis les années 1890, le débat sur le rôle et la place de l'intellectuel dans le socialisme devint très présent dans la littérature des mouvements socialistes européens[196]. En France, c'est notamment pendant l'affaire Dreyfus, moment de « naissance » de l'intellectuel que le débat s'amorça. Cette discussion sur la question de l'intellectuel dans le mouvement socialiste se prolongea jusqu'à la première guerre mondiale[197].

Comment Andler conçoit-il donc son rôle d'intellectuel dans le parti socialiste ? En adhérent dans un parti d'aspirations révolutionnaires, le P.O.S.R., cet engagement n'était pas possible sans interrogation sur la compatibilité de son engagement avec son statut de fonctionnaire qui l'engage envers l'État, comme Andler en témoigne dans la *Vie de Lucien Herr*[198]. Andler se résolut à une séparation entre l'enseignement et son engagement militant, ce qui n'empêcha pas de le poursuivre en dehors de la vie professionnelle : « Tout ce que nous ferions

---

194 ANDLER, *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine,* 1918, op.cit, p. 9.

195 PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, « Du bon usage de la dispute : introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel),* (2007), n° 25, p. 10/11. (notes de bas de page)

196 Cf. PROCHASSON, Christophe, *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français 1900-1920,* Thèse de doctorat, dir. par. REBERIOUX, Madeleine, Université Paris I, 1989. ; PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre (1900-1938),* préface de Madeleine Rébérioux, Paris, Le Seuil, 1993, 354 p.

197 Cf. Ibid.

198 ANDLER, *Vie de Lucien Herr,* op.cit.

pour fonder la République sociale nous paraissait l'accomplissement même de nos engagements envers notre pays »[199].

La logique d'un parti unifié, tels que la SFIO à partir de 1905, semble cependant avoir posé des difficultés à Andler, qui soulignait dans la *Vie de Lucien Herr* que c'était une « naïve illusion » que de croire que la « liberté théorique des membres reste entière »[200] au sein d'un parti unifié. C'était donc surtout l'unification du mouvement socialiste français avec la fondation de la SFIO en 1905 que les différences d'Andler avec le parti s'accentuèrent, révélées notamment au moment de sa controverse avec Jean Jaurès[201]. Même si Andler échappa à l'exclusion du parti lors de son intervention devant la réunion plénière des groupes socialistes de sa circonscription de Montrouge le 13 avril 1913[202], sa démission du parti resta une question ouverte suite à cette polémique. Une question qui l'a occupé pendant des longs mois, comme le témoigne une lettre d'Andler à son ami Eugène Fournière, dans laquelle Andler explicite la position difficile entre socialisme et syndicalisme dans laquelle il se trouve :

> « Je ne sais pas si je resterai dans le parti socialiste. C'est une question que j'agite intérieurement depuis avril et sur laquelle je vous demanderai conseil aussi peut-être un jour prochain. Il me semble que ma position doctrinale est située quelque part, en un point que je tâcherai de définir géographiquement, entre le parti socialiste et le syndicalisme ; et que je dois donc sortir du parti, "chargé de fautes", comme vous le dites si bien. Et comme je ne peux pas non plus entrer dans le syndicalisme, je me trouve, à mon habitude, entre deux chaises. Cela ne me change pas beaucoup »[203].

Il est possible qu'Andler n'ait jamais été à l'aise dans le parti socialiste, un parti qui évolua bientôt vers un parlementarisme si peu apprécié par cet intellectuel de sensibilité anarchiste pour qui la liberté d'esprit était si chère. On suppose donc là une des raisons pour lesquelles Andler était attiré par le syndicalisme, comme il le souligne dans la citation ci-dessus : il s'agit de sa doctrine libertaire de grève générale. S'il n'a pas quitté le SFIO en 1913, c'est probablement suite aux supplications de Lucien Herr le rappelant aux causes et aux idées supérieures du socialisme :

> « Je te supplie de ne point faire d'acte public de rupture qui soit de nature à nuire, non pas aux hommes seulement et aux organisations – ce que tu peux considérer comme secondaire – mais **aux causes, aux**

---

199 Ibid., p. 93.

200 « On acceptait donc la "tactique générale" du parti, et les décisions des Congrès ; et nous étions à ce point convaincus que ces décisions, encore très entachées d'erreur, seraient un jour influencées et modifiées par nous et par le jaurésisme futur, que cette acceptation nous parut facile. "La liberté théorique des membres, écrivait Herr, reste entière" ; et ce fut une naïve illusion, bien que Jaurès, le premier, fût convaincu que la doctrine était à refondre », ANDLER, *Vie de Lucien Herr,* op.cit., p. 162.

201 Dans la *Vie de Lucien Herr,* Andler souligne l'autoritarisme doctrinaire qu'a entraîné l'unification du parti : « L'unité, je le veux bien, a été nécessaire ; et la classe ouvrière y tient. Elle n'en a pas moins fait son œuvre de nivellement, d'immobilisation et d'intolérance doctrinale », ANDLER, *Vie de Lucien Herr,* op.cit., p. 94.

202 Cf. ANDLER, *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine*, 1918, op.cit.

203 Lettre de Charles Andler à Fournière, sans date (probablement novembre 1913), n° 23, Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.), Fonds Fournière, 14 AS 181 (2).

> **idées, et aux buts**[204] auxquels nous avons donnée résolument ce que nous avons pu de notre vie, de notre intelligence, de notre activité »[205]

Cette lettre, bien connue, a été insérée par Andler dans sa biographie sur Lucien Herr, publiée en 1932, quelques mois avant la mort d'Andler. Elle montre donc à quel point cette épisode a du marquer la vie d'Andler. La polémique provoqua ainsi la rupture d'Andler avec le parti socialiste, sans que cela n'entraine son départ. Il en fut finalement exclu au congrès de Strasbourg en 1920.

C'était au nom des causes, des idées, et des buts du socialisme que Lucien Herr demanda à Andler, avec succès, de rester dans le parti. La citation montre bien que pour Andler, le socialisme est d'abord une pensée et ensuite un mouvement politique. Nous renvoyons ici à la pensée socialiste d'Andler, exprimée dans la *Civilisation socialiste* : dans ce texte remontant à une leçon tenue à l'Ecole socialiste en 1910 et publié en 1911, Andler soutient une conception « civilisationniste » du socialisme, reposant notamment sur une nouvelle moralité – une antithèse du matérialisme du socialisme marxiste. Qu'il accorde une priorité à la *pensée du socialisme* avant les intérêts du parti, ne semble donc qu'une conséquence de cette conception du socialisme.

Pour Andler, la logique politique – la logique du parti – est donc secondaire par rapport à la liberté de pensée. Ainsi, répond-il à une lettre de son ami Eugène Fournière, alors rédacteur de la *Revue socialiste* : « Et il va de soi pour moi que nous devons être des *libres esprits* avant d'être des *socialistes* »[206]. Le rôle des intellectuels dans le parti est ainsi celui de transformer le socialisme pour se lever au-dessus d'une pensée doctrinaire et idéologique : cette transformation, elle ne peut se réaliser qu'à travers la science. Car la science, comme le montre la préface d'Andler à *l'Humanisme travailliste,* est libératrice[207]. Andler souhaite ainsi un socialisme « capable d'absorber toute liberté de la pensée et de la recherche »[208]. C'est le rôle des intellectuels d'amener cette transformation du socialisme dans un socialisme véritablement scientifique qui ne soit plus soumise à la nécessité de la lutte politique mais à une éthique de science libre :

> « Et il peut sûrement y avoir un socialisme, aujourd'hui comme toujours, capable d'absorber toute liberté de la pensée et de la recherche, et qui devra transformer peu à peu le parti lui-même. Cet effort ne peut être que collectif ; et il ne s'agit nullement de crier au dessus des masses je ne sais quelle *hégémonie* d'"intellectuels". Nous ne disposons de rien que de notre parole. Personne n'est tenu de nous lire ; et, si on nous lit, l'action que nous pouvons exercer ne peut être que celle de la plus libre persuasion. Il faut qu'il se fasse dans la tête de tous les ouvriers un travail analogue et du même degré que celui qui se passe dans le nôtre ; et pour ma part je

---

[204] C'est nous qui soulignons.

[205] Lettre de Lucien Herr à Charles Andler, du 10 septembre 1913, cité d'après ANDLER, Charles, *La Vie de Lucien Herr (1864-1926),* Paris, Rieder, 1932, p. 211.

[206] Lettre de Charles Andler à Eugène Fournière, s.d. (vraisemblablement 1913), n° 21, Institut Français d'Histoire Sociale, Fonds Fournière, 14 AS 181 (2). ; Souligné dans l'original.

[207] ANDLER, Charles, *L'Humanisme travailliste : essais de pédagogie sociale,* Paris, Bibliothèque de "la civilisation française", 1927, 144 p.

[208]Lettre de Charles Andler à Eugène Fournière, s.d., n° 21, op.cit.

ne demande pas mieux que de recueillir des renseignements de la bouche du plus simple ouvrier. Mais il faut bien que quelqu'un *commence* à recueillir des renseignements et à en faire un bilan ; et si c'est momentanément nous qui sommes outillées pour faire ce travail, je ne vois pas qu'il y ait là un orgueil intellectuel particulier »[209].

En définissant ainsi le rôle de l'intellectuel dans le parti, Andler leur accorde une place à part du parti : il précise que les intellectuels devraient être « des socialistes librement ancrés dans la *pensée du socialisme* avant d'être des socialistes inscrits au parti »[210].

Cette conception de l'intellectuel défenseur de la liberté de pensée contre toute contrainte politique révèle une sorte d'idée de l'héroïsme intellectuel. La polémique avec Jaurès est ainsi un exemple de cette « brutalisation » de la vie intellectuelle, notamment de la controverse qui avait marqué la vie intellectuelle des années dix, annonçant déjà la violence de la guerre[211]. En perdant toute dimension ludique, la controverse reflète se tournant « tragique » de la vie intellectuelle marquant ces années[212] : « nous sommes sans doute des "citoyens tragiques", écrit Andler à Bernoulli en novembre 1918, J'aime ce beau symbole que vous avez substitué au "philosophe tragique" de Nietzsche »[213]. Andler se trouve bien dans cette tension entre « mélancolie » et « utopie », concepts mise en lumière par Wolf Lepenies dans son étude sur l'intellectuel européen[214]. L'intellectuel-citoyen, avec son « devoir présent »[215] se trouve ainsi dans la tension entre son devoir d'accomplir et la critique permanente de la société présente, c'est-à-dire entre l'utopie qui doit être réalisée et la mélancolie, cette composante « tragique » de la vie intellectuelle. Pour Andler, le devoir de l'intellectuel est, comme nous l'avons vu dans la citation ci-dessus, d'assurer la liberté de penser ainsi que la liberté scientifique au sein du parti, d'être son guide scientifique et morale : c'est ainsi qu'Andler projette l'idée des « services scientifiques du parti socialiste »[216], une sorte de *Think Tank*, où les scientifiques se rassemblent pour « élaborer des solutions »[217]. C'est l'expertise des universitaires qui devrait guider le parti sur le plan théorique. Cette conception du rôle de l'intellectuel comme guide scientifique et guide moral du

---

[209] Ibid.
[210] Ibid.
[211] Cf. PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première guerre mondiale (1910-1919),* Paris, La Découverte, 1996, 302 p. ; Cf. aussi l'analyse de Christophe Prochasson de la controverse Andler-Jaurès soulignant la violence verbale de la polémique : PROCHASSON, L'«Affaire» Andler / Jaurès : une analyse de controverse », op.cit.
[212] Cf. Ibid.
[213] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 21 novembre 1918, n° 51, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).
[214] LEPENIES, Wolf, *Aufstieg und Fall der Intellektuellen in Europa,* Frankfurt am Main, New York, Campus Verlag, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992, 95 p.
[215] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 26 avril 1918, n° 50, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).
[216] Lettre de Charles Andler à Mme Léon Blum, le 22 août 1923, CHEVS, Fonds Léon Blum, Inventaire I, Dossier 321.
[217] Ibid.

parti résulte de sa conception du socialisme : pour Andler, le socialisme est d'abord un fait moral avant d'être un régime économique ou politique.

3. Un socialisme moral

Le socialisme d'Andler est difficilement classable, sortant de l'opposition entre socialismes révolutionnaires et réformistes qui dominait l'époque. Son socialisme est avant tout un projet de civilisation, reposant notamment sur une réforme morale et sur le rôle de l'éducation et de la science comme moyen d'affranchissement de la classe ouvrière. Pour Andler le socialisme diffère de la démocratie dans la mesure où il ne cherche plus à réaliser un régime égalitaire, mais qu'il cherche à réformer la morale. Néanmoins, ce socialisme n'est pas possible hors de la démocratie, ce que nous montrerons dans la suite pour procéder ensuite à l'analyse de la conception morale du socialisme d'Andler et enfin au rôle qu'il accorde à l'éducation.

Socialisme et démocratie

La place qu'il accorde à la démocratie dans son socialisme est peut-être ce qu'il y a de plus ambiguë chez Andler. En dépit de prises de positions antiparlementaires qu'expriment notamment les articles dans les *Entretiens politiques et littéraires* mais aussi dans *La Civilisation Socialiste,* quelques années plus tard, avec la montée des tensions internationales et le déclenchement de la guerre, Andler devint un fervent défenseur de la République et de la nation, comme de nombreux autres socialistes. Cette défense de la République n'est pas en dernier lieu une critique adressé à l'Allemagne monarchiste, notamment au socialisme allemand, dont il déplore l'« inculture politique » et son inexpérience démocratique[218].

Pendant les années de guerre et de l'immédiat après-guerre, Andler fut un partisan fervent de la République : pendant la guerre, il contribua régulièrement à *L'Action Nationale*[219], journal

[218] ANDLER, Charles, *La décomposition politique du socialisme allemand (1914-1919),* Paris, Bossard, 1919, 282 p.

[219] ANDLER, Charles, « La décomposition du socialisme allemand », *Action Nationale,* (octobre-décembre 1917), t. 1, p. 4-33. ; ANDLER, Charles, « La décomposition du socialisme allemand » (suite), *Action Nationale,* (octobre-décembre 1917), t. 1, p. 181-193. ; ANDLER, Charles, « La décomposition du socialisme allemande : le Socialisme allemand et le Militarisme depuis la guerre », *Action Nationale*, (janvier-mars 1918), t. 2, p. 5-27. ; ANDLER, Charles, « La décomposition du socialisme allemand : les Socialistes allemands et l'abandon de l'idée républicaine », *Action Nationale*, (janvier-mars 1918), t. 2, p. 321-329. ; ANDLER, Charles, « La décomposition du socialisme allemand : les Socialistes allemands et l'abandon de l'idée républicaine » (suite) , *Action Nationale*, t. 3,

républicain qui, avant la guerre, comptait parmi ses collaborateurs « la crème » de l'élite républicaine de gauche : Ferdinand Buisson, Gabriel Séailles, Alphonse Aulard, Léon Bourgeois, Alfred Fouillée, Gustave Le Bon, Gabriel Monod, mais aussi des socialistes comme Emile Vandervelde ou Georges Renard. Après la guerre, Andler s'engagea pour la réintégration de l'Alsace-Lorraine. Il devint ainsi membre du Conseil Supérieur de l'Alsace-Lorraine et fonda la *Ligue républicaine d'Alsace et de Lorraine* à la sortie de la guerre, dont l'organe, la revue mensuelle *L'Alsace républicaine*, parut en onze numéros pendant l'année 1919. Charles Andler, fondateur de la ligue et directeur de la revue, en fut aussi le principal collaborateur. La fondation de la ligue ainsi que la revue s'inscrivit dans le but de la réorganisation administrative de l'Alsace et de la Lorraine et, comme le suggère le titre, dans un effort de réintégration dans la République. Un des préoccupations principales fut ainsi la réorganisation de l'Université de Strasbourg et la question de l'adoption de l'école laïque[220].

Un autre événement qui a pu jouer un rôle décisif pour le ralliement à la République fut l'affaire Dreyfus. Comme le rappelle Léon Blum dans ses *Souvenirs sur l'Affaire*[221], Andler compte, à côté de son ami Lucien Herr, parmi les premiers intellectuels qui prirent la défense du capitaine Dreyfus. Nous supposons qu'une raison de ce ralliement précoce à la cause dreyfusarde est l'adhésion d'Andler et de Herr au Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (P.O.S.R.) de Jean Allemane, qui compte parmi les premiers dreyfusards[222]. Cet engagement, on dirait même ce nationalisme républicain, étonne si on se souvient des origines anarchistes d'Andler et notamment de l'antiparlementarisme manifeste de ses textes.

L'antiparlementarisme d'Andler se manifeste notamment dans l'article « Conte pour le 1er Mai », publié le premier mai 1891. Conçu comme une réponse au roman économique *Les suites*

(avril-juin 1918), p. 5-16. ; ANDLER, Charles, « Comment est venue la révolution allemande », *Action Nationale,* (juillet-septembre 1919), p. 141-157.

220 Cf. le long éditorial que fit Andler dans le dernier numéro de la revue : ANDLER, Charles, « L'abcès neutraliste - la misère de la presse alsacienne et lorraine - le danger d'un Landtag français d'Alsace et de Lorraine - un mot d'ordre pour les élections municipales », *L'Alsace républicaine,* (novembre 1919), n° 10, p. 529-538.

221 Cf. BLUM, Léon, *Souvenirs sur l'Affaire,* préface de Pascal Ory, Paris, Gallimard, 1981 [1935], 153 p.

222 L'Engagement d'Allemane pour la République remonte plus loin. Déjà pendant la crise boulangiste, Allemane fut un adversaire décidé du général au service de la défense de la République. Ceci est d'autant plus étonnant que le discours de Jean Allemane fut auparavant celui d'un révolutionnaire et dans une logique d'affrontement des classes. Pourtant en 1888, lors de la crise boulangiste, il appelle à la défense de la République[222]. Cet engagement prit pendant l'aventure boulangiste trouve son prolongement pendant l'affaire Dreyfus. À côté des allemanistes, un certain nombre de députés « opportunistes », dont Jean Jaurès, se rallièrent à la cause dreyfusarde et ainsi au socialisme, cependant, l'Affaire était un moment de division pour le mouvement socialiste : pour Jules Guesde et son courant, l'affaire Dreyfus était considérée comme une « guerre civile bourgeoise », le capitaine Dreyfus faisant partie de l'armée et ainsi de la classe dominante. Ainsi, pour les guesdistes, l'Affaire n'était pas une affaire du socialisme ; elle ne faisait que détourner le regard de la vraie question, celle de la lutte des classes. En même temps, les socialistes dreyfusards menèrent une bataille de défense de la République, étonnant dans un contexte d'une république conservatrice et oppressive. Cf. WINOCK, Michel, *Le socialisme en France et en Europe (XIXe-XXe siècle),* (Points Histoire), Paris, Le Seuil, 1992, 426 p.

d'une grève de Maurice Block[223], économiste libéral, membre de l'Institut, et auteur de livres sur le socialisme[224]. L'article d'Andler est une satire du parlementarisme bourgeois et un exposé de sa version des « suites d'une grève » : l'avènement de la révolution sociale. Andler, ironisant, note que dans son « roman économique » il ne voulait pas atteindre un personnage réel :

> « Nous supplions le lecteur de ne pas croire que nous avons voulu désigner ici un personnage réel, M. Joseph Reinach, par exemple. Le romancier économiste, comme tous les vrais poètes, procède par idéalisation. Il observe les faits, mais (et M. Maurice Block ne nous contredirait certes pas ici) c'est pour les modifier ; il élève au rang de types les personnages imparfaits que lui offre la réalité. Et nous serions au désespoir, si M. Joseph Reinach nous soupçonnait d'avoir voulu, en cas de troubles dans la rue, signaler aux déprédations populaires l'immeuble situé avenue Van-Dyck, n° 6. De même, dans ce qui va suivre, nous n'avons entendu parler ni de M. Constans, ni de M. Léon Say, ni de M. Freycinet, ni de M. Clémenceau, qui ne sont pas des personnages assez esthétiques pour que l'art puisse s'en servir »[225].

L'antiparlementarisme est donc surtout une méfiance envers les parlementaires et les hommes politiques, pour lesquels Andler avait peu de sympathies. Dans *La Civilisation Socialiste* il affirme par exemple que les parlementaires « se font un capital de notre confiance déposée dans nos bulletins de vote et ils le gèrent au mieux de leurs intérêts privés »[226]. Ici encore se manifeste l'héritage de l'allemanisme et de sa méfiance envers les élus. Ainsi, Andler affirme que la démocratie est condamnée à disparaître, car le parlementarisme est un système corrompu qui ne sert qu'aux intérêts particuliers. Il va même jusqu'à désigner le système parlementaire comme une sorte de cancer qui menace la République et il affirme le besoin d'étudier une « république sans parlement »[227].

Une affirmation qui montre le côté paradoxal de cette pensée, car Andler, en dépit de son antiparlementarisme, considère la démocratie comme la « condition du socialisme ». Elle est la condition, car elle est le seul régime compatible avec les idées libertaires et libérales, car la démocratie est en premier lieu « l'affirmation absolue de la valeur de l'individu »[228]. La démocratie représente ainsi l'opposition des individus à l'ancien État autoritaire. Pourtant, cette démocratie a un seul défaut : le parlementarisme. Selon Andler, c'est le parlement qui a pris la fonction de l'ancien État oppressif. C'est notamment cet étatisme qu'il reproche à la social-démocratie allemande, dont le moyen d'action était de fait la conquête de mandats politiques. C'est à cet étatisme, représenté par le parlementarisme, que se heurtait la pensée libertaire d'Andler, comme il en fait témoignage dans une lettre à Lucien Herr en 1913 :

---

223 BLOCK, Maurice, *Les suites d'une grève,* Paris, Hachette, 1891, 186 p.
224 BLOCK, Maurice, *Le Socialisme moderne,* Paris, Hachette, 1891. ; BLOCK, Maurice, *L'Europe politique et sociale,* Paris, L'Hachette, 1869.
225 RANDAL, Théodore, « Contes pour le 1er Mai », *Entretiens politiques et littéraires,* (mai 1891), n° 14, vol. 2, p. 166.
226 ANDLER, *La Civilisation Socialiste,* op.cit., p. 31.
227 Ibid., p. 32.
228 Ibid. p. 29-30.

« Mais rappelle-toi aussi d'où nous sortons. C'est toi qui m'as introduit dans le possibilisme d'autrefois. Nous avions des raisons alors, métaphysiques et très réfléchies, de ne pas aller au guesdisme comme nous aurions pu le faire. Le souvenir du vieux marxisme, de l'Internationale, de ses abus, de son autoritarisme, de sa morale jésuitique était vivant. Nous voulions garder de la tradition proudhonienne libertaire et fédéraliste tout ce qui était compatible avec la démocratie organisée. Nous voulions desserrer cet Étatisme oppressif, qui est resté précisément la méthode du parti allemand. J'ai toujours été, dans ce sens, anarchisant »[229]

La démocratie est donc la condition du socialisme, car elle et le régime qui peut garantir la « défense de l'individu », le garant pour les droits politiques de liberté et de justice. Mais la démocratie est aussi, et c'est là un point particulier de la pensée d'Andler, la mise en place de conditions socio-économiques justes. Le cœur de la doctrine socialiste n'est donc, chez Andler, que la démocratie. Cette conception de la démocratie qu'on trouve déjà dans la *Civilisation Socialiste,* Andler la définit dans la préface à la réédition de sa thèse en 1911 :

« La démocratie est la défense égalitaire de la condition des individus. Que cette œuvre de défense s'attache à la situation politique, civile ou sociale des hommes, il n'importe : la visée en est la même. Elle tend à élever autour des personnes un rempart de droits et de sanctions efficaces, qui mettent les individus à l'abri de toute oppression. Que l'on commence cette œuvre par l'émancipation politique, comme le fait la France républicaine, ou par une amélioration de la condition des travailleurs qui mette leur salaire et leur vie, leur sécurité et leur vieillesse à l'abri de l'exploitation, comme le veut le socialisme d'Etat allemand, les deux tentatives sont du même ordre ; et elles ne peuvent que se rencontrer si elles se prolongent »[230].

Le socialisme, cependant, est plus qu'une répartition juste. Il « suppose résolut le problème de la condition individuelle selon la liberté et la justice »[231]. Le socialisme cependant doit aller plus loin que la garantie de conditions socio-économiques juste, comme le souligne Andler dans *La Civilisation Socialiste* :

« Rappelez-vous les formules des anciens systèmes de socialisme. Quelques-uns se préoccupaient de calculer la rémunération de journée normale de travail. D'autres systèmes réclamaient pour le travailleur le produit intégral du travail. Tous ces programmes, s'ils étaient réalisables, seraient de la *justice*, seraient de la défense de l'individu. Ils ne seraient donc pas encore du socialisme »[232].

Selon Andler, la garantie des droits économiques et sociaux, revendiquée par le mouvement socialiste n'est que la réalisation de la démocratie. Car il ne s'agit que de la mise en place d'un régime juste. Le socialisme, c'est plus que cela, c'est une nouvelle civilisation : « Je crois enfin que la nouvelle synthèse sociale qui se prépare est annoncée par la totalité des faits intellectuels et sociaux du temps présent. C'est ce qui me fait dire que le socialisme est une civilisation

---

229 ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles Andlaer et Lucien Herr,* op.cit., p. 151.
230 ANDLER, Charles, *Les Origines du socialisme d'Etat en Allemagne,* Paris, Alcan, 1911 [1897], p. VI.
231 Ibid.
232 ANDLER, *La Civilisation Socialiste*, op.cit., p. 41-42.

nouvelle »[233], écrit-il dans une lettre à Marie Allart. Cette « nouvelle civilisation » socialiste, dont parle Andler, il la définit en 1911, dans la préface à sa thèse :

> « [Le socialisme est un] essai de reconstruction totale de la société avec des éléments régénérés par une transformation du droit et par l'utilisation la meilleure des moyens de production que la science et la technique mettent à notre disposition. **Le socialisme suppose résolut le problème de la condition individuelle selon la liberté et la justice[234]** ; il se préoccupe des destinées du corps social tout entier. Il réclame une mise en commun des ressources et des efforts, une fois la part faite aux droits légitimes de chacun. Il n'est d'ailleurs par techniquement possible et désirable à toutes les époques. Mais il est probablement facilité et hautement désirable dans l'industrialisme moderne. Il ne se réalisera pas fatalement, comme le croient les marxistes outranciers. Il faudra que les hommes y mettent du leur ; et il est nécessaire qu'ils aient **la maturité morale que le socialisme exige**, comme il faut qu'ils aient l'outillage sans lequel il serait impraticable. La doctrine socialiste est avant tout un aperçu sur une *civilisation* intégrale et qui n'est pas encore »[235].

La nécessité d'une « maturité morale » pour le socialisme, c'est l'idée centrale de sa leçon donnée à l'École Socialiste sur une nouvelle *Civilisation Socialiste.*

Le socialisme moral

À côté de ses nombreux travaux critiques, Andler ne publia qu'un seul texte théorique, ou « affirmatif », comme il l'appelle : *La Civilisation Socialiste,* brochure publiée en 1911, mais remontant à un cours donné à l'École Socialiste en 1910[236]. Pourtant Andler semble avoir été très attaché à l'idée d'écrire un jour un ouvrage « doctrinal » dans lequel il exposerait sa pensée sociale. En 1924, dans une lettre à Carl-Albrecht Bernoulli, il regrette de s'être trop investi dans son travail de professeur, au risque de ne plus pouvoir achever sa propre œuvre, dont son « livre social » : « Je paie cela par une œuvre très inachevée, où manqueront mes deux principaux sans doute, et peut-être devrai-je m'estimer heureux si j'achève mon *Nietzsche.* Mais j'attachais déjà plus d'importance à mon *XIXe-XXe siècle allemand*, et à mon livre social où j'aurais résumé l'expérience de ma vie. Qu'est-ce qui, de tout cela, verra le jour ? »[237]. Encore en 1926, au moment de sa candidature au Collège de France, Andler ne semble pas encore avoir renoncé à cette ambition, comme en témoigne une lettre à Joseph Bédier :

---

233 Lettre de Charles Andler à Marie Allart, s.d., (probablement 1909 ou 1910), n° 1, Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.), Fonds Charles Andler (14 AS 188).
234 C'est nous qui soulignons.
235 ANDLER, *Les Origines du socialisme d'Etat en Allemagne,* Paris, Alcan, 1911, op.cit., p. VII.
236 ANDLER, *La Civilisation Socialiste,* op.cit.
237 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 7 mai 1924, n° 71, op.cit.

> « Je ne dissimulerai pas le naufrage de mon ambition la plus secrète, qui aurait été d'élever un jour au-dessus de mon travail d'historien et de donner un livre doctrinal positif, d'essence sociale. C'est la recherche de cette pensée constructive qui m'a inspiré tant d'essais (rangés dans l'exposée de mes travaux sous la rubrique *Etudes sociales*). Ce qui a empêché cette pensée de prendre corps, ce sont les nécessités professionnelles »[238] .

Ce livre n'a jamais vu le jour, il faut donc se contenter de *La Civilisation socialiste* pour faire une analyse de la pensée socialiste d'Andler. Nous avons vu dans le dernier chapitre que le socialisme d'Andler ne se limite pas à l'amélioration des conditions socio-économiques par l'action parlementaire, comme le veut le socialisme « réformiste ». Le titre de sa brochure annonce déjà que pour Andler, le socialisme est plus que cela, il annonce une nouvelle civilisation. La condition de l'avènement de cette nouvelle civilisation est un changement de morale. Le socialisme commence par une transformation intérieure, une régénération et une reconstruction de l'esprit :

> « Je dis que vous avez en vous […] des raisons qui rendent possible et nécessaire la civilisation nouvelle, un critère intérieur, un sentiment vague, mais non erroné de cette vie nouvelle. Car cette vie est déjà existant en vous, du moins si vous êtes socialistes ; et si vous avez cette volonté nouvelle de socialisme, vous devez vous rendre compte que cette volonté comporte une mentalité différente de toute autre mentalité. Etre socialiste, c'est avoir passé par une régénération intérieure totale, et par une reconstruction de tout l'esprit »[239].

Cette moralité nouvelle se manifestera surtout dans la joie au travail et dans la joie à l'activité de production ; une production pour l'ensemble de la communauté et dont l'œuvre « dépasse infiniment l'individu », ceci dans un nouvel esprit de solidarité. La nouvelle morale se montrera donc dans ce nouvel esprit de solidarité qui se distingue de la pensée égalitariste démocrate. Citons encore Andler : « La démocratie est partage et morcellement égalitaire ; le socialisme est mise en commun de toutes les ressources et de tous les efforts ; il est sentiment vivant de la solidarité »[240].

Nous avons vu que l'utopie d'Andler d'une civilisation nouvelle ne se réduit pas à un nouvel ordre politique et socio-économique, mais elle ne se limite pas non plus à l'avènement d'une nouvelle moralité. La pensée d'Andler est plus ambitieuse : avec la nouvelle moralité émergera aussi une humanité d'une qualité supérieure. Citons un passage exemplaire :

> « Nous disons seulement que le peuple qui la réalisera [la nouvelle moralité socialiste] sera un peuple plus fort, plus libre, plus heureux que les autres peuples, et qu'il créera le type d'une humanité qui sera tout entière de qualité supérieure à la qualité d'humanité réalisée moyennement par les sociétés d'autrefois »[241].

À cette idée d'Andler de « régénérer » la moralité et d'ainsi amener un nouvel esprit de solidarité s'ajoute donc une pensée humaniste par le rôle clé accordé à l'éducation comme moteur

---

[238] Lettre citée par Ernest Tonnelat, *Charles Andler : sa vie et son œuvre,* op.cit., p. 309.
[239] ANDLER, *La Civilisation Socialiste*, op.cit., p. 6.
[240] Ibid., p. 35.
[241] ANDLER, *La Civilisation Socialiste*, op.cit., p. 44.

d'affranchissement. *La Civilisation Socialiste* renvoie donc à l'article sur la « Pathologie du devoir » dans le *Mercure de France* : Andler souhaite l'affranchissement de la classe ouvrière, un affranchissement qui est d'abord morale. La condition de cet affranchissement, c'est l'éducation. Souvenons-nous de la critique d'Andler à la doctrine de Stirner : cette doctrine libératrice, reposant sur le vouloir n'avait qu'une seule lacune : la nécessité d'éduquer le « vouloir »[242]. L'éducation est donc la condition de la nouvelle civilisation socialiste, car « l'état d'esprit, dont nous attendons la civilisation socialiste, ne naîtra pas fatalement. Il faut le produire par une pédagogie consciente »[243]. Ce que sera cette « œuvre d'éducation », dont parle Andler dans *La Civilisation Socialiste,* il l'exposera dans une brochure intitulée *L'Humanisme travailliste : essaie de pédagogie sociale* (1927)*,* où il développe le projet d'une science du travail.

Socialisme et Science

L'idéal de la science d'Andler se rapproche de la conception allemande de la *Bildung*. Ainsi, c'est la formation et l'éducation personnelles de l'individu à travers la science qui semble être le noyau de sa conception des relations entre science et socialisme. Il faut se rappeler ici pourquoi Andler accorde une telle importance à la science : c'est l'idée de la libre pensée, de la liberté de conscience et de parole absolue, du « libre esprit », incarné par la science. La liberté d'esprit est pour Andler le bien le plus important, le moyen d'émancipation et ainsi la condition du pouvoir. La liberté de pensée, acquise grâce à la science, devrait transformer les esprits de ouvriers et ainsi le parti socialiste : « Il faut qu'il se fasse dans la tête de tous les ouvriers un travail analogue et du même degré que celui qui se passe dans le nôtre », écrit-il en 1912 à Eugène Fournière, une lettre annonçant déjà son futur projet d'un Institut Universitaire du Travail qu'il développa dans les années 1920. L'esquisse de ce projet, remontant à plusieurs articles publiés dans *L'Action Nationale* en 1920 et 1921 ainsi qu'à son discours prononcé à l'ouverture des conférences da la Faculté des Lettres de l'Université de Paris en novembre 1919[244], a été publié par l'Union pour la vérité sous le titre de *L'Humanisme travailliste : essaie de pédagogie sociale.*

Mais Andler s'engagea déjà bien avant de lancer ce projet d'un Institut du Travail pour l'éducation des ouvriers. Il contribua à des revues ayant un but de formation des ouvriers, comme le *Bulletin des Bibliothèques populaires* ou les *Notes critiques* et s'investit notamment pour la troisième École Socialiste. Après l'échec du mouvement des Universités Populaires (UP) et de la première

---

[242] Cf. RANDAL, Théodore, « Le Livre Libérateur », *Entretiens politiques et littéraires* (septembre 1892), n° 30, vol. 5, p. 117-128.

[243]ANDLER, *La Civilisation Socialiste*, op.cit., p. 38.

[244] Le discours fut publié dans la *Revue internationale de l'enseignement* en novembre 1919.

École Socialiste (1899-1902), et la courte existence de la deuxième École Socialiste durant l'année 1908, fondée comme école d'éducation et de propagande, une troisième école fut fondée en 1909 et durera jusqu'à la Première Guerre mondiale. Andler fut un conseiller remarquablement dévoué[245], comme en témoigne la correspondance entre Andler et Marie Allart[246], une étudiante en médecine qui joua un rôle important dans l'école : Andler participa à la rédaction des statuts, proposa des intervenants et assura même le secrétariat général de l'école dont il tenait une permanence chaque dimanche matin dans sa maison à Sceaux[247]. Il fut aussi enseignant à l'école, à côté d'Emmanuel Lévy, Edgar Milhaud, François Simiand, Marcel Mauss, Albert Thomas de Francis de Préssensé, Élie Faure et d'autres. C'est aussi là où il prononça sa leçon sur *La Civilisation Socialiste.*

Après la guerre Andler développa un nouveau projet d'éducation pour la classe ouvrière. Ayant appris de l'échec des Université populaires (UP) et de l'Ecole Socialiste, Andler proposa de créer un Institut du Travail intégré à l'Université. Au contraire du programme de vulgarisation scientifique des UP qui avaient échoué du fait du désintéressement des ouvriers et de la deuxième École socialiste qui n'a jamais réussi non plus à attirer les ouvriers[248] et qui fut plutôt un lieu de formation pour les étudiants intéressés par les études socialistes, ce projet de l'Institut de Travail se concentre sur une éducation pratique et théorique des ouvriers adultes en fonction des besoins professionnels. Andler développa ce projet d'un *Institut Universitaire du Travail* dans le contexte d'un vaste mouvement de réforme des universités après la guerre[249].

Le projet n'était cependant pas une nouveauté. C'est en Allemagne que parurent les premières institutions semblables. Le germaniste Andler fut toujours un observateur critique de l'Allemagne, et la Première Guerre mondiale ne l'empêcha pas de suivre l'actualité en Allemagne, comme en témoignent les nombreux articles consacrés à la social-démocratie et à la révolution allemande publiés pendant et dans l'immédiate après-guerre[250]. Le projet d'Andler s'inspire donc du modèle allemand à l'origine de la création de trois nouvelles universités juste après la guerre : les universités de Francfort, de Cologne et de Hambourg. Andler remarque que ces trois Universités « sont l'œuvre pédagogique la plus grande et la plus indépendante que l'Allemagne ait tentée depuis 1870 »[251].

---

245 Cf. PROCHASSON, Christophe, *Le socialisme normalien,* Mémoire de Maîtrise, Université Paris-I, 1981.

246 Correspondance entre Charles Andler et Mme Allart : Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.), Fonds Charles Andler (14 AS 188).

247 Cf. PROCHASSON, Christophe, *Le socialisme normalien,* Mémoire de Maîtrise, Université Paris-I, 1981.

248 Cf. PROCHASSON, *Les intellectuels, le socialisme, la guerre,* op.cit.

249 Cf. PROST, Antoine, *Histoire de l'enseignement en France, 1800-1967,* Paris, A. Colin, 1968, 523 p.

250 Les articles furent réunis est publiés sous la forme d'une brochure en 1919: ANDLER, Charles, *La décomposition politique du socialisme allemand (1914-1919),* Paris, Bossard, 1919, 282 p.

251 ANDLER, Charles, *L'Humanisme travailliste : essais de pédagogie sociale,* Paris, Bibliothèque de "la civilisation française", 1927, p. 121.

Mais ce n'est pas la fondation des universités voire la fusion de différents instituts, mais la création des Institutions ayant pour but l'éducation des ouvriers au sein de ces trois universités allemandes, comme l'Académie du Travail à Francfort et le Séminaire de libre éducation populaire à Leipzig à laquelle Andler se réfère dans son projet. La référence allemande joue donc de nouveau un rôle crucial dans le développement de ce projet.[252] Dans sa brochure, Andler mentionne aussi quelques précurseurs français, qui développèrent déjà l'idée d'une institution universitaire offrant une éducation professionnelle, et se réfère notamment au syndicaliste Albert Thierry et ses articles dans *La Vie Ouvrière*[253].

Le projet d'Andler, tel qu'il l'expose dans sa brochure, s'inscrit dans une proposition plus vaste concernant la réorganisation des universités françaises. Au cœur de sa critique est le morcellement des universités françaises qui, au contraire de l'université allemande organisée en instituts, se divise en facultés. Andler précise que si les « raisons de science » avaient été déterminantes pour la constitution des facultés, il n'y en aurait que deux : une faculté des « sciences exactes et naturelles » et une faculté des « sciences de l'esprit ». Cette distinction correspond à la distinction allemande entre *Naturwissenschaften* et *Geisteswissenschaften,* éliminant cependant de l'olympe universitaire la faculté de théologie, la faculté de droit et la faculté de médecine. Cependant, comme il souligne, en France, les facultés ne sont que des écoles à préparer les élèves aux carrières libérales. Elles ne se distinguent donc guère des écoles professionnelles, tels que l'école de commerce ou l'école coloniale, par exemple, déterminées par les nécessités pratiques. Au contraire, Andler souhaite une organisation de l'université en instituts et un « lien organique »[254] qui les unifie. Ce qu'il propose, c'est donc une structure universitaire permettant la pluridisciplinarité.

L'Institut de Travail serait un premier pas vers cette pluridisciplinarité, car réunissant des professeurs de différentes facultés pour proposer aux ouvriers une éducation universitaire complète et adaptée aux besoins du travail. Andler songe à un enseignement dans quatre domaines : médecine et pharmacie, notamment les théories d'hygiène et d'alimentation, technologies et sciences, économie politique et droit et en dernier lieu les lettres, dont l'histoire sociale, la philosophie sociale et morale, la littérature et les beaux-arts. Ainsi, l'enseignement ne serait pas seulement pratique, mais aussi théorique pour ainsi fortifier la position des ouvriers dans la société : « L'Institut de Travail vise à fortifier l'intelligence du métier. Il fournira au travailleur des moyens de conquérir de l'influence, de la liberté et un bonheur élevé. Quand on

---

[252] Andler se réfère au texte d'Adolf von Harnack dans les *Preussische Jahrbübher,* mars 1919.

[253] THIERRY, Albert, « L'Éducation générale supérieure », *Vie ouvrière,* le 5 septembre 1913. Thierry défend l'idée des *Universités syndicales* qui formera les ouvriers à travers leur métier, dans les domaines de la technique, de l'économie et de la sociologie.

[254] ANDLER, *L'Humanisme travailliste*, op.cit., p. 58.

veut être sûr de faire briller les yeux d'un homme, il faut lui parler de lui fournir des armes et de la force »[255]. L'Institut de Travail serait ainsi un premier pas vers la réorganisation de l'Université. Une université nouvelle qui ne serait pas seulement une *Universitas magistorum et scholarium,* mais aussi une *Universitas civicum* : c'est former le citoyen pour construire la cité future. Cette nouvelle université aura donc une fonction émancipatrice, car former les ouvriers, c'est, écrit Andler, travailler à la dissolution des classes.

Cet idéal républicain de l'éducation comme formation du citoyen s'associe chez Andler avec une pensée humaniste, comme l'annonce déjà le beau titre de sa brochure. L'éducation des ouvriers n'est pas seulement la formation du citoyen, n'est pas seulement une question d'accès des ouvriers à la science et ainsi de dissolution de classe, mais c'est aussi l'idée de restituer l'humanité aux ouvriers dégradés par le travail à la machine. Avec son projet d'un Institut du Travail, Andler souhaite rétablir l'unité du savoir et s'opposer ainsi à la spécialisation scientifique et professionnelle croissante : « En tout les hommes, spécialisés par le métier et par la science, il faut refaire la plénitude de l'humanité »[256]. Cette plénitude de l'humanité, c'est accroître la valeur humaine de la démocratie, c'est peut-être la condition de cette civilisation nouvelle qu'annonce Andler dans *La Civilisation Socialiste :*

> « Or, il est nécessaire et juste, affirme-t-il, que toute la jeunesse ouvrière et rurale laborieuse de notre pays ait désormais accès à la culture intégrale, si elle en a l'aptitude et l'ambition. Ce sera l'affaire de la grande réforme scolaire qu'il faut préparer. La création d'*Institut de Travail* dans nos Universités n'est qu'un fragment de cette réforme, qui doit **renouveler en son fond et accroître infiniment la valeur humaine**[257] de notre démocratie laborieuse »[258].

C'est l'expérience de la guerre récente qui a amené Andler à défendre l'idée que l'intégralité du savoir doit contribuer à l'accroissement de la valeur humaine de la démocratie : car Andler souligne que la situation dans laquelle l'Allemagne se trouve actuellement, et la catastrophe dans laquelle l'avait conduit son régime, est en partie la responsabilité de l'université. Il avance l'hypothèse que la sur-spécialisation et l'aveuglement de la science allemande face au régime et au développement de la situation politique a conduit l'Europe à la catastrophe. Cet aveuglement, Andler l'attribue aux excès de l'historicisme. Ainsi, Andler accuse la prétendue impartialité historique et le relativisme historique, permettant, selon lui, la légitimation de tout régime. Cette neutralité historiciste s'est transformée ensuite en une « apologie active » : « L'État fonctionnariste, aristocratique et monarchique, ce mécanisme au fonctionnement robuste et exact, qui produisait comme à coup sûr, la richesse et la force, les savants, par historicisme,

[255] Ibid., p. 65.
[256] Ibid., p. 137.
[257] C'est nous qui soulignons.
[258] Ibid. p, 18.

l'admiraient »[259], ainsi Andler. Mais c'était surtout que l'Université allemande s'est mise au service de l'Etat, en produisant des fonctionnaires et au service de l'industrie, en produisant un savoir morcelé, spécialisé, à usage immédiat. La raison de la défaite de la science allemande, précise Andler, c'est que cette science au service du profit immédiat manquait d'une « grande pensée humaine qui pose des fins nouvelles »[260]. La critique d'Andler de la sur-spécialisation scientifique s'inscrit dans l'idée de l'universalité du savoir qui remonte au XIXe siècle : c'est la conception de l'intellectuel guide de l'humanité car disposant d'un savoir universel[261].

Cette « grande pensée humaine » dont parle Andler, on peut le deviner, c'est le socialisme. La science, même si elle est la condition de la libération de l'individu, ne suffit pas à construire une nouvelle civilisation. On voit donc l'évolution d'Andler : Stirner lui avait livré l'idée de la révolte individuelle, qu'il retrouve dans la science, car la science permet de se transformer en « libre esprit ». Pourtant, le socialisme d'Andler ne se limite pas à cette conception purement individualiste et révoltante, mais c'est une idée « civilisationniste » du socialisme : le socialisme c'est l'avènement d'une civilisation nouvelle, composée d'hommes d'une « qualité supérieure ». Faut-il s'étonner si Andler, défendant une telle idée, fut attiré par les idées de Nietzsche ?

---

[259] ANDLER, *L'Humanisme travailliste*, op.cit., p. 131-132.

[260] Ibid., p. 132.

[261] Sur cette conception du rôle du philosophe ou de l'intellectuel : Cf. PROCHASSON, Christophe, « Philosopher au XXe siècle : Xavier Léon et l'invention du "système R2M" (1891-1902) », *Revue de métaphysique et de morale,* (janvier-juin1993), n° 1-2, p. 109-140.

II) La politisation de Nietzsche

Les idées politiques de Charles Andler dont nous avons fait l'analyse dans la première partie s'affirment aussi dans son interprétation de Nietzsche. Ainsi, Andler rapproche la philosophie de Nietzsche des idées socialistes et il fait de Nietzsche un représentant d'une civilisation européenne rationaliste. Nous avons ainsi choisi de parler de « politisation » de Nietzsche pour désigner cette interprétation politique de Nietzsche. Cette « politisation » de Nietzsche est le sujet de cette deuxième partie, nous essayerons d'en faire l'analyse en montrant les convergences entre les idées politiques d'Andler et son interprétation de Nietzsche telle qu'il l'expose dans son *Nietzsche, sa vie et sa pensée.* En outre, nous souhaitons situer cette analyse de la « politisation » de Nietzsche dans le contexte des relations intellectuelles franco-allemandes, en montrant que l'opposition entre « civilisation » française et « culture » allemande est cruciale pour cette interprétation. La notion de civilisation se superpose chez Andler à la notion de la moralité : il préconise une réforme morale qui apportera un renouvellement de la civilisation, une idée qu'il retrouve chez Nietzsche. La notion de civilisation, au contraire de la notion de la *Kultur,* implique donc un lien entre les faits politiques et moraux, dont la négligence en Allemagne a provoqué à plusieurs reprises la critique d'Andler. Nous défendrons ainsi l'idée selon laquelle l'importance accordée à la morale constitue l'un des facteurs majeurs permettant d'expliquer cette attirance profonde qu'a éprouvé Andler pour la philosophie de Nietzsche.

Avant d'étudier le *Nietzsche* d'Andler, nous procéderons à l'analyse d'un autre facteur qui a pu jouer un rôle pour cette attirance : la position d'Andler dans le monde universitaire. Une problématique qui nous ramène plus nettement à un questionnement issu d'une sociologie des intellectuels qui s'interroge sur la position dans le champ, selon le concept de Bourdieu, ainsi que sur les « réseaux » dans lesquels est intégré l'intellectuel[262]. Nous souhaitons donc dans un premier chapitre faire l'analyse de la position d'Andler dans le monde universitaire par l'étude de son rapport à la philosophie universitaire, de son rôle dans la fondation des études germaniques en France, du milieu germanophobe, et enfin de son rapport au *Nietzsche-Archiv* et son amitié avec

[262] Cf. RACINE, Nicole et TREBITSCH, Michel (sous la dir.), *Sociabilités intellectuelles: lieux, milieux, réseaux* (Cahiers de l'IHTP, Institut d'histoire du temps présent, 20), Paris, CNRS, 1992. ; CHAUBET, François, « Sociologie et histoire des intellectuels », *in:* LEYMARIE, Michel et SIRINELLI, Jean-François (sous la dir.), *Histoire des intellectuels aujourd'hui,* Paris, PUF, 2003, p. 183-200.

Carl-Albrecht Bernoulli. Le deuxième chapitre sera consacré à l'analyse de son *Nietzsche,* de sa méthode, du plan et des principales hypothèses à l'égard des idées politiques de Nietzsche : l'européanisation de Nietzsche et le rapprochement de Nietzsche des idées socialistes.

1. Germaniste ou philosophe ? La position dans le monde universitaire

La vraie vocation d'Andler n'a jamais été l'étude de la langue et de la littérature allemande. Un regard rapide sur la liste de ses publications montre déjà que les travaux sur la littérature ont occupé une place subalterne dans sa carrière universitaire. Il ne publia aucun ouvrage dans ce domaine, seulement quelques articles et introductions, notamment sur Detlef von Liliencron, sur Schiller et sur Goethe. C'est la philosophie et l'histoire des idées qui ont surtout attiré Andler. Ainsi, une grande partie de ses travaux étaient consacrés à la philosophie allemande du XIXe siècle, notamment à Nietzsche, mais aussi à Hegel, à Kant et à Spinoza. Ses travaux théoriques sur le socialisme consistaient souvent dans une historicisation du socialisme philosophique : déjà dans sa thèse, *Les Origines du Socialisme d'État en Allemagne,* Andler entreprit la tentative de retracer les idées socialistes dans la philosophie allemande et dans la pensée économique du XIXe siècle[263]. Son commentaire et son introduction historique du *Manifeste Communiste*[264] est une analyse de la genèse de la pensée de Marx et Engels et il consacra un volume de son anthologie du *Pangermanisme* au « pangermanisme philosophique » cherchant à retracer les idées pangermanistes dans la philosophie allemande[265]. Mais c'était surtout Nietzsche, un philosophe négligé par la philosophie universitaire, qui lui avait permis de reconquérir une place dans le monde de la philosophie que son double échec à l'agrégation de philosophie lui avait rendu impossible.

Andler tenta deux fois l'agrégation de philosophie : en 1887, où il fut admis à l'oral, même très bien placé, et en 1888, où il ne put même pas franchir cette première étape. Obligé de renoncer à sa vocation de philosophe, il passa finalement l'agrégation d'allemand en 1889 et fut reçu premier. Tonnelat suggère que ce double échec était dû au différend entre Andler et le jury, dont le président était Lachelier. Le jury jugea Andler, Andler, l'élève d'Émile Boutroux, « intoxiqué » par la philosophie allemande[266]. L'épisode est significatif de l'ampleur des rivalités

---

263 ANDLER, *Les Origines du Socialisme d'État en Allemagne,* op.cit.

264 ANDLER, Charles, *Le manifeste communiste de K. Marx et F. Engels.* t2, *Introduction historique et commentaire*, op.cit.

265 ANDLER, Charles (sous la dir.), *Collection de documents sur le pangermanisme.* t. 4., *Le pangermanisme philosophique,* Paris, Conard, 1917. ; ANDLER, Charles, « Les origines philosophiques du pangermanisme », *Revue de métaphysique et de morale* (1916), n° 5, année 23 (t.23), p. 659-695.

266 Tonnelat remarque à ce sujet: « Un des examinateurs se laissa aller, pendant le concours, à cette réflexion qu'Andler a rapportée par la suite à M. le Général Bauby : "Encore cette philosophie d'outre-Rhin !" Sans doute le même examinateur faisait-il aussi grief à Emile Boutroux d'avoir longuement étudié les philosophes

intellectuelles franco-allemandes et aussi du conservatisme de la philosophie universitaire de la IIIe République : des connaissances qui divergent du canon philosophique enseigné n'étaient pas valorisées, notamment si elles concernaient la philosophie allemande. Ce double échec à l'agrégation de philosophie a certainement été un coup dur pour le brillant élève qu'avait été Andler[267]. Dans la *Vie de Lucien Herr,* publié en 1932, quelques mois avant la mort d'Andler, il se livre à un règlement de compte :

> « Le concours d'agrégation offrait d'autres aléas que le stage. Le jury de ce concours ne comptait plus ses méfaits. Il était devenu, il est resté de longues années, un danger public. Quelle justice que celle qui, les années précédentes, avait refusé Pierre Janet, classé Durkheim en queue de liste, refusé Rauh, refusé Bondel ? Dix ans après, ne refusera-t-elle pas Charles Péguy et Désiré Roustan ? Que se passait-il là ? »[268].

Et par la suite, il met en avant le conservatisme du jury, ne permettant aucune réflexion originale :

> « La vérité est sans doute qu'il y avait désaccord entre nos professeurs et nos juges. Boutroux poussait ses étudiants à l'extrême effort personnel. Toute l'École, depuis Fustel de Coulanges et Georges Perrot, était tendue vers la science originale. Dans le jury survivaient une conception dogmatique périmée, un vieux cousinisme finissant, qu'il imposait dans le définir. On sentait que cette conception présente, sans qu'elle vous fût expliquée ; car le jury refusait à publier ses rapports. Il fallait ruser avec elle dans l'ombre »[269] .

L'agrégation de philosophie, instrument de régulation d'accès à la profession, avait en effet une fonction conservatrice, comme l'a souligné Jean-Louis Fabiani[270]. L'Université républicaine, notamment la discipline-reine, la philosophie, s'est montrée fermée à toute influence intellectuelle étrangère et elle est restée ainsi à l'écart des débats intellectuels alors d'actualité [271]. Qu'Andler ait dédié une œuvre aussi considérable à Nietzsche, philosophe peu traité par la philosophie universitaire, paraît donc comme une conséquence de ses différences avec la philosophie universitaire.

---

allemandes. Ch. Andler n'était pourtant pas intoxiqué de philosophie allemande. Il a fait plus tard sur les philosophes du romantisme allemand des réserves d'une assez grande portée. Mais en 1887 on le jugeait incapable de résister à leur influence, réputée nuisible », TONNELAT, Ernest, *Charles Andler : sa vie et son œuvre,* Paris, Les Belles Lettres, 1937, p. 34.

[267] Cf. Ibid.

[268] ANDELR, *Vie de Lucien Herr,* op.cit., p. 24.

[269] Ibid., p. 25.

[270] Cf. FABIANI, *Les philosophes de la République,* op.cit.

[271] Cf. PROCHASSON, Christophe, « Philosopher au XXe siècle : Xavier Léon et l'invention du "système R2M" (1891-1902) », *Revue de métaphysique et de morale,* (1993), p. 109-140.

Le « réseau » de la *Revue de métaphysique et de morale*

Les lieux de publication des articles d'Andler illustrent cette position marginale dans le milieu de la philosophie universitaire : avec douze articles, la *Revue de métaphysique et de morale* est la revue académique à laquelle Andler a le plus contribué[272]. Seulement deux articles parurent ans la *Revue germanique,* deux dans la *Revue de synthèse historique* et trois articles sur Goethe dans la *Revue de deux mondes* et un seul article dans chacune des revues suivantes : la *Revue de Paris,* la *Critique philosophique,* le *Journal de psychologie normale et pathologique,* l'*Europe,* la *Revue universitaire,* la *Revue de littérature comparée* et la *Revue de l'histoire des religions* pour nommer les articles philosophiques ou de critique littéraire[273].

Andler ne publia donc pas d'articles dans les revues philosophiques universitaires, comme la *Revue philosophique, L'Année psychologique,* le *Journal de psychologie normale et pathologique* et *L'Année sociologique*, la revue des durkheimiens[274]. Ces trois revues parurent dans la maison d'édition Félix Alcan qui représentait l'établissement philosophique universitaire et disposant d'un véritable monopole dans l'édition philosophique savante de l'époque, comme l'a souligné Fabiani[275]. Dans la *Revue philosophique,* la plus académique et la plus prestigieuse des revues philosophiques universitaires[276], Andler ne publia que quelques comptes-rendus au début de sa carrière universitaire.

C'est à une revue philosophique non universitaire, la *Revue de métaphysique et de morale,* qu'Andler collabora régulièrement. Il publia des articles dans cette revue tout le long de sa carrière, de 1895 jusqu'à 1931, et il fut membre de la *Société de philosophie,* fondée par l'équipe de la revue[277]. La revue fut fondée sur l'initiative de Xavier Léon, jeune philosophe ayant refusé la carrière universitaire et ses amis, jeunes agrégés de philosophie, Eli Halévy et Léon Brunschvicg.

---

[272] Notons les peu d'articles qu'Andler avait publié dans des revues germaniques où littéraires: deux articles dans la *Revue germanique,* seulement des comptes-rendus dans la *Revue critique d'histoire et de littérature.*

[273] S'y ajoute les articles dans des revues littéraires d'avant-garde comme les *Entretiens politiques et littéraires,* le *Mercure de France* et la *Revue blanche* et les revues socialistes ou radicales comme la *Revue socialiste,* l'*Action Nationale* et l'*Union pour la vérité* et bien sûr sa propre revue l'*Alsace républicaine.*

[274] À l'exception près d'une nécrologie sur Lucien Herr dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* : ANDLER, Charles, « Lucien Herr », *Journal de psychologie normale et pathologique* du 15 juillet 1926, p. 779.

[275] Cf. FABIANI, *Les philosophes de la République,* op.cit. ; TESNIERE, Valérie, « L'histoire aux Éditions Alcan (1874-1939) », *Vingtième siècle*, (octobre-décembre 1990), n° 28, p. 15-28. et du même auteur : *Le Quadrige : un siècle d'édition universitaire (1860-1968),* Paris, P.U.F., 2001, 492 p.

[276] Cf. Ibid.

[277] Sur la *Revue de métaphyisque et de morale* Cf. SOULIÉ, Stéphan, « La Revue de métaphysique et de morale, 1893-1906 : critique philosophique et philosophie morale en République », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels,* (octobre-décembre 1998), n° 146, p. 45-73. ; SOULIÉ, Stéphane, *Les philosophes en République : l'aventure intellectuelle de la "Revue de métaphysique et de morale" et de la Société française de philosophie, 1891-1914,* préface par Christophe Prochasson, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 327 p. Cf. aussi le numéro spécial pour le centenaire de la revue, dont notamment l'article de Christophe Prochasson: PROCHASSON, Christophe, « Philosopher au XXe siècle : Xavier Léon et l'invention du "système R2M" (1891-1902) », *Revue de métaphysique et de morale,* (1993), p. 109-140.

Mise en place entre 1891 et 1893[278], ce projet audacieux de jeunes intellectuels avait l'ambition de redonner à la métaphysique sa place dans un monde intellectuel où elle était menacée par la montée du positivisme et des sciences sociales. Défendant un idéalisme critique et un spiritualisme rationaliste, la fondation de la revue s'opposait notamment au spiritualisme de la philosophie bergsonienne et au positivisme des sciences sociales[279]. Elle avait ainsi pour ambition de défendre la métaphysique contre la sociologie. En dépit de cette opposition volontaire à la philosophie universitaire, la revue des « jeunes » put rapidement acquérir une place dans la philosophie universitaire : il y avait en effet une grande convergence entre les auteurs de la RMM et de la *Revue philosophique* de Théodule Ribot, marquée par une conception scientiste ou positiviste[280], et aussi avec les collaborateurs de Durkheim, dont notamment Célestin Bouglé et Paul Lapie publiaient des articles dans la revue[281].

Les idées d'Andler convergeaient bien avec cet esprit des fondateurs de la *Revue de métaphysiques et de morales* défendant un rationalisme critique, néo-kantien, et le primat de la conscience individuelle et de la liberté critique. Le rationalisme était la « Déesse » de ce projet de revue, comme le souligne Stéphane Soulié[282]. Andler est proche de ce spiritualisme rationaliste affirmé par les fondateurs de la revue quand il se réclame d'un « mysticisme de la raison », dans une lettre à Bernoulli, après la mort tragique de sa fille Geneviève en 1924 il écrit :

> « J'aurais beaucoup à parler de nos idées. Si les miennes vous ont aidé à trouver une croyance où vous vous sentez heureux, ne pensez pas que je déplore de la savoir différente de ma propre pensée. Croyez bien que ma pensée n'est pas "*des Zweifels Schule*"[283]. Je suis très discrètement et gravement affirmatif. Il y a un mysticisme de la raison, dont vous de douterez pas, si vous relisez le Ve livre de Spinoza. Il m'a peut-être simplement manqué la faveur des circonstances pour en essayer une formule plus modeste et plus moderne. Le rationalisme n'est pas non plus étranger à la poésie. Si vous avez lu les *Charmes* et *La Jeune Parque* de Paul Valéry, vous reconnaitrez que cette poésie intellectualiste a ses profondeurs ésotériques »[284].

C'est donc l'affirmation de ce rationalisme mystique qu'Andler partage avec les fondateurs de la RMM, mais c'est aussi un rationalisme militant. Comme Léon, Halévy et Brunschvicg, il avait cette conception « classique » de l'intellectuel comme savant universel et ainsi comme éducateur. Ainsi, Le philosophe rationaliste doit assumer sa fonction dans la cité : être à la fois un intellectuel critique et un éducateur moral. Dans ce climat intellectuel « fin-de-siècle » où la

---

[278] Le premier numéro parut en 1893.
[279] Cf. SOULIÉ, « La Revue de métaphysique et de morale » op.cit.
[280] Cf. MERILLIÉ, Dominique, « Les rapports entre la *Revue de métaphysique* et la *Revue philosophique* : Xavier Léon et Théodule Ribot ; Xavier Léon et Lucien Lévy-Bruhl », *Revue de métaphysique et de morale,* (janvier-juin1993), n° 1-2, p. 59-108.
[281] Cf. SOULIÉ, « La Revue de métaphysique et de morale » op.cit.
[282] Cf. ibid.
[283] Traduction: « issue de l'école du doute ».
[284] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 23 octobre 1924, n° 74, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

critique de la décadence morale était très présente, la revue proposait alors une nouvelle manière d'aborder la question morale : elle ne devrait pas être traitée sur le niveau théorique, mais il s'agissait d'une réflexion philosophique sur les « faits » et les questions d'actualité[285], notamment la question sociale. C'est ainsi qu'une rubrique « Questions pratiques » avec le sous-titre « réflexions d'un philosophe sur les questions du jour » fut introduite dans la revue. Andler, depuis longue date occupé par la question morale, publia plusieurs articles pour cette rubrique[286], dont notamment un article très critique à l'égard de la sociologie durkheimienne[287] qui provoqua une polémique avec Célestin Bouglé et l'intervention de Durkheim chez Xavier Léon[288].

Suite à cette polémique, Andler se pensa l'objet d'une « manœuvre » concernant le livre d'Otto Effertz qu'il avait traduit et préfacé et auquel il accorda une grande importance pour la critique du marxisme. Andler se sentit offensé par un compte rendu anonyme publié dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Ce compte rendu anonyme fut consacré à un numéro de l'*Année sociologique* dans lequel le durkheimien François Simiand avait fait un compte rendu très défavorable au livre d'Effertz. Andler l'interpréta comme un complot contre lui, ce qui provoqua finalement sa brouille avec la revue. Ainsi, en 1907, dans sa « lettre de rupture », selon Soulié, Andler s'en prit à l'anonymat des notices :

> « Je ne parle pas de l'insuffisance de beaucoup de ces comptes rendus, de leur incompétence quelquefois scandaleuse. L'inconvénient serait petit, si les comptes rendus étaient signés. Mais votre anonymat couvre une entreprise de camaraderie, d'admiration mutuelle, ou quelquefois de boycottage, exercé avec légèreté dans l'éloge ou dans la critique, ou même dans la simple analyse, que cela est devenu un véritable abus […]. Je ne me flatte pas d'avoir sur vous et sur votre entourage à la *Revue* assez d'influence pour assainir votre périodique par l'élimination de cet abus et par la suppression du pouvoir occulte, pédantesque, fanfaron et léger que vous avez constitué là »[289].

Toute en affirmant son amitié pour Xavier Léon, Andler prend ses distances avec les collaborateurs de la revue. C'est encore un épisode de rupture dans sa vie, comme il l'en a eu abondamment[290] :

---

[285] Cf. SOULIÉ, « La Revue de métaphysique et de morale » op.cit.

[286] Dans la rubrique Questions pratiques: ANDLER, Charles, « Sociologie et démocratie », *Revue de métaphysique et de morale* (1896), p. 243-256. et « réponse aux objections », p. 371-373. ; ANDLER, Charles, « Du quasi-contrat social et de M. Léon Bourgeois », *Revue de métaphysique et de morale* (1897), p. 520-545. ; ANDLER, Charles , « Le rôle social des coopératives », *Revue de métaphysique et de morale* (1900), p. 121-134 et 485-501. ; ANDLER, Charles, « La conception matérialiste de l'histoire d'après M. Antonio Labriola », *Revue de métaphysique et de morale* (1897), p. 644-658.

[287] ANDLER, Charles, « Sociologie et démocratie », op.cit.

[288] Cf. SOULIÉ, Stéphane, *Les philosophes en République,* op.cit.

[289] Lettre de Charles Andler à Xavier Léon du 4 décembre 1907, cité dans: Ibid., p. 103.

[290] Ainsi, par exemples la rupture avec Sorel, Péguy, Jaurès, Albert Thomas et le parti socialiste.

> « Je ne me montrerais plus jamais parmi eux, pour la raison qu'on ne peut savoir où se cache parmi eux l'anonyme de votre supplément, qui, polit peut-être en apparence, vous décoche invisiblement par-derrière, des impertinences dans une forme à laquelle on ne peut même pas répondre »[291].

Ce n'était pas seulement l'anonymat des notices qu'il critiquait, c'était aussi la douceur de ces notices qui déplaisait fortement à Andler, notamment quand il s'agissait des notices consacrées aux philosophes universitaires avec lesquels il n'était pas en bons termes depuis son échec à l'agrégation :

> « …car avouez que votre bibliographie d'appendice est trop douce et ne dit jamais qu'aux gens non arrivés que leurs livres sont mauvais. Je ne me résigne pas à lire des passages sur les *maîtres dont la parole souveraine et trop rarement entendue a exercé sur les esprits la plus sérieuse influence.* Ce qui m'ennuie le plus c'est qu'il n'y a peut-être pas même là de flagornerie, mais de l'aberration, autant d'ailleurs que du mauvais goût. Il y a lieu de rougir, quand on écrit dans une Revue dite sérieuse, de s'exprimer en ces termes sur des philosophes aussi petits en [comparaison] des vraiment grands. Et que diriez-vous donc de Spinoza et de Kant après avoir parlé ainsi des simples inspecteurs généraux en retraite ou en activité »[292]

Une critique derrière laquelle se cache sans doute une certaine amertume suite à son refus à l'agrégation, mais c'est aussi une critique à cette revue de « jeunes » qui devrait avoir le but d'apprendre à la jeunesse « l'indépendance d'esprit et non pas le respect des paroles souveraines »[293], une capacité qu'il estime primordiale, nous l'avons déjà souligné dans la première partie.

C'est Andler qui fit le premier pas vers la réconciliation avec la *Revue de métaphysique et de morale* en offrant à Xavier Léon un article tiré de son *Nietzsche*[294]. L'article parut sous le titre de « Le premier système de Nietzsche ou la philosophie de l'illusion »[295] en 1909. L'ouverture de la *Revue de métaphysique et de moral* permit à Andler de publier des articles d'ambition philosophique dans une revue qui disposa rapidement d'une réputation internationale. La revue disposait aussi, nous l'avons mentionné, d'une grande ouverture vers la philosophie étrangère. Ainsi, dans la RMM parurent non seulement son article sur Nietzsche, mais aussi un article sur la philosophie des sciences historique en Allemagne[296], sur le pangermanisme philosophique[297], sur Luther[298] ainsi qu'un deuxième article sur Nietzsche en 1928[299].

---

[291] Lettre de Charles Andler à Xavier Léon du 5 mai 1908, cité dans: SOULIÉ, *Les philosophes en République,* op.cit., p. 104.
[292] Lettre de Charles Andler à Xavier Léon (1894), cité dans: SOULIÉ, *Les philosophes en République,* op.cit., p. 102.
[293] SOULIÉ, *Les philosophes en République,* p. 102.
[294] Cf. Ibid.
[295] ANDLER, Charles, « Le premier système de Nietzsche ou la philosophie de l'illusion », *Revue de métaphysique et de morale* (1909), p. 52-86.
[296] ANDLER, Charles, « La philosophie des sciences historiques dans l'Allemagne contemporaine », *Revue de métaphysique et de morale* (1912), n° 2, p. 129-169.
[297] ANDLER, Charles, « Les origines philosophiques du pangermanisme », op.cit.

L'ouverture de la revue vers la philosophie allemande, notamment vers des auteurs peu traités par la philosophie universitaire, comme Hegel ou Nietzsche, permettait au germaniste Andler de publier des articles philosophiques. L'étude des philosophes allemands et notamment de Nietzsche représentait donc pour les germanistes, dont la discipline n'était certainement pas la plus prestigieuse, un moyen d'accès à cette discipline reine qu'était la philosophie. Ce sont les germanistes qui ont introduit Nietzsche en France, qui se sont faits les « agents du transfert culturel », comme le souligne Jacques Le Rider, et non les philosophes universitaires. L'agrégation nous sert ici de nouveau comme exemple : tandis que Nietzsche était inscrit au programme de l'agrégation d'allemand dès 1903, il a fallu attendre 1970 pour que Nietzsche apparaisse dans le programme de l'agrégation de philosophie[300]. Ainsi, l'absence de Nietzsche dans la philosophie universitaire de la fin du XIXe et début du XXe siècle[301] est sans doute aussi une des raisons pour laquelle l'œuvre d'Andler connut un succès aussi considérable en France et fut réédité chez Gallimard dans la prestigieuse collection « Bibliothèque des idées » en 1958[302].

Le « père fondateur » des études germaniques en France

La philosophie allemande représentait donc un moyen pour les germanistes d'échapper à leur discipline peu prestigieuse de langue vivante et d'accéder à cet illustre monde de la philosophie. L'enseignement des littératures étrangères ne s'établit en France qu'au XIXe siècle : la première chaire de littérature étrangère ne fut fondée qu'en 1830 à Paris et en province qu'en 1838. Pourtant l'étude des langues et littératures étrangères étaient peu prestigieuses et considérées comme des disciplines de second rang. Il fallut encore attendre les années 1850 avant que les études germaniques en France pussent véritablement s'établir. Ceci notamment dans le contexte d'une université française en train de se moderniser sur le modèle allemand. Après la défaite dans la guerre franco-prussienne, l'idée selon laquelle la victoire de l'Allemagne était une conséquence de la supériorité des universités allemandes était répandue. Un grand projet de modernisation commença ainsi après la guerre. Or avant 1870 l'Université française était une institution modeste, le modèle scientifique allemande et le rôle que joua l'université dans la société allemande représentaient donc un modèle attractif pour l'université française et influença

---

298 ANDLER, Charles, « L'esprit révolutionnaire et l'esprit conservateur dans le luthéranisme », *Revue de métaphysique et de morale* (1918), p. 923-956.

299 ANDLER, Charles, « Nietzsche et ses dernières études sur l'histoire de la civilisation », *Revue de métaphysique et de morale* (1928), n° 1, p. 161-191.

300 Cf. LE RIDER, Jacques, *Nietzsche en France : de la fin du XIXe siècle au temps présent*, Paris, P.U.F., 1999, 279 p.

301 Cf. PINTO, *Les neveux de Zarathoustra,* op.cit.

302 ANDLER, Charles, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* 3 tomes, Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1958.

ainsi la constitution de la plupart des disciplines de sciences sociales. Dans un contexte de relations franco-allemandes tendues, les études germaniques devinrent l'objet des tensions après 1870, mais surtout pendant les années 1900 où les études germaniques furent réduites à une fonction d' « observation »[303].

Charles Andler joua un rôle important pour l'établissement de l'étude des langues et de la littérature germaniques en France : il est ainsi considéré comme le véritable « père fondateur » des études germaniques. La carrière universitaire d'Andler fut rapide, d'autant plus que sa contribution à l'institutionnalisation de sa discipline fut importante. Après n'avoir passé que deux ans en tant qu'enseignant au lycée de Nancy de 1891 jusqu'à 1893, Andler fut nommé maître de conférences à l'École Normale Supérieure. À partir de 1897, parallèlement à son enseignement à l'ENS, Andler fut chargé de conférences à la Sorbonne en 1897 et chargé de cours en 1901. Avec le rattachement de l'ENS à l'Université de Paris en 1904, l'enseignement d'allemand à l'école fut suspendu et les cours furent intégrées à la Sorbonne. Andler devint professeur adjoint à la Sorbonne en 1907, dépassant son collègue Henri Lichtenberger qui occupait un poste de maître de conférences à la Sorbonne depuis 1905[304]. En 1908 enfin, à 42 ans, Andler devint professeur titulaire, un poste qu'il occupa jusqu'en 1937 où il fut élu au Collège de France.

Avant l'arrivée d'Andler à l'École normale supérieure, l'enseignement des langues étrangères n'avait qu'un rôle secondaire à l'ENS et se réduisait à l'apprentissage de la langue allemande. C'est Andler qui fonda une véritable section allemande à l'ENS et modernisa l'enseignement en élargissant l'étude classique de la littérature allemande à un enseignement englobant l'histoire, la littérature et la philosophie allemande[305]. L'arrivée d'Andler marqua ainsi la véritable naissance de la section allemande. Andler remplaça Arthur Chuquet, nommée au Collège de France où Andler lui succéda en 1926. La naissance de la section allemande à l'ENS, dont la consécration administrative arriva en 1904 avec la modification du concours d'entrée offrant désormais une version « composition de langues », répondait à une véritable nécessité de réforme, étant donnée l'évolution de l'enseignement secondaire qui accorda une place accrue à

---

[303] Cf. ESPAGNE, Michel, « Deutsche Literatur als akademische Disziplin an französischen Hochschulen vor 1870/71 », *in:* FÜRBETH, Frank, KRÜGEL, Pierre, METZNER, Ernst E. et MÜLLER, Olaf (sous la dir.), *Zur Geschichte und Problematik der Nationalphilologien in Europa : 150 Jahre Erste Germanistenversammlung in Frankfurt am Main (1846-1996),* Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1999, p. 105-115.

[304] Lichtenberger fut nommé professeur adjoint en 1909: Cf. BOCK, Hans Manfred, « Henri Lichtenberger, père fondateur de la germanistique française et médiateur entre la France et l'Allemagne », *in :* ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994 p. 155-170.

[305] Cf. pour une analyse détaillée de la fondation de la section d'allemand à l'École normale supérieure et sur le rôle d'Andler: DECULTOT, Élisabeth, « la section d'allemand de l'École normale supérieure depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la veille de la grande guerre », *in :* ESPAGNE, Michel (sous la dir.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne,* (Deutsch-Französische Kulturbibliothek, Bd. 6 Transfer), Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1995, p. 39-66. ; Cf. aussi la notice nécrologique de Joseph Bédier sur Andler : BEDIER, Joseph, « Charles Andler », *Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École Normale Supérieure,* 1934.

l'apprentissage de l'allemand après la défaite de 1870. Ceci dans un grand contexte de réforme universitaire et scolaire à l'exemple du modèle humboldtien après 1870. L'influence d'Andler au sein de l'école n'était pas seulement institutionnelle, sa conception pluridisciplinaire prédominait désormais dans les études germaniques en France. Ainsi, l'agrégation à l'époque d'Andler contenait toujours, à côté des questions strictement littéraires, des questions de civilisation allemande, souvent des sujets politiques de prédilection d'Andler, comme l'a souligné Elisabeth Décultot. L'importance qu'il donnait à la pluridisciplinarité était aussi manifeste dans le manuel scolaire qu'Andler publia en 1905 sous le titre significatif *Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen*[306]. L'ouvrage accorde une place importante à l'économie, à la géographie, à l'histoire ainsi qu'à la législation sociale et aux partis politiques allemands. Dans sa conception « civilisationniste », ce manuel exerça une influence déterminante sur les manuels scolaires jusqu'aux années 1920. Dans l'esprit de réconciliation, les manuels dans la tradition de celui d'Andler, alors dominant, furent remplacé par une nouvelle série de manuels, publié par Félix Bertaux et Émile Lepointe[307]. La priorité accordée par Andler à un enseignement d'allemand qui recouvre la civilisation allemande et ne se limite pas à l'étude de la littérature est aussi présente dans ses publications, nous l'avons déjà souligné ci-dessus.

Plusieurs sources témoignent du rayonnement et de la fascination qu'exerçait Andler sur ses élèves. Ainsi Tonnelat, lui-même élève d'Andler, raconte sa « sincérité passionnée qui animait toutes ses paroles et qui […] qui rayonnait de toute sa personne »[308], et de la curiosité intellectuelle qu'il avait réussi à susciter chez ses élèves : « Il éveillait chez ses élèves le besoin d'en savoir toujours davantage. C'est un des signes auxquels on reconnaît le maître né »[309]. Le rayonnement d'Andler avait dépassé la section allemande : les cours d'Andler étaient ainsi fréquentés par des normaliens n'appartenant pas à la section allemande, comme par exemple Charles Péguy où Albert Thomas. Andler était « une tête presque universelle » écrivit son ancien élève à l'École Normale Supérieur Charles Péguy en le comparant avec l'historien Charles Langlois dans *L'Argent (suite)*[310]. « Tous ceux qui ont connu Andler jeune savent quelles espérances il donnait, comme il était à l'aise dans la pensée, comme la pensée était sa matière, son milieu naturel, son climat »[311], poursuivit Péguy. Parmi les élèves germanistes d'Andler, plusieurs

---

[306] ANDLER, Charles, *Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen : ein praktisches Lesebuch für Sekunda und Prima,* Paris, Delagrave, 1905, 498 p.

[307] Cf. KAMBAS, Chryssoula, « La famille Bertaux : tradition scientifique ou mythe familial ? », *in :* ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, p. 205-222.

[308] TONNELAT, *Charles Andler,* op.cit., p. 57.

[309] Ibid., p. 58.

[310] PÉGUY, Charles, *L'Argent (suite), Œuvres complètes,* Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1932 [1913], p. 19.

[311] Ibid., p. 20.

poursuivirent une carrière universitaire, dont Ernest-Henri Lévy, Maurice Colleville, Ernest Tonnelat et Robert Minder, et aussi Edmond Vermeil qui n'était pas normalien mais un élève d'Andler de la Sorbonne. Ainsi, Robert Minder, dans sa leçon inaugurale au Collège de France s'inscrit volontairement dans l'approche pluridisciplinaire d'Andler[312].

Ce dynamisme d'Andler dans sa jeunesse s'épuisa de plus en plus par un labeur intellectuel intense et la maladie. La santé d'Andler était fragile, la conséquence d'une fièvre typhoïde dans sa vingt-quatrième ou vingt-cinquième année[313]. Depuis, Andler subissait des congestions pulmonaires répétées et plusieurs fois il fut obligé d'interrompre ses cours pour se soigner dans le climat du Sud, en Italie et à Grasse[314]. Les demandes de son travail de professeur, le suivi des étudiants, la correction des copies, les jurys d'agrégation etc. lui pesèrent de plus en plus lourd. C'était ainsi pour « achever une œuvre menacée par le lourd travail de Facultés »[315] qu'il avait déposé sa candidature au Collège de France en 1926, comme il le précisa dans sa leçon inaugurale. Annonçant sa candidature à Bernoulli, il souligna que cela lui permettrait de consacrer son temps au travail « désintéressé » et de réaliser les « quelques promesses » qu'il avait faites à son public[316] :

> « Il est presque surprenant qu'à mon âge, et frappé comme je l'ai été[317], j'ose encore faire des projets. N'oubliez pas cependant que mes collègues m'avaient toujours appelé **Charles le Téméraire**[318] (moi qui suis si timide socialement). En tout cas je ne trouve pas d'autre moyens de lutter »[319].

De plus en plus isolé socialement par la maladie et le deuil, dans un mariage qui semble avoir été tendu[320], le travail intellectuel devint donc le moyen de lutte pour cet intellectuel, dont l'engagement militant avait échoué avec sa rupture avec la SFIO en 1913. Son éthique de travail révèle jusqu'à quel point il pouvait considérer son travail scientifique comme un véritable engagement. Cette éthique républicaine, il en avait déjà fait preuve lors de son engagement militant[321]: citons un passage d'une lettre à Bernoulli où il est question de sa rémunération en cas

---

312 Sur Robert Minder Cf. la biographie intellectuelle récente : KWASCHIK, Anne, *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität : der Kulturhistoriker und Essayist Robert Minder,* Göttingen, Wallstein Verlag, 2008, 445 p.

313 Cf. TONNELAT, *Charles Andler,* op.cit.

314 Cf. Ibid.

315 ANDLER, Charles, « Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet », leçon d'ouverture professée au Collège de France le 3 décembre 1926, p. 14. ; Bibliothèque du Collège de France, Leçon inaugurale (Dossier 2/B).

316 Andler fait très probablement référence à son livre sur l'histoire allemande du XIXe siècle et à son livre théorique sur le socialisme.

317 Andler avait perdu sa fille Geneviève en 1924.

318 C'est nous qui soulignons.

319 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 11 août 1925, n° 79, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

320 Andler s'était marié en 1895 avec Elisabeth Schmidt, fille d'un pasteur alsacien et petite-fille de Charles Schmidt, éminent professeur à l'Université de Strasbourg avant 1870 : Cf. TONNELAT, *Charles Andler,* op.cit.

321 Andler relate ainsi dans la *Vie de Lucien Herr* leurs interrogation concernant la compatibilité d'un engagement dans un parti qui se disait révolutionnaire, tels que le parti possibiliste avec leur engagement envers l'État en tant que

d'une traduction de son *Nietzsche* en allemand. S'il approuve le fait que des hommes de lettres puissent tirer du profit de leurs livres afin de garantir leur indépendance matérielle, Andler renonce à une rémunération soulignant que sa situation était différente, qu'il était « rémunéré par la nation » : « En échange de cela, je tiens le public quitte envers moi, et je donne mon travail scientifique à tous, d'une façon désintéressé, dès qu'il le faut et dès que je le peux »[322].

Germaniste dans un milieu germanophobe

L'introduction d'études germaniques à la Sorbonne, pour laquelle Andler a joué un rôle important, était mal vue dans un contexte universitaire où la plupart des étudiants étaient germanophobes et nationalistes. La position d'Andler, étant donné sa qualité de professeur d'études germaniques, mais aussi son engagement socialiste[323], n'était donc sans doute pas facile. C'est la méfiance d'un milieu universitaire conservateur envers un germaniste qui se revendique en même temps du socialisme. Andler témoigne des opinions conservatrices de ses étudiants dans une lettre à une destinataire inconnue. Andler souligne qu'il ne veut pas mêler sa vie professionnelle avec son engagement socialiste, car cela pourrait lui aliéner certains étudiants :

> « Ajoutez qu'il y a pour moi une nécessité de métier à séparer ma vie politique et ma vie professionnelle, surtout aujourd'hui que les étudiants sont redevenus en majorité conservateurs, nationalistes et catholiques. Je tiens à mon action technique sur eux. Le seul fait de discuter devant eux de ma participation à une École socialiste m'en aliène un certain nombre. J'en ai fait l'expérience dans le passé » [324].

Cette attitude s'est manifestée à l'occasion d'un voyage d'Andler à Berlin avec un groupe d'étudiants pendant les vacances de Pâques en 1908 qui déclencha des manifestations violentes contre Andler à la reprise des cours après les vacances. Ce voyage, conçu à l'origine comme un voyage d'étude, à l'initiative des sociétés franco-allemandes avait pour but de stimuler le rapprochement commercial et industriel des deux pays. Andler n'était pas du tout enthousiasmé par l'idée de devoir conduire ce groupe d'étudiants à Berlin, comme il l'écrit à Bernoulli début 1908 :

> « Vous avez peut-être vu par les journaux que je dois conduire une caravane de cinquante étudiants de Sorbonne à Berlin. Délégation rectorale ; impossible de refuser. Cela durera du 21 avril au 1er mai. Impossible

---

fonctionnaires: « Le parti possibiliste se disait lui-même révolutionnaire et passait pour factieux. Fonctionnaires débutants, attachés à l'Etat par un engagement bilatéral, qu'il fallait tenir avec loyauté, avions nous le droit de faire contre ce même Etat une propagande destructrice clandestine ? », ANDLER, *Vie de Lucie Herr,* op.cit., p. 92.

[322] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli, 1909, n° 15, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[323] Cf. CHARLE, Christophe, *Paris fin de siècle : culture et politique,* Paris, Seuil, 1998, 320 p.

[324] Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.) : Fonds Charles Andler (14 AS 188), lettre n° 41.

de travailler durant cette quinzaine-là. Je ne peux pas non plus me dérober, quand l'initiative privée des commerçants ou des professeurs essaie de réparer les sottises capitales commises par la diplomatie allemande et française dans l'affaire marocaine. Il faut commencer petitement et recoudre peu à peu. Je ne suis pas du tout, je crois, le personnage qu'il faut pour cette besogne. Nous avons à la Sorbonne des géants, moustaches, ventres, beaux discours qui auraient mieux fait l'affaire et auraient été mieux appréciés en Allemagne. Je ne suis pas non plus assez buveur pour une mission de ce genre ; et je ne me trouve pas précisément qualifié pour porter les toastes que je prévois indispensables, à l'Empereur allemand. Le malheur des temps seul qu'on emplie à de ces besognes de vieux Alsaciens protestataires et des socialistes »[325].

Le voyage ne s'est finalement pas si mal passé, un vaste programme culturel et des réceptions par les autorités allemandes les attendirent à Berlin. Le voyage prit un caractère quasi-officiel, ainsi, Andler parla des étudiants dans ses discours prononcés à l'Université technique et à la mairie de Schöneberg comme une « ambassade de jeunesse » à laquelle devrait suivre un jour des délégations officielles : « Il faudra qu'un jour, quand les circonstances voudront bien le permettre, que des gens plus haut placés que nous et des experts viennent à notre place »[326]. Le 5 mai même, Andler écrivit encore à Bernoulli que ce voyage fut une bonne expérience et qu'il s'y était fait « de bons amis » :

« Il s'est bien passé, écrit-il à Bernoulli, Nous avons vu beaucoup de choses intéressantes ; et l'accueil des autorités, surtout des autorités municipales, a été partout d'une intime cordialité. L'université de Berlin, qui était seule un peu boudeuse le premier jour, a fini elle-même par se dégeler. Il a été possible d'éviter les *hoch* monarchiques ; et vos craintes au sujet d'une (*illis.*) héraldique qui viendrait s'abattre sur ma boutonnière ne se sont pas non plus confirmées. J'ai fait là-bas de bons amis ; et je crois avoir fait de bon travail »[327].

Si satisfaisant que fût ce voyage pour Andler, la presse nationaliste allemande et française y était largement hostile, comme l'a montré Antoinette Blum[328] : *L'Action française* mobilisa contre Andler, toute en superposant sa qualité de professeur d'allemand avec son engagement dreyfusard qui l'aura « germanisé ». Ainsi, Juliette Adam, ancienne gambettiste passé à l'Action française dénonçait le voyage des étudiants comme une « trahison criminelle », voire un « crime national »[329]. Le voyage était en générale conçue comme une « manifestation antifrançaise ». Les attaques de l'Action française ne se dirigeaient pas seulement contre Andler, mais contre tout l'enseignement républicain, accusé de vouloir « fusionner » la culture française et allemande et de

[325] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli, début 1908, n° 7, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).
[326] Brouillons des deux discours en possessions de Mme Françoise Westphal, cité dans BLUM, Antoinette, « Charles Andler en 1908 : un Germaniste pris entre la France et l'Allemagne », *Revue germanique internationale* (1995), n° 4, p. 36.
[327] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 5 mai 1908, n° 9, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).
[328] BLUM, « Charles Andler en 1908 », op.cit.
[329] Cf. Ibid.

prêcher l'oublie de la défaite de 1871[330]. Maurice Barrès s'en prit au caractère quasi-officiel de ce voyage et critiqua la naïveté d'un tel voyage, rappelant que c'était le rôle du Quai d'Orsay d'établir de tels contacts avec l'Allemagne. Jouant sur l'adhésion d'Andler au parti socialiste, il souligna qu'Andler était bien avant que l'affaire Dreyfus ne l'ait « germanisé » un « humanitaire-anarchiste »[331]. Le jour de la rentrée des cours d'Andler les événements se déclenchèrent : soulevés par les tirades de la presse nationaliste, des jeunes gens nationalistes et cléricaux manifestèrent dans la Sorbonne et au quartier Latin, une contre-manifestation par des étudiants de la faculté des lettres s'organisa et Andler dut interrompre son cours. Pendant plus de deux semaines, le quartier latin fut le théâtre des affrontements, les cours d'Andler furent perturbés pendant des semaines et finalement fermés au public[332].

Antoinette Blum met en avant la superposition de ce voyage avec la clôture symbolique de l'affaire Dreyfus lors de la « panthéonisation » des cendres d'Émile Zola en 1908, devenant un dernier enjeu symbolique de l'affaire Dreyfus : « L'affaire Andler est à plus d'un titre un épisode révélateur de l'histoire culturelle et politique de la France au début du XXe siècle. Ce fut à travers elle que les vaincus de l'affaire Dreyfus tentèrent de rejouer l'Affaire sur un mode symbolique et de lui donner un acte final d'où ils sortiraient vainqueurs »[333]. Pour Andler cependant, en dépit de la violence des adversaires, l'épisode lui confirme sa position de professeur et il se montre combatif :

> « A vrai dire, il [le voyage et ses suites] m'a aussi donnée beaucoup de satisfaction. Je ne savais pas jusque là sur combien de sympathie je pouvais compter parmi les étudiants de la Sorbonne ; et ils m'ont défendu, à coups de poings, durant trois semaines avec un courage et un dévouement tout à fait admirables, sans distinction d'opinions politiques et religieuses. On me prédit qu'en novembre les adversaires recommenceront. Ils seront bien accueillis »[334].

L'épisode est révélateur de la position difficile des germanistes dans un climat de montée de nationalisme et des relations franco-allemandes tendues. Et c'est là peut-être une des raisons pour lesquelles Andler, en 1908 encore à cette époque la cible de la presse nationaliste, devint un partisan fervent de la défense nationale et se mit au service d'une propagande nationale pendant la guerre.

---

330 Cf. Ibid.

331 BARRÈS, Maurice, « Le voyage de trente et un maladroits », *L'Écho de Paris,* 5 mai 1908, cité dans BLUM, « Charles Andler en 1908 », op.cit., p. 33.

332 Cf. Ibid.

333 Ibid., p. 44.

334 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 22 août 1908, n° 10, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

Prise de position contre le *Nietzsche-Archiv*

Les deux grands germanistes de l'époque, Charles Andler et son collège Henri Lichtenberger, ont tous les deux consacrés des travaux à Nietzsche. Lichtenberger, qui avait rédigé sa thèse sur les *Nibelungen*[335], publia un ouvrage sur la *Philosophie de Nietzsche* dès 1898[336], l'ouvrage ne put cependant jamais atteindre l'envergure de ceux d'Andler. L'approche d'Andler était ambitieuse : il s'agit d'une exposition de la philosophie de Nietzsche combiné avec un récit biographique. Pour le récit biographique, Andler s'appuyait sur des documents alors nouveaux, en possession de Carl-Albrecht Bernoulli à Bâle, et dont la publication était empêchée par la sœur de Nietzsche, Elisabeth Förster-Nietzsche.

Les recherches sur Nietzsche à l'époque étaient compliquées par la politique désastreuse de Förster-Nietzche qui s'était emparée, avant sa mère, des droits sur l'œuvre de Nietzsche. La « mère Förster » et son entourage du *Nietzsche-Archiv* entreprirent une sélection rigoureuse concernant la publication des œuvres de Nietzsche, occultant une grande partie de son œuvre, notamment des écrits non-publiés[337]. Andler, à qui Förster-Nietzche refusa l'accès aux archives inédites de Nietzsche lors de son voyage à Weimar en 1904, s'engagea ensuite au côté de Bernoulli et de Mme Overbeck dans leur conflit avec Förster-Nietzsche sur le sujet de la publication de la correspondance entre Nietzsche et son ami intime Franz Overbeck. Bernoulli était l'exécuteur testamentaire de Franz Overbeck, à côté de sa veuve, Ida Overbeck. En 1907, lors de son premier séjour chez Bernoulli à Arlesheim, près de Bâle, Andler raconte dans une lettre à Lucien Herr des passages de cette correspondance entre Nietzsche et Overbeck : « Mais ce qu'il y a encore de mieux, c'est ce qu'il [Nietzsche] dit de sa sœur et de sa mère. Il a contre elles les griefs les plus fondés et les plus graves. Ce sont elles qui par leur humeur massacrante, leur dureté, leur bêtise épaisse, leurs calomnies, l'ont amené, à trois reprises, à la résolution du suicide »[338]. Des passages qui déplaisaient évidemment à Förster-Nietzsche qui se lança dans un procès contre Bernoulli afin de l'obliger à exclure ces lettres de son livre *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche : Eine Freundschaft*[339]. Andler soutenait Bernoulli dans ce procès contre Förster-

---

335 Publié chez Hachette: LICHTENBERGER, Henri, *Le Poème et la légende des Nibelungen,* Paris, Hachette, 1891, 442.

336 LICHTENBERGER, Henri, *La Philosophie de Nietzsche,* Paris, Alcan, 1898, 187 p.

337 Pour l'histoire du *Nietzsche-Archiv:* Cf. HOFFMANN, David Marc, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs : Chronik, Studien und Dokumente. Elisabeth Förester-Nietzsche – Frietz Koegel – Rudolf Steiner – Gustav Naumann – Josef Hofmiller* (Supplementa Nietzscheana, Bd. 2, dir. par Wolfgang Müller-Lauter et Karl Pestalozzi), Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1991, 843 p.

338 Ibid., p. 81.

339 BERNOULLI, Carl-Albrecht, *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche : Eine Freundschaft,* 2 tomes, Jena, Diederichs, 1908.

Nietzsche qu'il qualifiait de « buse dénuée d'instruction »[340]. Sur Bernoulli, il écrivait à Lucien Herr : « C'est un bien brave garçon, amusant, solide, de langage savoureux, mais d'une gaucherie étonnante dans sa polémique. La mère Förster le roulera cent fois par les trucs de *jiujitzu* littéraire où elle excelle. Je vais venir à son secours par deux articles, dont l'un au moins est en retard de toute une année »[341]. Andler publia deux articles dans la *Revue de Paris*[342] et dans les *Propyläen*[343] qui lui valurent une contre-attaque du côté de Förster-Nietzsche, également dans les *Propyläen*[344]. Bernoulli lui conseilla de revendiquer son droit à une réponse auprès du rédacteur des *Propyläen* suite aux articles de Förster-Nietzsche, en s'appuyant sur le code de la presse allemande. Andler refusa de procéder ainsi, ce serait selon lui l'équivalent d'une menace d'un procès et ainsi peu conforme à la pensée nietzschéenne et à son enseignement moral :

> « Je ne peux pas, après avoir reproché à la mère Foerster son humeur processive, après lui avoir dit combien peu cette vulgarité est conforme à la pensée nietzschéenne, m'exposer au même reproche. Nous n'acceptons certes pas sans critique la doctrine de Nietzsche. Mais ce qu'elle a de durable, l'héritage moral, l'héritage de civilisation qu'elle représente, c'est nous qui devons le comprendre, l'accepter, et y conformer notre conduite »[345] .

La prise de position d'Andler contre le *Nietzsche-Archiv* contraste avec celle d'Henri Lichtenberger qui, comme de nombreux scientifiques allemands, ne s'opposait guère au régime de la « mère Förster ». Ainsi, l'ouvrage sur Nietzsche de Lichtenberger reprit en grande partie le récit biographique qu'avait publié Förster-Nietzsche sur son frère[346]. Lichtenberger soutint même la candidature d'Elisabeth Förster-Nietzsche au prix Nobel de littérature de 1908, initiée par Hans Vaihinger, Alois Riehl et Max Heinze[347], si l'on en croit la lettre alarmante qu'adressa Andler à Bernoulli à ce sujet[348]. Le livre de Lichtenberger connut ainsi un grand écho en Allemagne et fut traduit par Elisabeth Förster-Nietzsche elle-même[349], tandis que le *Nietzsche*

---

[340] Lettre de Charles Andler à Lucien Herr du 2 octobre 1907, cité dans : ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles ANDLER et Lucien HERR 1891-1926,* édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, préface par Christophe Charle, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, p. 82.

[341] Lettre de Charles Andler à Lucien Herr du 26 septembre 1908, cité dans : Ibid., p. 87.

[342] Andler mentionne un article dans la *Revue de Paris* dans une lettre à Bernoulli, nous n'avons cependant pas pu trouver l'article.

[343] ANDLER, Charles, „Nietzsche und Overbeck", *Propyläen* (13 et 20 janvier 1909), p. 225 et 242.

[344] FÖRSTER-NIETZSCHE, Elisabeth, « Zu Prof. Andlers Artikel : Nietzsche und Overbeck », *Propyläen* (3 mars 1919 et 21 avril 1909), p. 349 et 462-465.

[345] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 20. Mai 1909, n° 18**,** Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[346] Cf. LE RIDER, *Nietzsche en France,* op.cit.

[347] Cf. HOFFMANN, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs,* op.cit.

[348] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli, s.d., n° 156, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[349] LICHTENBERGER, Henri, *Die Philosophie Friedrich Nietzsches,* introduit et trad. par Elisabeth Förster-Nietzsche, Dresden, Leipzig, C. Reissner, 1899, 216 p.

d'Andler ne fut jamais traduit en allemand, à l'exception du chapitre sur Nietzsche et Jacob Burckhardt traduit par Geneviève Bianquis, une élève d'Andler[350].

La position hégémonique d'Elisabeth-Förster Nietzsche et de son entourage en Allemagne ainsi que la position d'Andler au côté de Bernoulli n'a sans doute pas contribué à faciliter la réception d'Andler en Allemagne. Ainsi, Andler attribue même aux chercheurs du *Nietzsche-Archiv* les propos d'Otto Grauthoff, historien de la littérature et fondateur de la société franco-allemande à Berlin, qui s'exprimait de façon peu favorable à son égard dans les *Preussische Jahrbücher* en février 1925 :

> « Je ne peut pas me décider de mentionner le professeur Andler en même temps que le professeur Lichtenberger. Les deux alsaciens sont des esprits différents. Andler se caractérisait déjà bien avant la guerre par une haine fanatique de l'Allemagne qui l'avait finalement complètement détruit. Lichtenberger est un européen »[351]

L'engagement d'Andler dans la propagande nationale pendant la guerre lui a en effet valu la réputation d'être hostile envers l'Allemagne. Ainsi, Andler était devenu un auteur « tabou » en Allemagne après la guerre, un facteur qui a certainement contribué à ce que sa réception reste marginale, comme l'a souligné Hans Manfred Bock[352].

L'absence de traduction de l'œuvre d'Andler, contrairement à celle de Lichtenberger, constitue sans doute un autre facteur permettant d'expliquer cette réception marginale. Bien qu'une traduction par Bernoulli fût prévue, celle-ci n'a jamais été réalisée, à l'exception du chapitre sur Nietzsche et Burckhardt, pour des raisons sur lesquelles la correspondance entre Andler et Bernoulli ne nous renseigne malheureusement pas. Déjà en 1909, Andler s'est montré sceptique concernant une traduction, supposant que son ouvrage ne connaîtrait pas beaucoup de succès en Allemagne : « La science française est profondément ignorée en Allemagne, écrit-il à Bernoulli, Ces gens-là sont pires que n'étaient les Français du second Empire, comme suffisance et bouffissure. Ils ignorent les choses les plus glorieuses de la France contemporaine. Je ne dois pas m'étonner si je ne trouve aucun accueil pour mes travaux modestes »[353]. Après la parution de son *Nietzsche* dans les années 1920, Andler refusa d'accepter une traduction partielle, ce qui

---

350 ANDLER, Charles, *Nietzsche und Jakob Burckhardt,* mit einer Einführung in Andlers Nietzschewerk von Geneviève Bianquis, Bâle, Strasbourg, Rhein Verlag, 1926, 154 p.

351 « Ich kann mich nicht entschliessen, Prof. Andler in derselben Reihe zu nennen mit Prof. Lichtenberger. Beide Elsässer sind sehr verschiedene Geister. Andler zeichnete sich schon vor dem Krieg durch einen fanatischen Deutschhass aus, der ihn schliesslich ganz zerstört hat. Lichtenberger ist ein Europäer » : Otto Grauthoff, cité dans : Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 5 juin 1925, n° 78, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

352 Cf. BOCK, Hans Manfred, « Das Elsaß als geistige Lebensform: zur Bedeutung regionaler Identität und ihrer Repräsentanten (Charles Andler, Lucien Herr, Henri Lichtenberger) für Robert Minder », op.cit.

353 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 20 mai 1909, n° 18, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

explique peut-être aussi qu'une traduction n'ait jamais eu lieu, à l'exception du chapitre sur Nietzsche et Jacob Burckhardt mentionné ci-dessus. Ainsi, par exemple, Andler a fait une réponse négative à la proposition d'Erich F. Podach en 1931, l'un des critiques, avec Bernoulli et Andler, de la politique d'édition d'Elisabeth Förster-Nietzsche et son entourage, de traduire les tomes II et IV du *Nietzsche*, donc les tomes biographiques[354]. Dans sa réponse à Podach, Bernoulli lui raconte qu'Andler ne souhaite pas de traduction partielle et qu'il considère une traduction et une publication en Allemagne comme non réalisable, étant donné la montée du mouvement national-socialiste[355].

La demande d'Erich Podach montre que les tomes biographiques d'Andler semblent avoir plus attiré l'attention en Allemagne que les tomes exposant le « système » de Nietzsche, ceci en dépit de l'importance qu'accorda Andler lui-même aux tomes consacrés à sa doctrine philosophique. L'influence d'Andler était donc importante surtout pour la « tradition bâloise », c'est-à-dire les chercheurs sur Nietzsche soucieux de révéler les déformations de l'œuvre de Nietzsche par le *Nietzsche-Archiv* et l'occultation des correspondances de Nietzsche peu favorable à sa sœur, dont notamment Bernoulli et Andler, mais aussi les frères Horneffer, Josef Hofmiller et Erich Podach[356]. Ainsi, Podach, par exemple, s'appuie sur les tomes biographiques d'Andler dans son ouvrage sur *L'Effondrement de Nietzsche*[357]. Andler était d'ailleurs le premier à expliciter cet antagonisme entre une « tradition de Bâle » qui oppose leur interprétation de Nietzsche appuyé sur le fonds de correspondances et documents à Bâle, et notamment sur les fameuses « Kögel-Exzerpten »[358], au Nietzsche mystifié et héroïsé du *Nietzsche-Archiv* de Weimer dans son deuxième tome, *Le Jeunesse de Nietzsche*[359]. Bernoulli, dans un article dans la *Neue Zürcher Zeitung* élève le *Nietzsche* d'Andler au rang d'une « tradition » et associe à cette tradition « françaises » ses propres travaux ainsi que ceux des spécialistes allemands de Nietzsche, Koegel et Horneffer[360]. Le

---

354 Cf. Lettre de Carl-Albrecht Bernoulli à Charles Andler du 8 janvier 1931, n° 193, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

355 La réponse de Bernoulli à Podach est jointe à la lettre à Andler, Cf. Ibid.

356 Cf. HOFFMANN, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs,* op.cit.

357 PODACH, Erich F., *L'Effondrement de Nietzsche,* trad. par Andhrée Vaillant et Jean R. Kuckenburg, Paris, Gallimard (Idées), 1978, 183 p. ; L'original parut en allemand sous le titre *Nietzsches Zusammenbruch : Beiträge zu einer Biographie auf Grund unveröffentlichter Dokumente,* Heidelberg, Kampmann, 1930, 165 p.

358 Fritz Kögel, un ancien collaborateur au *Nietzsche-Archiv* qui avait silencieusement copié des passages très dévaborables à Elisabeth Förtster-Nietzsche dans les posthumes de Nietzsche et dont Förster-Nietzsche niait l'authenticité. Pour une analye détaillé de l'histoire des archives de Nietzsche: HOFFMANN, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs,* op.cit.

359 Cf. Ibid.

360 Bernoulli écrit à Andler à ce sujet: « Ebensowenig kann ich zustimmen, wenn Sie mir übertriebene Bescheidenheit vorhalten, weil ich den deutschen Professoren-Nietzsche und den Münchner Kreis-Nietzsche nun Ihren Pariser Nietzsche entgegen-halte. Letzteres musste ich tun, weil in ihm der Basler Nietzsche in dem ja auch der Kögel- und Horneffer-Nietzsche mitenthalten war, in Ihrem Buche aufgegangen ist. Ich kann den genannten Arbeiten, die meinige inbegriffen nur die Qualität von Vorarbeiten zusprechen », Lettre de Carl-Albrecht Bernoulli à Charles Andler du 14 septembre 1928, n° 156, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

« vrai Nietzsche » est connu surtout grâce à Andler, écrit ainsi Kurt Tucholsky alias Peter Panter dans un poème publié dans *Die Weltbühne* en 1931[361]. Encore en 1964, le germaniste allemand Eckhard Heftrich désigne l'œuvre d'Andler comme une des contributions majeures pour l'étude biographique sur Nietzsche. L'auteur met cependant en lumière les limites d'une telle critique historique et biographique, soulignant le mauvais accueil chez les philosophes, notamment chez Karl Jaspers.

La situation en Allemagne diffère cependant de celle en France où Nietzsche était peu traité par les philosophes universitaires, comme on l'a montré ci-dessus, et où l'œuvre d'Andler est restée une des seules de caractère générale et complète. En Allemagne, Nietzsche devenait rapidement un sujet traité par les philosophes, tels qu'Alois Riehl ou Hans Vaihinger et plus tard Martin Heidegger, Karl Jaspers et Karl Löwith. Les philosophes allemands se sont cependant montrés peu convaincus par les interprétations d'Andler. Dans l'ouvrage de Karl Jaspers sur la philosophie de Nietzsche publié en 1936, Andler n'est cité nulle part dans le texte, bien que son *Nietzsche* figure dans la bibliographie. Le jugement de Jaspers dans une appréciation bibliographique réduit l'œuvre d'Andler à une étude d'histoire littéraire, faisant une analyse historique mais pas philosophique de la biographie et de l'œuvre de Nietzsche. Il souligne cependant l'indépendance d'esprit de l'œuvre d'Andler, loue sa tentative d'une analyse des influences sur Nietzsche et de l'impact des idées de Nietzsche ainsi que l'honnêteté de son œuvre. Toutefois, Jaspers conclu son appréciation en soulignant que l'œuvre d'Andler révèle l'ignorance philosophique de l'auteur, ce qui lui permet sans doute de voir le grand écrivain, le poète et aussi le penseur qu'était Nietzsche, mais pas le philosophe propre[362].

---

[361] « Man stelle sich vor, Friedrich Nietzsche wäre gestorben, ohne Angehörige zu hinterlassen. Und man stelle sich vor, Freunde hätten sein Werk in Obhut genommen. Und es käme nun eine Frau gegangen, eine Frau Förster, Lieschen Förster, die sagte: "Ich möchte das Nietzsche-Archiv verwalten. Und eine Einleitung zu seinen Werken will ich auch schreiben!" – Was hätten die Freunde gesagt? Nichts hätten sie gesagt. Man hätte die Achseln gezuckt und geschwiegen: eine arme Person... Nun aber ist Lieschen die Schwester. Und nun darf sie. Sie darf die Werke Nietzsches einleiten, sie darf den Nachlaß Nietzsches, seine Briefe und seine Zettel verwalten, und sie verwaltet sie so, wie wir wissen. Genutzt hat es ihr nichts. Nietzsche, nicht das Brüderchen, der wahre Nietzsche ist, hauptsächlich durch Andler, bekannt geworden – trotz dieses Archivs », TUCHOLSKY, Kurt (Peter Panter), « Schnipsel », *Die Weltbühne,* (1931), n° 37, p. 416.

[362] « Andler gibt in sechs Bänden eine trefflich orientierende Ausbreitung des Stoffes in eleganter, kritische abwägender, kenntnisreicher Darstellung. Es ist eine literaturgeschichtliche, nicht eine philosophische Haltung, die fachlich, doch ohne Ergriffenheit von Nietzsche, in überlieferten philosophischen Kategorien Biographie und Werk einer historischen Analyse unterwirft. Eine gewisse Weite und Freiheit der Betrachtung, ein Suchen nach gerechter Feststellung der Herkünfte und Wirkung der Gedanken, eine durchgehende Redlichkeit macht diese Leistung wertvoll, zumal sie die einzige umfassende Darstellung ist. Aber sie kann nicht hinwegtäuschen über die philosophische Ahnungslosigkeit, die dem Autor wohl erlaubt, den großen Schriftsteller und Dichter und auch den Denker aus der Ebene zu erörternder bloßer Gedanken zu sehen, nicht aber den eigentlichen Philosophen », JASPERS, Karl, *Nietzsche : Einführung in das Verständnis seines Philosophierens,* Berlin, Leipzig, Walter de Gruyter, 1936, p. 437. ; Pour la traduction française: JASPERS, Karl, *Nietzsche : introduction à sa philosophie,* trad. par Henri Niel et Jean Wahl, Paris, Gallimard (Tel), 1950, 474 p. La traduction, faite après l'édition de 1936 n'a malheureusement qu'incomplètement traduit les appréciations bibliographiques de Jaspers. Ainsi, l'édition

Selon Heftrich, les critiques adressées à Andler par Jaspers s'inscrivent dans une critique générale d'une explication historique-biographique ne visant pas seulement Andler, mais toute tentative d'explication psychologique de Nietzsche comme ceci a été engagé par la tradition bâloise[363]. La critique de Jaspers est cependant partagée par Karl Löwith, élève mais aussi critique de Heidegger, qui oppose à Andler la même critique, mais dans des termes moins forts. Löwith cite l'œuvre d'Andler plusieurs fois dans son ouvrage sur la philosophie de Nietzsche et « l'éternel retour du même » publié en 1935[364]. Il s'exprime cependant de façon très peu favorable envers le *Nietzsche* d'Andler dans son « Historique des interprétations de Nietzsche (1894-1954) » rajouté à l'édition de 1956[365]. Aussi pour Löwith, l'approche d'Andler se limite à un « point de vue historique ». Il ironise dans la suite sur l'interprétation d'Andler de l'éternel retour et du surhumain. Selon Andler ces deux idées sont indissociables l'une de l'autre, mais leur ensemble reste « une grande intuition mystique, dont la valeur ne dépend pas du contenu »[366]. Löwith s'interroge donc : « Mais quelle peut être la valeur d'une doctrine si on fait abstraction de ce qu'elle contient ? »[367]. Löwith, à la suite de Jaspers, souligne donc qu'Andler, dans sa critique littéraire, a ignoré le problème philosophique : « Mais c'est justement là où la présentation d'Andler s'interrompt que s'ouvre le problème philosophique, qui ne se laisse pas saisir par une critique littéraire »[368]. La non-réception est donc aussi une conséquence, nous l'avons vu chez Jaspers et Löwith, de l'approche méthodologique d'Andler, accordant une place importante aux faits biographiques et cherchant à synthétiser biographie et philosophie[369].

2. Le *Nietzsche* de Charles Andler

L'œuvre sur Nietzsche est un sujet fréquent dans la correspondance d'Andler, notamment dans des lettres échangées avec Lucien Herr et avec Carl-Albrecht Bernoulli. Ces échanges épistolaires nous permettent de reconstruire le parcours plein d'aléas de la publication de son

---

française contient la bibliographie établie par Jaspers, ses commentaires bibliographiques n'ont cependant pas été traduits !

363 HEFTRICH, Eckhard « Die Grenzen der Psychologischen Nietzsche-Erklärung », *in :* SALAQUARDA, Jörg (sous la dir.), *Nietzsche,* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980, p. 169-182. ; L'article a été publié en 1964 dans la *Revue internationale de philosophie* (1964), n° 67, p. 74-90.

364 LÖWITH, Karl, *Nietzsches Philosophie der ewigen Wiederkunft des Gleichen,* Berlin, Verlag die Runde, 1935, 183 p.

365 Le titre fut légèrement changé : LÖWITH, Karl, *Nietzsches Philosophie der ewigen Wiederkehr des Gleichen,* Stuttgart, Kohlhammer, 1956, 243 p. ; La traduction française parut sous le titre : *Nietzsche : Philosophie de l'éternel retour du même,* trad. par Anne-Sophie Astrup, Paris, Calmann-Lévy, 1991, 306 p. ; Nous citons dans la suite de la traduction.

366 Charles Andler cité d'après LÖWITH, *Nietzsche : Philosophie de l'éternel retour du même,* p. 251.

367 Ibid.

368 Ibid., p. 252.

369 Pour une analyse de la méthode se rapporter au chapitre suivant.

œuvre. La publication du *Nietzsche,* nous l'avons déjà mentionné, était prévue déjà bien avant la Première Guerre mondiale. À plusieurs reprises, Andler a été contraint de la repousser. Le perfectionnisme d'Andler permet sans doute d'expliquer les retards répétés pris par la publication, mais ceux-ci s'expliquent aussi par sa maladie et la rigueur avec laquelle il se consacra à l'enseignement : ainsi, début 1909, il écrivit à Bernoulli que son premier tome ne serait pas fini avant Pâques et que le deuxième serait remis à l'automne. Il justifie cela par la nécessité d'apprendre le judéo-allemand et le judéo-polonais afin de pouvoir lire une thèse sur cette littérature. Il s'indigne ensuite qu'il n'y ait pas de spécialiste dans le domaine, et que ce soit lui « qu'on fait marcher »[370].

Dans la même lettre, Andler est enthousiasmé par la proposition de Bernoulli de traduire son Nietzsche en allemand et lui donne son « consentement sans conditions ». Un consentement qu'il révise au cours de l'année, comme le montre une lettre écrite en décembre 1909 : « Vous me demandiez de traduire sur le manuscrit mon *Nietzsche*. Je crois qu'il vaut mieux que non. Vous êtes bien bon de vouloir le traduire, mais j'ai peur que cette traduction ne vous soit une déception. *J'ai la forte conviction qu'aucun ouvrage français ne peut avoir de succès en Allemagne d'ici longtemps*[371] »[372]. Andler semble suggérer que les tensions intellectuelles avaient des conséquences directes sur la réception de la production intellectuelle française en Allemagne. C'est ainsi que la traduction ne lui paraît pas urgente et il propose à son ami d'attendre jusqu'à ce que l'ouvrage soit imprimé : « Ce livre n'est pas un livre d'actualité. Il peut attendre. *Vous gagnerez beaucoup de temps à traduire sur les feuilles imprimées*. Je compte mettre sous presse à Pâques [1910]. Vous aurez les placards tout de suite, pour revoir tout ce qui concerne Overbeck, selon la promesse que je vous avais toujours donnée et que je vous renouvelle »[373].

Pâques 1909 devint donc Pâques 1910, car l'avancement demanda des retouches sur les partis déjà écrites. De surcroît, il souligne que de nouvelles parutions ainsi qu'une nouvelle édition élargie de la *Volonté de pouvoir* de Nietzsche l'obligeait à repousser la publication, un détail qui montre le perfectionnisme d'Andler. Les années 1910 jusqu'à 1913 passèrent, la publication du *Nietzsche* prit du retard, ce qu'Andler expliqua en décembre 1913 par sa santé fragile. Il projetait à ce moment là de terminer enfin le premier tome dans quatorze jours, le deuxième devrait paraître en automne, le troisième cependant devrait attendre encore[374]. Mais janvier 1914

---

370 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli, 1909, n° 15, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

371 C'est nous qui soulignons.

372 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 30 décembre 1909, n° 25, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

373 Ibid.

374 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 27/28 décembre 1913, n° 38, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

devint enfin printemps 1914, et le 24 juin Andler écrivit à Bernoulli que son « *Schmerzenskind* » était enfin « délivré » à Félix Alcan. Pourtant, comme il précisa, il ne s'agissait que du premier tome, le deuxième était cependant bien avancé. Andler ajoute vouloir terminer le deuxième tome en janvier 1915 et précise que le troisième ne paraîtra pas avant 1916, ceci pour le ménagement aussi bien de l'auteur que du public, comme il en plaisante[375]. Déjà en 1914, le travail d'Andler était vaste : ainsi il écrit à Bernoulli que les 1400 pages manuscrites du premier tome correspondaient à 1800 pages d'une écriture normale, ce qui aurait fait de son ouvrage un « monstre peu maniable ». Alcan lui avait donc proposé de supprimer le chapitre sur les « maîtres de Nietzsche » et de le publier séparément. Une proposition envers laquelle Andler se montra peu favorable mais à laquelle il fut tout de même obligé de céder[376]. Il écrivit à Bernoulli qu'un tel moyen était contre son gré, car son œuvre devait montrer que Nietzsche était le produit de toute la profondeur du passé allemand (littérature, critique, philosophie et science). Supprimer ce chapitre lui était ainsi un grand sacrifice[377].

Le *Nietzsche* aurait donc du être publié en septembre ou octobre 1914 et l'impression avait en effet commencé mais fût bientôt interrompu par la guerre, un coup dur pour Andler :

> « Mon *Nietzsche* est arrêté, comme impression, à l'endroit que vous savez. C'est un des graves mécomptes de ma carrière, qui en compte beaucoup. Mais le papier a doublé de prix. Et je ne peux pas pour un volume qui causerait à l'éditeur 6000 fr. de frais au bas mot, en temps de paix, et quand des frais seraient doublés maintenant, contraindre Alcan, au nom du traité signé avec lui, à publier à la date prévue un livre qui ne se vendrait pas. Je lui ai fait, de bonne grâce, le sacrifice d'attendre, et de pas appliquer notre traité »[378].

Pourtant, le projet fut repris après la guerre, mais Andler dut annuler son contrat avec Alcan[379] et c'est finalement chez Bossard que le *Nietzsche* parut. L'inconvénient pour Andler était que Bossard, au lieu de publier trois tomes, voulait publier l'ouvrage en six tomes, au prétexte que ceci permettait une meilleure présentation typographique. Cependant, une clause fut introduit dans le contrat : l'éditeur se réservait la possibilité d'arrêter la publication au tome quatre, si les compte rendus étaient défavorables et si l'ouvrage ne se vendait pas. Andler se résigna à cette solution, faute de mieux : « Toutefois je n'ai pas trouvé de solution meilleure, dans la grave crise

---

[375] Cf. Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 24 juin 1914, n° 29, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III). ; Andler rédigeait ses lettres entre mai 1913 et juin 1914 en allemand, probablement crainte de la censure.

[376] Le chapitre paraîtra finalement dans la forme d'un premier tome *Les précurseurs de Nietzsche.*

[377] « Mir widerstrebt das Hilfsmittel, indem ich ja mein Nietzsche-Werk überhaupt so auffasse, dass Nietszche aus der ganzen Tiefe der deutschen Vergangenheit (Literatur, Kritik, Philosophie und Wissenschaft) hervorgegangen ist, und dass dies zu schildern ist. Das Kapitel nun auszulassen, in welchem erklärt wird, wie sich Nietzsches ursprünglichste (illis.)-Struktur erklären lässt, war mir ein schoenes Opfer », Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli, s.d., n° 149, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[378] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 11 avril 1916, n° 45, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[379] Il ne mentionne malheureusement pas les raison pour lesquelles il dut annuler son contrat avec Alcan.

de librairie que nous traversons. Après avoir longtemps souffert de l'impossibilité où j'étais d'avancer, après avoir presque désespéré, j'éprouve du soulagement à pouvoir enfin arriver à la lumière »[380]. Cet engagement limité de Bossard à la publication de quatre volumes était aussi la raison pour laquelle le cinquième tome *Nietzsche et le transformisme intellectualiste* parut avant le quatrième tome biographique *La maturité de Nietzsche.* Or, Andler voulait au moins publier deux tomes exposant le « système » de Nietzsche, si donc *La maturité de Nietzsche* avait été publié avant le *transformisme intellectualiste* il aurait risqué de livrer « tout le secret de mon interprétation jusqu'au t. VI », s'il publiait d'abord le livre sur le transformisme intellectualiste, il ne livrerait alors le « secret » qu'à moitié[381].

Le premier tome, *Les précurseurs de Nietzsche,* fut enfin publié en 1920 et le deuxième en 1921, cependant, avec la crise financière en début des années 1920 en France et les problèmes de disponibilité de papier, l'impression du deuxième tome se fit apparemment aux frais d'Andler[382]. Le deuxième tome, *La jeunesse de Nietzsche,* qui contient la première partie de l'exposé biographique, semble s'être bien vendu, car déjà en juillet 1922 Andler mentionne dans une lettre à Bernoulli qu'une quatrième édition de ce tome pourrait peut-être venir dans deux ans[383]. La publication des deux derniers volumes fut encore retardée par la maladie : en février 1923 Andler dut arrêter ses cours et se rendre à Grasse pour un séjour de convalescence, suite à une grave congestion pulmonaire et où il dut rester environs trois mois[384]. De nouveau en mai 1924, il séjournait à Grasse pour se soigner[385]. Enfin, en 1928 fut publié le quatrième tome et le dernier en 1931. Il aura ainsi fallu onze ans pour publier l'ouvrage dans son intégralité. Bien que la réception en Allemagne fût limitée, son *Nietzsche* connut un grand succès en France : il fut réédité chez Gallimard dans la prestigieuse collection « Bibliothèque des idées » en 1958 et réimprimé en 1979.

La méthode

Charles Andler était avant tout un historien des idées. C'est à ce sujet qu'il a consacré la plupart des ses travaux ; déjà sa thèse était dédiée aux origines philosophiques du socialisme

---

380 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 25 août 1920, n° 53, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

381 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 8 février 1922, n° 57, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III)

382 Cf. Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 22 décembre 1921, n° 56, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

383 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 15 juillet 1922, n° 59, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

384 Cf. Tonnelat, *Charles Andler,* op.cit.

385 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 7 mai 1924, n° 71, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

allemand. Mais l'histoire des idées était pour lui plus qu'un domaine d'étude, l'histoire des idées était avant tout une méthode, qu'on pouvait appliquer selon lui aux enjeux actuels, tels le socialisme en Allemagne, le marxisme ou le mouvement pangermaniste. Dans l'introduction au dernier tome du *Nietzsche,* Andler fait l'effort de justifier sa méthode historique, mettant en avant l'importance du contexte historique pour l'analyse des idées, véritable profession de foi d'un historien :

> « Le présent livre se range parmi les professions de foi d'une génération qui a cru en la science historique. Elle a cru aussi que cette science ne peut se passer ni de la chronologie ni de l'explication par les influences lointaines. Tant que les œuvres de l'esprit naîtront dans le temps, on sera tenu de noter le moment précis où elles paraissent, et de dire ce qu'elles doivent à ce moment même. L'individualité irréductible d'une pensée ou d'une œuvre d'art ne l'empêche pas de se situer parmi des événements intellectuels simultanés avec lesquels elle soutient des rapports »[386] .

L'analyse de la genèse des idées prend ainsi une place importante dans son *Nietzsche :* le premier tome était entièrement dédié au *Précurseurs de Nietzsche* où il essaie de montrer l'influence des philosophes allemands et français sur Nietzsche. Cette histoire-science demande, tel que la défend Andler, ainsi un vaste travail d'érudition. Charles Péguy, ancien élève et ami d'Andler[387], le comparait à l'historien Charles-Victor Langlois, l'un des fondateur de l'histoire méthodique et co-auteur du fameux Langlois-Seignobos[388]. Dans son livre polémique *L'Argent (suite)* Péguy s'attaque à cette histoire méthodique, fille du positivisme qui ne pouvait guère plaire à cet écrivain mystique :

> « On peut être opposé, on peut être diamétralement contraire aux idées de M. Andler, à la pensée de M. Andler, à la méthode de M. Andler, à la pensée de M. Andler, il faut convenir qu'au moins il a suivi sa ligne, et que c'est une vie toute d'une pièce. M. Andler nous a enseigné qu'on n'a pas le droit de traiter un sujet, ni même d'en parler, tant qu'on n'a pas épuisé la documentation et la littérature de ce sujet. […] M. Andler ne nous donnera pas un Goethe avant d'avoir épuisé la littérature et la documentation sur Goethe. Il ne nous donnera pas son Nietzsche avant d'avoir épuisé la littérature et la documentation sur Nietzsche. Que la conséquence soit que nous ne verrons jamais de Goethe et que nous ne verrons peut-être jamais de Nietzsche, c'est une autre question, c'est une autre affaire, c'est un débat »[389].

La remarque de Péguy n'était peut être pas si injustifiée, car en effet le *Nietzsche* d'Andler ne paraîtra que bien plus tard, Andler ne permettant pas de publier son *Nietzsche* sans avoir lu les

---

[386] ANDLER, *Nietzsche, sa vie et son œuvre,* t. 3, 1958, p. 237.

[387] L'amitié entre Péguy et Andler semble quand même avoir continué en dépit de la rupture entre Péguy et Lucien Herr suite aux attaques de Péguy contre Lucien Herr : Cf. VIARD, Jacques, « Une lettre inconnu de Charles Andler à Charles Péguy en 1913 », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* (1972), t 19, p. 498-509. ; Cf. à ce sujet aussi : LEROY, Géraldi, « Andler, Jaurès, Herr, Péguy en 1913 : la polémique sur la social-démocratie » dans *L'Amitié Charles Péguy*, vol. 18, no 70 (avril-juin 1995), p. 66-78.

[388] LANGLOIS, Charles-Victor et SEIGNOBOS, Charles, *Introduction aux Études Historiques,* Paris, Hachette, 1898, 308 p.

[389] PÉGUY, Charles, *L'Argent (suite),* op.cit., p. 20.

dernières publications. Pourtant, la méthode d'Andler, bien que très érudite, n'était pas aussi austère que Péguy ne laisse entendre. Andler souligne dans son *Nietzsche* que sa méthode n'est pas seulement la méthode d'un historien classique qui consiste à « augmenter le nombre de faits connus »[390]. Il a au contraire recours à tout un travail d'interprétation qui ne peut se réduire à une juxtaposition des citations. L'analyse historique d'une idée a toujours une composante créatrice, il s'agit ainsi de reproduire la pensée par « une intelligence sentimentale et imaginative », comme Andler le souligne dans l'introduction à son dernier tome de son *Nietzsche*[391].

Dans cette idée de reproduction imaginative se manifeste l'importance qu'Andler donne à la pluridisciplinarité et pour laquelle il a déjà plaidé dans *L'humanisme travailliste*[392]. Selon Andler, l'interprétation ou l'explication des textes requiert l'ensemble des sciences sociales. Ainsi, l'histoire ne peut se passer de la psychologie, de la sociologie, de la psychologie de religions etc. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Andler s'oppose à toute histoire des idées qui ne prendrait pas en compte le contexte des faits politiques et sociaux dans lesquels cette idée émerge. Or, pour Andler, comprendre une pensée présuppose de comprendre la totalité des faits intellectuels, de comprendre la civilisation intellectuelle.[393] C'est cette analyse « civilisationniste » d'une idée, intégrant les faits politiques, sociaux, culturels et surtout moraux qui est au cœur de la pensée d'Andler. L'analyse des idées ne peut donc pas être séparée de l'analyse de la civilisation, de la « totalité des faits intellectuels », car elle relève toujours des faits politiques et sociaux. Cette conception de la société comme civilisation, affirmant que « cette civilisation intellectuelle, peut-être forme-t-elle toujours dans un pays, dans un temps, un tout solidaire que l'on ne peut pas rompre »[394], requiert de celui qui veut l'analyser une approche pluridisciplinaire, un savoir universel : « Toute matière intellectuelle ne relève donc plus d'une seule science spéciale. Ce sont plusieurs sciences qui projettent leurs rayons convergents sur cette matière et l'éclairent. C'est par là qu'après une spécialisation sévère et bienfaisante nous échapperons enfin à l'action desséchante qu'elle aurait dans son excès »[395].

---

390 ANDLER, Charles, « Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet », leçon d'ouverture professée au Collège de France le 3 décembre 1926, publié par la *Revue de littérature comparée* (1927), n° 7, p. 201.
391 ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t. 3, 1958, op.cit., p. 238.
392 ANDLER, *L'humanisme travailliste,* op.cit.
393 Cf. ANDLER, Charles, « Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet », op.cit.
394 Ibid., p. 236.
395 Ibid., p. 237.

Le plan

Ces réflexions sur la méthode se manifestent aussi dans le plan de son œuvre. Avant d'étudier la philosophie de Nietzsche proprement dite, Andler consacre un tome entier aux *Précurseurs de Nietzsche*[396], révélant ainsi sa préoccupation de montrer les influences intellectuels sur Nietzsche. Il s'en suit un récit biographique des années de *La jeunesse de Nietzsche*[397], ensuite l'exposé du « premier système » de Nietzsche, *Le pessimisme esthétique de Nietzsche*[398], suivi d'un deuxième tome consacré à la biographie, cette fois à *La maturité de Nietzsche*[399]. Les deux derniers tomes présentent ce qui est, selon Andler, le « deuxième » et « troisième » système de Nietzsche : *Le transformisme intellectualiste*[400] et *La dernière philosophie de Nietzsche*[401].

L'approche d'Andler consistant à prendre en compte les influences philosophiques, les aspects biographiques et le « système » philosophique de Nietzsche, ne reflète pas seulement son approche méthodologique mais dévoile déjà ses principales hypothèses : dans la préface au tome sur *La Jeunesse de Nietzsche,* Andler souligne, à la suite de Bernoulli, l'importance d'expliquer la vie par la pensée dans le cas de Nietzsche et non pas d'expliquer la pensée par la vie. Il justifie cette hypothèse en affirmant que les « drames intérieures » étaient prépondérants par rapport au peu d'événements dans la vie de Nietzsche[402]. Dans une lettre à Bernoulli Andler précise par rapport au récit biographique qu'il ne s'agit pas d'une biographie au sens traditionnelle, car il n'y aurait très peu de nouveautés biographiques, mais qu'il s'agit plutôt de montrer l'ambiance intellectuelle dans laquelle Nietzsche a évolué :

> « Les faits sont élaborés de façon à donner un *Stimmungsbild.* J'ai à dire dans quelle atmosphère morale a pu se développer la pensée de Nietzsche ; et quelle qualité d'humanité il représente. Rien de plus. Les événements réels de sa vie, ce sont ses livres, qui sans doute sont pleins d'une émotion personnelle constamment. Mais c'est une émotion stylisée et généralisée. Ce sera une biographie tout intellectuelle »[403].

Cette affirmation, vouloir expliquer la vie par la pensée, représente sans doute aussi un argument contre l'utilisation de la maladie mentale de Nietzche comme argument contre sa philosophie. Ainsi, chez Andler, la maladie mentale est plutôt conçue comme une conséquence

---

[396] ANDLER, Charles, *Les précurseurs de Nietzsche,* Paris, Bossard, 1920, 384 p.
[397] ANDLER, Charles*, La jeunesse de Nietzsche (jusqu'à la rupture avec Bayreuth),* Paris, Bossard, 1921, 469 p
[398] ANDLER, Charles, *Le pessimisme esthétique de Nietzsche : sa philosophie à l'époque wagnérienne,* Paris, Bossard, 1921, 390 p.
[399] ANDLER, Charles, - *La maturité de Nietzsche (jusqu'à sa mort),* Paris, Bossard, 1928, 586 p.
[400] ANDLER, Charles, - *Nietzsche et le transformisme intellectualiste : la philosophie de sa période française,* Paris, Bossard, 1922, 370 p.
[401] ANDLER, Charles, *La dernière philosophie de Nietzsche (le renouvellement de toutes les valeurs)*, Paris, Bossard, 1931, 406 p.
[402] ANDLER, Charles, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* 1958, t.1, p. 258.
[403] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli (1909), n° 15, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

de sa philosophie. C'est ainsi aussi une critique à Elisabeth Förster-Nietzsche qui rejetait l'œuvre tardive de Nietzsche, la considérant comme immorale et justifiant ce rejet par la maladie mentale de Nietzsche. Contre cette interprétation de Nietzsche par sa sœur et son entourage, la « tradition bâloise » avait pour but d'écrire une biographie de Nietzsche appuyé sur des documents occultés par Förster-Nietzsche, notamment la correspondance entre Nietzsche et Overbeck, dans lesquels Nietzsche s'exprime sur son rapport difficile à sa sœur et à sa mère.

Contrairement à la critique couramment faite à l'œuvre de Nietzsche d'être contradictoire, Andler distingue trois « systèmes » chez Nietzsche, chacun faisant preuve d'une cohérence interne. Chacun de ces trois « systèmes » correspond à une période chronologique : dans sa jeunesse, la métaphysique de Nietzsche s'inscrit dans les idées du romantisme allemand, sous l'influence des idées de Schopenhauer et de Wagner. La période de ce *pessimisme esthétique* s'étend de 1869 jusqu'en 1876, date à partir de laquelle la philosophie de Nietzsche commence à se transformer. Après la rupture avec Bayreuth, Nietzsche se tourne alors vers la pensée française, notamment les moralistes français et s'éloigne du romantisme allemand. Pendant cette période du « positivisme sceptique », s'étendant de 1876 jusqu'à 1881, la « liberté de l'esprit » est au cœur de la philosophie de Nietzsche, philosophie qui défend un *transformisme intellectualiste.* Ensuite, de 1882 jusqu'en 1888, Andler parle d'une période de reconstruction, au cœur de laquelle figure *Ainsi parlait Zarathoustra.* « Affranchie de toute croyance au vrai », Nietzsche affirme alors la prépondérance des valeurs vitales. Si dans le premier système la réconciliation entre Dionysos et Apollon a été centrale, dans le troisième système, Nietzsche essaie de réconcilier Dionysos et le Crucifié. Pour un esprit voltairien comme Andler, ceci ne pouvait être qu'un pas en arrière[404]. Avec cette tripartition des systèmes, Andler souligne ainsi l'importance de l'influence des moralistes français sur Nietzsche pendant sa « période française », une hypothèse remontant à Carl-Albrecht Bernoulli, comme l'explicite Andler dans l'introduction au premier tome[405].

Les Hypothèses

L'analyse du *Nietzsche* d'Andler doit se limiter à l'étude des principales hypothèses concernant les idées politiques de Nietzsche afin de démonter ce que nous entendions par le concept de « politisation de Nietzsche ». Notre analyse n'a donc pas l'ambition d'étudier l'interprétation d'Andler des idées métaphysiques ou épistémologiques de Nietzsche. Nous

[404] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 2 septembre 1928, n° 107, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[405] Cf. ANDLER, Charles, *Nietzsche, sa vie et sa pensée. t1, les précurseurs de Nietzsche, la jeunesse de Nietzsche*, (Bibliothèque des idées), Paris, Gallimard, 1958, 557p.

verrons dans la suite que nombreux sont les points communs entre l'interprétation que donne Andler des idées politiques dans son *Nietzsche* et sa conception du socialisme moral exposée dans des textes comme l'article sur la « Pathologie du devoir », *La Civilisation Socialiste* ou encore *L'humanisme travailliste*. Nous avons vu dans la première partie que la question morale était très présente dans la pensée d'Andler et qu'il défend une conception morale du socialisme. Le socialisme chez Andler ne revendique pas seulement la réalisation d'une société juste, il revendique la réalisation d'une nouvelle civilisation, reposant sur un renouvellement moral. La notion de morale semble donc se superposer chez Andler à la notion de civilisation. La moralité est ainsi un fait politique et c'est justement la démarcation de la « culture » et du « politique », c'est-à-dire la négligence d'une prise en compte des questions morales dans la politique, que reproche Andler à l'Allemagne : ceci est manifeste dans sa critique du socialisme allemand d'inspiration marxiste, dans sa conception du socialisme comme nouvelle civilisation, dans la responsabilité qu'il attribue à l'Université allemande pour le déclenchement de la guerre ainsi que dans son interprétation politique de Nietzsche. C'est ainsi qu'Andler interprète les idées morales de Nietzsche, sa critique de la moralité « décadente » et sa vision d'une reconstruction morale comme une idée prioritairement *politique*. Nietzsche, en faisant cette synthèse entre morale et politique, devient pour Andler une sorte d'objet de projection des critiques qu'il oppose à l'Allemagne contemporaine, une critique qui s'inscrit si bien dans cette opposition entre une « civilisation » française et la « culture » allemande qui émergeait au début du XXe siècle mais surtout pendant la Première Guerre mondiale[406] et qui devenait l'expression des identités nationales, comme l'a souligné Norbert Elias[407].

Le *Nietzsche* d'Andler est aussi un modèle d'« européanité », un esprit qui sait dépasser les oppositions nationales et qui avait déjà constaté que « Les différences que nous appelons nationales sont plutôt des différences de civilisation »[408]. Cette civilisation européenne devrait se réaliser sur le terrain d'un rationalisme qu'Andler expose notamment dans le cinquième tome, consacré à la « période française ». Chez Andler, le rationalisme, avec sa prétention universelle, représente un potentiel pour le dépassement des clivages nationaux. Une prétention d'universalisme qui est inhérent à un certain imaginaire national. C'est ainsi que Bernoulli percevait cette pensée comme un « rationalisme-nationalisme »[409].

---

406 Cf. JEISMANN, Michael, « Frankreich, Deutschland und der Kampf um die europäische Zivilisation », *in :* ABRET, Helga et GRUNEWALD, Michel, *Visions allemandes de la France : Frankreich aus deutscher Sicht (1871-1914),* (collection: « Contacts », Série II-Gallo-Germanica, vol. 15), Bern, Peter Lang, 1985, p. 5-16.

407 ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs,* trad. par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy (Agora), 1973, 507 p. ; L'Original parut en allemand en 1939 sous le titre : *Über den Prozess der Zivilisation.*

408 ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* 1958, t.3, p. 190.

409 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli, du 23 octobre 1923, n° 69, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

L'Européanisation de Nietzsche

La philosophie de Nietzsche n'a pas seulement été l'objet d'une politisation de gauche, comme c'est le cas de l'interprétation socialiste d'Andler. Notamment pendant la Première Guerre mondiale, la philosophie de Nietzsche devint l'objet d'interprétations politiques les plus diverses[410]. Tandis qu'en France dominait l'image de Nietzsche comme le « bon européen », notamment grâce aux travaux de Lichtenberger et d'Andler, en Allemagne l'occultation de la pensée de Nietzsche par la politique du *Nietzsche-Archiv* avait ouvert la porte à une instrumentalisation par des cercles nationalistes.

Sous le régime de la « mère Förster » et son entourage au *Nietzsche-Archiv*, la philosophie de Nietzsche était abusivement mise au service de fins politiques nationales. Les cercles nationaux-libéraux voyaient dans l'œuvre de Nietzsche une justification de leur politique, en ignorant les critiques de Nietzsche adressées aux partis nationalistes européens et son aspiration à une Europe unifiée. Une telle instrumentalisation était possible par l'occultation d'une certaine partie de l'œuvre de Nietzsche par sa sœur. Elle rejetait l'œuvre tardive de Nietzsche, car la considérant comme « immoral » et souhaitait concilier la philosophie de Nietzsche avec la politique nationaliste. Elisabeth Förster-Nietzsche s'était mariée avec Bernhard Förster, l'un des antisémites le plus connus de l'ère de Bismarck. Les Förster voyagèrent vers la fin des années 1880 au Brésil pour contribuer à la fondation d'une colonie allemande sous l'impulsion de fins pangermanistes et racistes. Elle rentra en Allemagne après le suicide de son mari où elle s'empara de la succession de l'œuvre de Nietzsche. L'utilisation abusive de l'œuvre de Nietzsche par sa sœur et son entourage a contribué à la banalisation de la philosophie de Nietzsche et ainsi à l'instrumentalisation de sa pensée à des fins politiques nationales. Une déformation qui s'accentua notamment pendant la guerre où Förster-Nietzsche publia une édition du *Zarathoustra* destinée aux soldats avec la phrase « Pour la guerre et la paix »[411] placée en tête et dont le texte a été largement manipulé. Avec la montée du fascisme en Europe, la position nationaliste d'Elisabeth Förster-Nietzsche et du *Nietzsche-Archiv* évolua vers une admiration ouverte de Mussolini et un rapprochement d'Hitler bien avant que celui-ci n'arrive au pouvoir[412].

C'est cette politique d'édition déformante qui a contribué à faire de Nietzsche un philosophe désavoué en Grande-Bretagne et en Amérique du Nord après la guerre. Il était associé à la politique impérialiste et aux agressions militaires de l'Allemagne. Dans le contexte de

---

[410] Sur le sujet de la « politisation » de Nietzsche : Cf. RIEDEL, Manfred, *Nietzsche in Weimar : ein deutsches Drama*, Leipzig, Reclam, 1997, 368 p.
[411] Cf. Ibid.
[412] Cf. Ibid.

mobilisation des intellectuels, le philosophe britannique Ernest Baker, par exemple, publia un ouvrage portant le titre *Nietzsche and Treitschke : the Worship of Power in Modern Germany*[413].

Contre cette interprétation nationaliste des idées de Nietzsche par sa sœur et, en conséquence, l'image de Nietzche en Angleterre, Andler opposa une autre image de Nietzsche : celle de Nietzsche comme le « bon européen », soulignant l'influence des idées françaises et helvétiques sur Nietzsche. Cependant, l'image de Nietzsche comme un « bon européen » coexistait aussi en France avec celle de Nietzsche comme agent du pangermanisme, sous la pression de l'image anglaise, comme le souligne Riedel[414]. Il cite par exemple Louis Bertrand qui dans la *Revue de Deux Mondes* imputait à Nietzsche la destruction des monuments historiques pendant la guerre[415]. Andler, dans une lettre à Bernoulli, met en avant une autre dimension de la réception de Nietzsche en France : c'est le « Barrèsisme » qui répudie Nietzsche à cause de sa critique du christianisme, mais aussi du fait de la maladie mentale de Nietzsche et de l'image de Nietzsche comme « bon germaniste » : « Quelles limites poser au germanisme intellectuel ? » était ainsi le titre d'un article de Barrès dans la *Revue universelle*, comme le rapporte Andler à Bernoulli[416]. En dépit, ou peut être en raison, de cette image de Nietzsche, Andler publia son *Nietzsche* « européanisé » peu après la guerre, au début des années 1920. Il opposa ainsi l'image d'un Nietzsche comme penseur européen avec des fortes affinités avec la pensée des moralistes français à cette image de Nietzsche-pangermaniste, prédominante en Allemagne, en Angleterre et partiellement en France.

Le plan général du *Nietzsche* révèle déjà cette hypothèse principale d'une influence de la pensée française et plus largement européenne sur Nietzsche : dans le premier tome, *Les précurseurs de Nietzsche,* Andler essaie de retracer la pensée de Nietzsche dans la pensée allemande et française, mais aussi dans ce qu'il appelle le « cosmopolitisme contemporain » : l'ouvrage est structuré selon une tripartition qui distingue en premier lieu « l'héritage allemand » (Goethe, Hölderlin, Kleist, Fichte et Schopenhauer) puis l'influence des « moralistes français » (Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, Fontenelle, Chamfort, Stendhal) et enfin « le cosmopolitisme contemporain » représenté par l'historien et philologue suisse Jacob Burckhardt et le philosophe et écrivain américain, fondateur du mouvement transcendantalisme, Ralph Waldo Emerson.

En accordant une influence majeure à Jacob Burckhardt, Andler reprend l'hypothèse de Bernoulli qui parle de « période bâloise » de Nietzsche : l'influence de Burckhardt et l'amitié avec

---

413 Cité chez : ASCHHEIM, Steven E., *The Nietzsche legacy in Germany: 1890-1990,* Berkeley, University of California press, 1994, p. 130.

414 RIEDEL, *Nietzsche in Weimar*, op.cit.

415 Cf. Ibid.

416 Cf. Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 8 février 1922, n° 57, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

Franz Overbeck. Déjà en 1907 Andler avait fait un article sur « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche »[417] où il défendit cette hypothèse : « Je fais l'influence de Burckhardt très grande sur le jeune Nietzsche »[418] affirme-t-il dans une lettre à Bernoulli concernant cet article. L'article avait pour objectif de mettre en avant l'influence des suisses sur Nietzsche, trop souvent oubliée selon Andler pour souligner ainsi le caractère européen de Nietzsche et la possible synthèse entre les deux cultures : « C'est pour cela que je ne veux pas oublier Burckhardt dans mon Nietzsche. Il symbolise mieux qu'un autre la synthèse de la culture latine et de la culture germanique ; et vous aviez raison de dire un jour (dans le *Samstag,* je crois) qu'il y faut travailler. »[419]. L'article sur Nietzsche et Burckhardt est d'ailleurs le seul extrait de son Nietzsche qui a été traduit en allemand, ceci par Geneviève Bianquis, élève d'Andler[420].

À côté du « cosmopolitisme contemporain », le *Nietzsche* d'Andler consacre une grande partie à la philosophie française. La tradition intellectualiste de la pensée française qu'il veut retrouver chez Nietzsche est notamment visible dans le « deuxième système » de Nietzsche, exposé dans le tome *Le transformisme intellectualiste* portant le sous-titre *La philosophie de sa période française.* Cette synthèse entre « culture latine » et « culture germanique », entre culture française et culture allemande à laquelle aspire Andler, est ainsi représentée par Nietzsche, philosophe allemand se tournant vers la pensée des moralistes français.

La pensée européenne de Nietzsche pendant cette période s'exprime d'abord par sa critique de la politique des nationalités. Nietzsche, qui considérait que le nationalisme amenait à un appauvrissement intellectuel car absorbant « un capital notable d'intelligence et de sentiment », défendait un « humanitarisme », c'est-à-dire qu'il donnait le primat à l'humanité avant la nation. Selon Andler, Nietzsche était ainsi hostile à tout guerre européenne, la sachant un danger pour la culture intellectuelle supérieure, notamment pour le pays victorieux, car la défaite engendre des nouvelles qualités intellectuelles et ainsi une force nouvelle.

Andler considère cette analyse de Nietzsche comme une conséquence des événements récents, de la situation de la France et de l'Allemagne : la France correspondant au pays devenu plus intellectuel par la défaite et l'Allemagne au cas d'une dégénérescence intellectuelle dû au nationalisme et au militarisme. Ainsi, Andler souligne que les guerres napoléoniennes furent l'œuvre de rapprochement et d'unification européenne, tandis que les guerres bismarckiennes

---

[417] Andler publia cet article dans deux numéro différents de la revue : ANDLER, Charles, « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche », *Revue de synthèse historique,* (1907), t. 15, n° 2, p. 121-149. et (1909), t. 18, n° 2, p. 137-171. ; Les deux articles furent publiés sous forme d'une brochure : ANDLER, Charles, *Nietzsche et Jacob Burckhardt : leur philosophie de l'histoire,* Versailles, impr. Cerf, 1909, 63 p.

[418] Lettre de Charles Andler à Car-Albrecht Bernoulli du 21 décembre 1907, n° 5, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[419] Ibid.

[420] ANDLER, Charles, *Nietzsche und Jakob Burckhardt,* mit einer Einführung in Andlers Nietzschewerk par Geneviève Bianquis, Bâle, Strasbourg, Rhein Verlag, 1926, 154 p.

n'étaient que l'œuvre d'un particularisme allemand. Cette grande œuvre napoléonienne qu'est l'unification de l'Europe a donc été retardé par le peuple allemand qui selon lui est toujours le « peuple retardataire en Europe ». L'exemple de l'Allemagne montre que le nationalisme est une passion possible chez un peuple d'une mentalité primitive, qui le rend fort et belliqueux, mais aussi gouvernable. L'analyse de la pensée nietzschéenne semble donc être une confirmation de la critique que fait Andler depuis longtemps à l'Allemagne, celle d'une « inculture démocratique » et de l' « instinct grégaire », donc d'une croyance en l'autorité, selon lui trop présente en Allemagne. L'interprétation de Nietzsche comme le « bon européen » repose ainsi sur une critique plus générale de Nietzsche au nationalisme, notamment au nationalisme expansionniste montant en Allemagne après l'unification. Nietzsche, qui rejetait la *Machtpolitik* de Bismarck, la guerre franco-prussienne et les aspirations pangermanistes[421], devenait ainsi un argument contre l'Allemagne militariste et pangermaniste. Car Nietzsche, bien qu'il admirât encore à son époque wagnérienne le mouvement national littéraire, philosophique et artistique, se détourna de Wagner après l'orientation de ce dernier vers le mouvement national (*deutschnational*). L'unification de l'Allemagne et la politique nationale et militaire représentaient pour Nietzsche un danger pour la philosophie allemande, détournant la philosophie de son « intériorité » vers une dangereuse « extériorité » politique. La philosophie risquait ainsi d'être rabaissée au rang de simple science au service de l'État.[422]

Nietzsche, en critiquant le nationalisme chauvin et le militarisme, représentait donc pour Andler un idéal d'une autre Allemagne, celle de la grande pensée humaniste allemande de Goethe et de Schiller et d'une Allemagne intégrée dans la « civilisation européenne » des nations de l'Europe occidentale. Cette interprétation d'Andler s'inscrit dans une représentation courante, mais non moins paradoxale, de la Première Guerre mondiale comme une guerre qu'on faisait à l'Allemagne au nom de cette « civilisation européenne », introduisant ainsi une moralisation du conflit[423]. La dédicace d'Andler aux jeunes germanistes tombées dans la guerre montre fort bien cette conception de la guerre comme défense de la civilisation :

> « C'est pourquoi ce livre est dédié à la mémoire des jeunes germanisants français devant qui il a été médité. Ils ont, en donnant leur vie pour leur pays, sauvé cette civilisation européenne où ils avaient toujours cru que l'Allemagne de Goethe, de Beethoven et de Nietzsche saurait retrouver sa place »[424].

Le *Nietzsche* d'Andler se situe ainsi dans cette ambivalence caractéristique du « regard français » sur l'Allemagne : la répugnance envers l'Allemagne politique contemporaine et l'attirance pour sa

---

421 Cf. RIEDEL, *Nietzsche in Weimar*, op.cit.
422 Cf. Ibid.
423 Cf. PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première guerre mondiale (1910-1919),* Paris, La Découverte, 1996, 302 p.
424 ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t1*,* 1958, p. 15.

pensée humaniste, celle de Nietzsche et de Goethe. C'est aussi le paradoxe dans lequel se trouvait Andler : devoir se dédier, en tant que germaniste, au pays voisin qui lui donnait autant de répugnance. C'est ainsi qu'il associa les idées de Nietzsche à Goethe, à une pensée humaniste européenne qui saurait dépasser les clivages nationaux, et en opposition à la montée du national-socialisme en Allemagne. Andler mis aussi en avant l'héritage « hellénique » dans l'œuvre de Goethe en écrivant en 1932 une introduction au catalogue de l'exposition à la Bibliothèque Nationale lors du centenaire de Goethe[425].

Le *Nietzsche* d'Andler se situe-t-il donc dans un esprit de rapprochement franco-allemand ? L'hypothèse principale du *Nietzsche* d'Andler étant une européanisation de Nietzsche, nous devons donc nous interroger sur son attitude envers un tel rapprochement. Il faut cependant prendre en compte le fait que les débuts des lectures nietzschéennes remontent à la fin du XIXe siècle, comme nous l'avons déjà souligné ci-dessus. Andler avait certainement élargie et revue les manuscrites de son *Nietzsche,* tels qu'il les avait conçus avant la guerre, avant de les publier dans les années 1920. Cependant, les convergences entre ses idées exprimées en 1910 dans *La Civilisation Socialiste*, quelques hypothèses dans son *Nietzsche* et l'analyse de sa correspondance nous amènent à l'hypothèse que la structure et les hypothèses principales de son *Nietzsche* datent de la période de l'avant-guerre. Ce résultat nous donne-t-il quelques éléments pour réévaluer l'attitude de Charles Andler envers un rapprochement franco-allemand avant et après la guerre ? Andler faisait partie déjà avant la guerre de l'association intellectuelle de l'*Union pour la vérité* autour de Paul Desjardins, orientée vers une entente pacifique franco-allemande. Ainsi, Andler participa dès 1905 aux débats autour de l'internationalisme[426], et se défend à plusieurs reprises dans sa correspondance contre le reproche d'être un « Deutschhasser »[427], ce qui ne l'empêcha pas de dénoncer l' « esprit teutomane » et chauviniste notamment des universitaires allemands, mais aussi l'impérialisme des socialistes allemands avant la guerre[428]. Andler n'était cependant pas partisan d'un internationalisme comme il en existait dans le mouvement socialiste de l'avant-guerre. La question de l'internationalisme, selon Andler, ne peut

---

[425] Bibliothèque Nationale de France, *Goethe (1749-1832): notices iconographiques et bibliographiques (Exposition organisée pour commémorer le centenaire de la mort de Goethe)* dir. par Henri Moncel, avec une introduction de Charles Andler, Éd. des Bibliothèques Nationales de France, Paris, 1932, 233 p.

[426] Cf. BEILECKE, François, *Französische Intellektuelle und die Dritte Republik : Das Beispiel einer Intellektuellenassoziation 1892-1939,* (Campus Forschung, Bd. 854), Frankfurt, New York, Campus Verlag, 2003, 422 p.

[427] Cf. Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 21 mai 1913, n° 35, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III). ; Cf. aussi : Lettre de Charles Andler à Eugène Fournière, (1913), n° 16, Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.), Fonds Fournière, 14 AS 181 (2).

[428] Cf. ci-dessus le chapitres sur la position d'Andler dans le parti socialiste et notamment la sous-partie sur la plolémique avec Jean Jaurès.

être résolue en fusionnant les différents partis socialistes nationaux. « L'internationalisme est, lui aussi, un esprit »[429], oppose-t-il ainsi à aux partisans de la Deuxième Internationale.

Un esprit qu'il semble avoir perdu pendant la guerre où Andler s'engagea dans le contexte d'une mobilisation générale des intellectuels[430] pour la propagande nationale. Andler dénonçait dans plusieurs articles la faillite de la social-démocratie allemande, publia en collaboration avec Ernest Lavisse une brochure sur la *Pratique et doctrine allemande de la guerre*[431], collabora aussi aux *Entretiens des non-combattants durant la guerre,* publié par l'Union pour la vérité[432] et dirigea une vaste anthologie du *Pangermanisme* où il défendit l'hypothèse selon laquelle le pangermanisme était une conséquence de la pensée anti-universaliste en Allemagne[433]. Cette thèse du pangermanisme était un élément dominant dans le discours de l'Union pour la vérité pendant les années de guerre, comme l'a montré François Beilecke dans son analyse discursive du cercle intellectuel de l'Union[434].

En dépit de son engagement pendant la guerre, Andler participa au début des années 1920 de nouveau dans l'un des *Entretiens* de l'Union pour la vérité, consacré à la question de la possibilité d'un rapprochement franco-allemand. Ceci longtemps avant l'enthousiasme du rapprochement de « Locarno intellectuel » qu'avait permis le traité de Locarno en 1926. Si Andler n'était sans doute pas un partisan enthousiaste d'un rapprochement franco-allemand comme l'était les cercles autour de Romain Rolland et l'*Europe* dans les années 1920, dont faisait parti par exemple le germaniste Robert Minder[435], il se prononça pourtant pour ce rapprochement sur le terrain d'un rationalisme politique et démocrate. Ceci notamment à travers la redécouverte de la pensée républicaine allemande.

---

[429] ANDLER, *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine,* 1918, op.cit, p. 52.

[430] Cf. à ce sujet : HANNA, Martha, *The mobilization of the intellect : French scholars and writers during the Great War,* Cambridge (Mass.), London, Harvard university press, 1996, 292 p. ; SIRINELLI, Jean-François, « Les intellectuels français et la guerre », *in :* BECKER, Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918,* Centre d'histoire de la France contemporaine, Université Paris X, 1990, p. 145-161. ; PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première guerre mondiale (1910-1919),* Paris, La Découverte, 1996, 302 p.

[431] LAVISSE, Ernest et ANDLER, Charles, *Pratique et doctrine allemande de la guerre,* Paris, A. Colin (Études et documents sur la guerre), 1915, 47 p. ; L'ouvrage fut traduit en plusieurs langues, dont notamment en anglais, en espagnol et en suédois; Dans le comité de publication figurent l'élite de l'Université de Paris : à côté d'Andler et de Lavisse aussi Joseph Bédier, Henri Bergson, Émile Boutroux, Ernest Denis, Émile Durkheim, Jacques Hamard, Gustave Lanson, Charles Seignobos, André Weiss. ; Dans la même collection parut aussi : ANDLER, Charles, *Le Pangermanisme : ses plans d'expansion allemande dans le monde,* Paris, A. Colin (Etudes et documents sur la guerre), 1915, 80 p. ; L'ouvrage fut traduit en allemand chez un éditeur suisse : ANDLER, Charles, *Die alldeutsche Bewegung : ihre Pläne deutscher Ausbreitung in der Welt,* trad. par Jacques Hatt, Lausanne, Payot, Paris, A. Colin, 1915, 86 p.

[432] BEILECKE, *Französische Intellektuelle und die Dritte Republik,* op.cit.

[433] ANDLER, Charles (sous la dir.), *Collection de documents sur le pangermanisme.* t. 1, *les origines du pangermanisme (1800-1888),* t. 2., *Le pangermanisme continental sous Guillaume II (1888-1914),* t. 3., *Le pangermanisme colonial sous Guillaume II ,* t. 4., *Le pangermanisme philosophique (1800-1914),* Paris, Conrad, 1915-1917. ;

[434] BEILECKE, *Französische Intellektuelle und die Dritte Republik,* op.cit.

[435] Cf. KWASCHIK, *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität,* op.cit.

Dans cet entretien, donnée en 1922 mais publié en 1925, Andler distingue entre « volonté » et « intellectualisme » pour analyser les différences entre « l'esprit français » et l' « esprit allemand » : l'intelligence, ou le rationalisme, est propre à la culture française, la « volonté » au contraire est une force sombre, issue d'humiliation et propre aux Allemands. L'utilisation du concept d' « esprit » national par Andler s'inscrit dans un recours courant dans la vie intellectuelle de l'après-guerre à des concepts issus de la vieille psychologie des peuples[436]. Selon Andler, c'est avec la montée du romantisme allemand que le « peuple allemand » a perdu son ancienne « sentimentalité », le rationalisme de Kant et de Hegel :

> « Il y a des peuples d'esprit lumineux et des peuples d'esprit sombre. La France, intellectualiste de croyance et de tempérament, a ce clair bon vouloir qui croit que la raison dissipera tous les litiges. Le peuple allemand, volontariste, est un peuple sombre, depuis qu'il a perdu son ancienne sentimentalité, cette tendresse de cœur qui l'avait rendu cher à nos ancêtres. Il est devenu amer et sombre, parce qu'il s'est senti humilié dans les deux premiers tiers du XIXe siècle et que, dans le dernier tiers, bien que prépondérant en Europe, il n'a pu réaliser son ambition »[437].

Selon Andler, un rapprochement franco-allemand serait donc possible en retrouvant cette ancienne « sentimentalité », la pensée rationaliste allemande de Kant et de Hegel. Andler essaie par la suite de montrer la proximité entre les « esprits » français et allemand à travers une étude du droit : il souligne que les deux systèmes de droit sont rationalistes et montre la proximité des lois françaises et allemandes, tout au contraire du système juridique et constitutionnel de l'Angleterre, la tradition du *common law*. Avec sa démonstration, Andler s'efforce donc de mettre en lumière l'existence d'une tradition rationaliste en Allemagne. Cette tradition n'est cependant pas sans danger, comme il précise, car il ne considère pas le pangermanisme comme le « vrai ennemi », car il est « une attitude de volonté, plutôt que d'intelligence »[438] mais l' « esprit prussien », car il est « armé de rationalisme »[439]. Le danger ne relève donc pas du pangermanisme, de la « volonté sombre », pendant la guerre abondamment traité par Andler[440], mais de l'esprit prussien rationnel, incarné par Bismarck.

Pourtant, contre cet esprit prussien, Andler évoque la tradition cosmopolite de la pensée politique allemande, et des projets politiques révolutionnaires, présente chez Kant, mais aussi chez Schiller, occultée cependant par la monarchie qu'elle mettait en question. Il propose la redécouverte de ces idées libérales et révolutionnaires, méconnues car ne pouvant être exprimées

---

[436] Cf. PROCHASSON et RASMUSSEN, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première guerre mondiale,* op.cit.
[437] ANDLER, Charles, « Sur le rapport entre Français et Allemands », *Entretiens de l'Union pour la vérité,* (1925), p. 80.
[438] ANDLER, « Sur le rapport entre Français et Allemands », op.cit., p.70.
[439] Ibid., p.70.
[440] ANDLER, Charles (sous la dir.), *Collection de documents sur le pangermanisme.* t. 1, *les origines du pangermanisme (1800-1888),* t. 2., *Le pangermanisme continental sous Guillaume II (1888-1914),* t. 3., *Le pangermanisme colonial sous Guillaume II ,* t. 4., *Le pangermanisme philosophique (1800-1914),* Paris, Conrad, 1915-1917.

ouvertement. Ce républicanisme, il faudrait le redécouvrir en Allemagne. Andler propose ainsi un « examen de conscience », une sorte de dénationalisation, comme l'avait connue la France après la défaite de 1870 et suite au boulangisme.

Déjà pendant la guerre, Andler avait souligné qu'une paix avec l'Allemagne n'était possible qu'avec une démocratisation de l'Allemagne : « La Démocratisation de l'Europe est à présent possible. Je regrette que nos gouvernants ne disent pas plus nettement qu'elle est la *condition à la paix* »[441], écrit-il dans une lettre à Bernoulli en 1917. Seul le rationalisme permet donc une entente entre les nations, entre la France et l'Allemagne, comme il le précise dans une lettre à Bernoulli : « ce que je sais, en tout cas, c'est que le *rationalisme est un sentiment,* mais un sentiment *universalisé*, qui a le respect de toutes les destinés humaines »[442]. Le rationalisme, avec sa prétention à l'universalité devrait permettre le rapprochement, en opposition au particularisme allemand. Une autre lettre illustre encore mieux cette universalité qu'il attribue au rationalisme. Andler répond à Bernoulli qui avait, lors de son séjour à Paris en 1923, fait une remarque sur le « rationalisme-nationalisme » d'Andler à Marguerite Faure, ce qu'Andler n'a appris que plus tard. Un incident qui provoqua une courte mésentente entre les deux amis. Andler lui écrivit :

> « Je ne sais ce que vous entendez par là. Mon rationalisme est comme chez tous les hommes cultivés, et qui consentit à se servir de leur intelligence, une façon d'entrer en contact avec les hommes et avec l'univers pour s'entendre et pactiser. La raison est ce sur quoi on ne peut pas être en désaccord. Ou bien moins on ne peut être en désaccord qu'avec ceux qui ne se servent pas de leur raison (les prêtres, les croyants, les militaires, les Allemands pangermanistes d'aujourd'hui et quelques Suisses). Il m'est facile immédiatement d'entrer en contact d'idées avec quelques grands Allemands d'autrefois, par cette *raison* qui est un *sentiment*, et non pas un conceptualisme abstrait qui est une *vivante* intelligence et non pas un mécanisme logique »[443] .

Un passage qui illustre bien les différentes nuances que prend le mot « rationalisme » dans le contexte français et allemand. Intéressant est à ce sujet l'échange avec Bernoulli, l'un français, l'autre germanique. Bernoulli, admettant l'influence qu'Andler avait exercée sur lui, souligne qu'il ne veut pourtant pas se tourner entièrement vers un rationalisme, selon lui une « *übernietzschische, geistesfeindliche Doktrin* » et préfère parler de « *Vernunftbeseelung* » ou du « *Psychorationalismus* ». Dans cette lettre il décrit bien la différence de connotation du terme « rationalisme » en français et en allemand :

> « J'en suis sûr, de nouveau grâce à l'échange avec vous, que le terme « rationaliste » prend, depuis longtemps, mais surtout aujourd'hui, une connotation différente en allemande qu'en français. Là, la bête raison qui doit

---

[441] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 22 mai 1917, n° 47, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III). ; Souligné dans l'original.

[442] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 15 juillet 1922, n° 59, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[443] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli, du 23 octobre 1923, n° 69, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

être dressé, afin de perdre son abrutissement – en France le rationalisme est toujours une confirmation toute naturelle d'une faculté artistique et gaîté innée. C'est pourquoi vous m'avez objecté autrefois : pour moi le rationalisme c'est un sentiment »[444].

Le rationalisme démocratique est ainsi pour Andler un élément central, en dépit des notions d'antiparlementarisme qu'il avait exprimé dans ses articles dans les *Entretiens politiques et littéraires* et dans la *Civilisation socialiste*[445]. L'hypothèse de l'influence de la pensée française sur Nietzsche s'inscrit donc dans cette pensée d'une possible entente franco-allemande sur la base d'un rationalisme démocrate, comme c'était le discours dominant au sein de l'Union pour la vérité[446]. Le *Nietzsche* d'Andler – en dépit de sa non-réception en Allemagne – peut donc être interprété comme une œuvre de conciliation. C'est au moins cette dimension de son *Nietzsche* qui avait été retenue en Suisse, dans un compte rendu du germaniste Ernst Jenny dans les *Basler Nachrichten*[447].

Le rationalisme, cette « vivante intelligence » représente pour Andler le pilier de la civilisation. Il est la condition à l'entente franco-allemande et à la réalisation d'une « civilisation supérieure ». Les questions de la civilisation, du rationalisme démocratique et de la morale sont chez Andler étroitement liées. La moralité est ainsi synonyme de la civilisation, de la « totalité des faits intellectuels ». Ainsi, au lendemain de la révolution russe de 1917, Andler affirme que « la Révolution russe prouve la valeur morale du peuple russe »[448], ce qui montre la superposition des faits moraux et politiques chez Andler. Cette conception de la moralité comme fait « civilisationniste » supérieure est déjà présente dans la *Civilisation socialiste,* un texte qui traite essentiellement du problème moral. Cette notion de la morale qui semble se superposer chez Andler avec la notion de civilisation explique aussi pourquoi Andler rapproche la philosophie de Nietzsche de la pensée socialiste : la pensée socialiste d'Andler accorde un rôle clé à une réforme morale, une préoccupation qui est centrale aussi dans la philosophie de Nietzsche.

---

[444] « soviel steht mir aber nachgerade fest, wiederum dank dem Austausch mit Ihnen, dass der Terminus „Rationalist" im deutschen seit alters und gar erst heute eine andere Musik macht als im Französischen. Dort das Vernunfttier, das abgerichtet werden muss, um seinen Stumpfsinn loszuwerden – in Frankreich aber immer zugleich eine natürliche Betätigung angeborener Künstlerschaft und Fröhlichkeit. Weshalb Sie mir einst mir Recht entgegenhielten: „Pour moi le rationalisme c'est un sentiment" », Lettre de Carl-Albrecht Bernoulli du 1er avril 1929, n° 162, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

[445] Nous avons déjà souligné l'ambigüité de la pensée d'Andler concernant ce point dans notre première partie.

[446] Cf. BEILECKE, *Französische Intellektuelle und die Dritte Republik,* op.cit.

[447] Ainsi, Jenny écrit sur le premier tome : « seine Bedeutung für die geistige Annäherung der Völker liegt auf der Hand; es ist ein Werk, durch das sich die französische Forschung nur in hohem Maße selber ehrt », E.J., Rezension zu Andler, Charles, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t.1, *les précurseurs de Nietzsche, Basler Nachrichten,* n° 182, 1. Mai 1921.

[448] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 22 mai 1917, n° 47, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

La critique sociale de Nietzsche

L'influence de la pensée dialectique d'Hegel fournit à Andler une explication pour comprendre comme la philosophie de Nietzsche, auteur généralement considéré comme antisocialiste, peut-être rapprochée des idées socialistes. Ainsi, une idée de Nietzsche a toujours sa contrepartie et il en faut comprendre la synthèse : « Toute pensée, chez Nietzsche, a donc sa contrepartie qui la délimite. On a compris la pensée vraie de Nietzsche, quand on a dénombré les antagonismes qu'il découvre dans la réalité humaine, et quand on a saisi le compromis effectif par lequel il estime que les forces contraires se tiennent en échec et en équilibre »[449]. C'est ainsi qu'il interprète les aphorismes critiques de Nietzsche envers le socialisme comme faisant partie d'une pensée dialectique. Selon Andler, la pensée dialectique de Nietzsche implique qu'il accepte aussi l'antithèse de ces aphorismes et ainsi consente aux réformes démocrates et sociales.

C'est notamment dans le tome sur la « deuxième période » que le rapprochement de la philosophie de Nietzsche avec les idées socialistes apparait de la manière la plus claire. Dans cette deuxième période, la « période française », Nietzsche se tourne vers un « intellectualisme transformiste ». Andler comprend l'intellectualisme de Nietzsche comme une opposition au romantisme allemand, car il n'attribue plus de fins, qu'elles soient humaines ou divines, à la vie humaine. Dans un système rationaliste ne règnent que les causes et les effets, la vie humaine est ainsi libérée des fins.

Du pessimisme schopenhauerien, Nietzsche évolua donc, sous l'influence des moralistes français, vers l'optimisme propre aux systèmes rationalistes. La clarté intellectuelle est au centre de ce système : ainsi, Nietzsche met en lumière l'historicité des croyances et de la moralité en soulignant qu'elles reposent sur des traditions anciennes aujourd'hui périmées. Les croyances, expression de ces traditions, sont donc aujourd'hui vide de sens. C'est la raison pour laquelle Nietzsche revendique l'affranchissement de ces croyances sentimentales pour atteindre la clarté intellectuelle, la « liberté d'esprit ». De cette « liberté d'esprit », acquise par l'affranchissement des croyances, découlera un renouvellement moral et ainsi une nouvelle civilisation. Or, Nietzsche supposait la notion de vérité déterminée par la moralité, la clarté intellectuelle devrait donc modifier la moralité.

Selon Nietzsche, le raisonnement est déterminé par le caractère, par le « passé mental » d'un individu. L'intérieur, donc la moralité, est donc déterminante dans ce que nous percevons comme étant la vérité : « Toute pensée est un événement moral »[450]. Tout conflit de motif ou

---

[449] ANDLER, *Nietzsche : sa vie et sa pensée,* t 3*,* 1958, op.cit, p. 193.
[450] Ibid., p. 24.

mobile, dans les termes d'Andler, est ainsi déterminé par la structure morale de l'individu, donc par l'inconscient. L'homme n'a donc pas de liberté de décision, l'idée de libre arbitre n'est qu'un sophisme. La liberté de l'esprit est le remède à ce sophisme, dans la mesure où elle est une discipline intellectuelle rejetant tout mensonge, même des mensonges qui peuvent soulager la condition humaine, comme par exemple les religions, « nées de la *détresse* et du *besoin* des hommes »[451]. Cette liberté d'esprit est sans doute douloureuse, car elle oblige à regarder la vérité en face, mais elle est aussi libératrice : « La condition de l'homme et celle d'un immense affranchissement moral et matériel par le savoir »[452]. Une idée chère à Andler, car on l'a retrouve dans sa brochure sur *L'Humanisme travailliste*, soulignant l'affranchissement des ouvriers par le savoir. La science, qui est recherche de vérité, peut ainsi affranchir d'une conception de la vérité déterminée par des croyances religieuses. La liberté d'esprit, dont parle Nietzsche, se réalise dans un premier pas à travers la science positive.

Mais l'affranchissement par la science est nécessairement lié à une réforme morale, car, comme le montre Andler, Nietzsche supposait que si la moralité est déterminante pour la notion de vérité, la nouvelle notion scientifique de vérité doit modifier en revanche notre moralité. La nouvelle moralité ne reposerait plus sur l'erreur du libre arbitre, prendrait en compte la dialectique des instincts et n'accepterait pas l'idée illusoire d'une fin morale, mais mettrait en avant les déterminismes sociaux de la moralité. On aperçoit dans ce développement sur les idées de Nietzsche des convergences avec des textes antérieurs d'Andler : la question d'une détermination sociale de la morale, qui est chez Andler une morale de classe, se trouve déjà dans ses tout premiers textes, notamment dans l'article sur la « Pathologie du devoir »[453] et l'idée que l'éducation ou la science peut amener une transformation morale est annoncée dans *La Civilisation socialiste*[454].

L'intellectualisme de Nietzsche est, comme le précise Andler, aussi un naturalisme, ce qui explique le titre « transformisme intellectualiste » donné à l'ouvrage exposant la « deuxième période ». Il s'agit d'une application aux faits moraux des lois darwiniennes de la sélection et de la théorie de l'adaptation au milieu de Lamarck. C'est donc à travers la sélection et la création des nouvelles structures morales que pourra naître une nouvelle civilisation.

L'interprétation d'Andler de la pensée de Nietzsche comme une critique sociale s'explique notamment par l'importance de la question morale dans l'idéal de civilisation chez Nietzsche. Andler s'interroge sur la critique de Nietzsche au régime politique et sociale présent pour ainsi

---

451 Ibid., p. 78, souligné dans l'original.
452 Ibid., p. 32.
453 ANDLER, « Pathologie du devoir », op.cit.
454 ANDLER, *La Civilisation socialiste,* op.cit.

pouvoir esquisser son idéal de civilisation. La conception de la civilisation chez Nietzsche, souligne-t-il, est celle d'une adaptation de l'homme au milieu, à travers la comparaison et l'observation permanente. Une civilisation de haute qualité est ainsi une civilisation intellectuelle, reposant sur un esprit rationaliste. Pourtant, Andler précise que Nietzsche veut joindre la passion à cette civilisation intellectuelle, menacée par la dégénérescence : l'instabilité de l'intellectualisme qui ne permet pas de vérités absolues va de pair avec une perte du sentiment social comme il prédominait dans les civilisations primitives. Ainsi, comme le souligne Andler, Nietzsche conclue à la nécessité d'un compromis entre l'intellectualisme instable et la robustesse durable des civilisations primitives. Ce compromis consistera à donner une croyance à la civilisation intellectualiste pour ainsi stimuler la passion. Cette argumentation introduit l'hypothèse que le « système » de Nietzsche est un système socialiste, car Andler souligne que Nietzsche appréciait la force du socialisme à donner une croyance aux ouvriers et ainsi à déchaîner les passions.

Andler souligne que même si Nietzsche n'appréciait pas les idées socialistes concernant la réorganisation de la société, il leur empruntait néanmoins la critique du régime social contemporain, du régime capitaliste. Ainsi, Andler rapproche Nietzsche de Marx, soutenant que les deux systèmes avaient en commun un noyau transformiste. Ce transformisme dans le marxisme consiste en une explication historique des structures mentales. Les deux philosophes cherchaient ainsi dans la technologie l'origine du capitalisme. L'argumentation montre que l'analyse transformiste, que semble admirer Andler (il souligne que l'application du transformisme aux faits sociaux fut la force de Nietzsche et que c'est en cela que consiste l'originalité de la pensée nietzschéenne), prend chez lui plutôt le sens d'une analyse historique. Le rapprochement entre Nietzsche et Marx, Andler l'établit notamment à partir des textes du « jeune Marx », c'est-à-dire le *Manifeste Communiste.* Il souligne ainsi que l'idée d'aliénation de l'ouvrier par le travail de la machine remontant à Marx et à Proudhon se trouve aussi chez Nietzsche. Andler attribue ainsi à Nietzsche une préoccupation humaniste, soulignant la critique de Nietzsche à la médiocrité de la production par le travail de la machine : « Mais il nous importe que l'appréciation de Nietzsche touche à la valeur humaine du travail. C'est ce qu'on oublie quand on rappelle seulement ses durs aphorismes sur la caste du travail forcé »[455], et « Nietzsche regrette de la voir extirpée par l'esclavage humilié où le travail monotone de la machine réduit nos ouvriers »[456].

Dans la suite, Andler essaye de montrer les convergences entre la pensée de Nietzsche et de Jaurès. Selon Andler, Nietzsche considérait la classe bourgeoise comme une classe niveleuse, car voulant se distinguer des ouvriers comme caste en non pas par une sélection d'hommes. Elle doit en plus se reprocher sa culture intellectuelle insuffisante. Andler souligne cependant l'erreur

---

455 ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3*,* 1958, op.cit., p. 196.
456 Ibid., p. 196.

de Nietzsche concernant ce point, en ayant recours au fameux X^e^ chapitre de *L'Armée nouvelle* de Jaurès[457] qu'il qualifie comme « le plus glorieux résumé de toute la science sociales française »[458]. Andler approuve l'analyse de Jaurès selon laquelle la force de la bourgeoisie est qu'elle est une classe qui travaille, ce qui la fait croire que le régime présent est juste, qu'elle est dans son bon droit. Cette analyse fine de Jaurès est pour Andler une prolongation de la pensée de Nietzsche : « Jaurès atteint à une réalité sociale plus vivante que Nietzsche ; et en même temps il est plus nietzschéen que lui. Il prolonge la ligne de la pensée nietzschéenne par cette analyse de la légitime fierté que nos classes dirigeantes puisent dans la certitude d'une grand œuvre accomplie »[459]. Un résultat qu'Andler utilise pour souligner que les vertus bourgeoises, la fierté de l'œuvre accompli, peuvent affranchir les ouvriers. Rappelons ici la conception que se fait Andler du socialisme comme une nouvelle moralité qui devrait affranchir les ouvriers, une moralité qui se manifeste notamment par la joie au travail et par la joie dans l'activité de production. Une idée de moralité qui n'est pas loin de cet idéal du travail protestant qui avait rendu possible le développement du capitalisme, selon la thèse célèbre de Max Weber[460]. Il serait ainsi intéressant d'étudier l'influence du protestantisme sur la pensée d'Andler, comme cela a déjà été esquissé dans l'article de Pascal Gruson[461].

Andler poursuit son interprétation de Nietzsche en mettant en avant l'idée selon laquelle le régime démocratique, donc le régime bourgeois, aboutit nécessairement à la révolution sociale, une idée qu'Andler affirme pouvoir retrouver chez Nietzsche et chez Jaurès, mais qui était aussi présente dans le socialisme allemand des années 1860 et 1870. Sur ce dernier point il s'appuie sur une citation de Wilhelm Liebknecht qui affirmait : « La liberté politique […] exige la justice sociale, ou elle meurt ; et la justice sociale ne se réalise pas, sans que la liberté politique en naisse »[462]. Le recours à Liebknecht devrait donc appuyer l'hypothèse des idées socialistes de Nietzsche. Car Nietzsche, comme il l'affirme, voyait que la bourgeoisie était en déclin et que le régime bourgeois ne pouvait pas persister.

Nous avons présenté l'interprétation d'Andler selon laquelle Nietzsche empruntait au socialisme la critique du régime social présent, une hypothèse qu'il justifie notamment en rapprochant Nietzsche de Marx, de Jaurès et de Liebknecht. Andler précise cependant que Nietzsche ne croyait pas aux modèles de reconstruction qu'offrait le socialisme. Il procède ainsi à

---

457 JAURÈS, Jean, *L'Armée nouvelle,* Paris, Rouff, 1911, 686 p.
458 ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3*,* 1958, op.cit., p. 197.
459 Ibid., p. 197.
460 WEBER, Max, *Die Protestantische Ethik und der "Geist" des Kapitalismus,* Düsseldorf, Wirtschaft und Finanzen (Klassiker der Nationalökonomie), 1992 [1905], 110 p.
461 GRUSON, Pascale, « Les appartenances confessionnelles des germanistes français », *in :* ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, p. 87-108.
462 Wilhelm Liebknecht, cité dans : ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3*,* 1958, op.cit., p. 198.

l'analyse de cette reconstruction que propose Nietzsche. Au cœur de cette reconstruction se situe une réforme morale, manifestant ainsi sa proximité au projet d'Andler d'une civilisation nouvelle exposée dans *La Civilisation socialiste*[463].

On retrouve ainsi la conception d'Andler du socialisme comme un nouvel ordre moral dans son interprétation de Nietzsche. L'idée selon laquelle le socialisme dépasse la mise en place d'un régime social juste se retrouve aussi dans le *Nietzsche* : il souligne que pour Nietzsche, le régime socialisme ne serait pas encore un régime juste car la qualité morale de la classe ouvrière ne serait pas supérieure à celle de la classe bourgeoise : « C'est notre mentalité qu'il faut réformer. C'est l'esprit de haine et de fielleuse jalousie qu'il faut guérir. Alors la réforme sociale sera déjà en marche »[464]. La critique de Nietzsche se dirige donc surtout contre des revendications d'augmentation des salaires, ce qui n'est qu'une prolongation de la logique de l'industrialisme et qui ne pourrait pas redonner l'humanité perdu aux travailleurs manuels :

> « Oser formuler des revendications sociales en pareils termes, cela seul attesterait chez les ouvriers une âme de bassesse bourgeoise, qui n'attache plus aucun prix à la maîtrise de soi, à l'ascétisme noble, au loisir permis de la pensée, à l'indépendance honnête et pauvre, ni, pour tout dire, à la *valeur intérieure* »[465].

Selon Andler, Nietzsche soutient ainsi qu'il faut d'abord « régénérer du dedans les ouvriers »[466] pour pouvoir amener un vrai changement de leur condition, selon lui une idée socialiste. L'interprétation de la pensée nietzschéenne comme une idée socialiste s'explique par la conception du socialisme d'Andler qui revendique une « régénération morale » des ouvriers comme condition d'une nouvelle civilisation[467]. Car, comme précise Andler dans *La Civilisation Socialiste,* le socialisme doit aller plus loin que revendiquer l'amélioration des conditions socio-économiques, ce qui n'est que l'accomplissement de la démocratie, et doit proposer la réalisation d'un civilisation nouvelle. Pour Nietzsche, ainsi que pour Andler, la morale de l'ouvrier est donc cruciale, et, selon la lecture d'Andler, une idée socialiste que l'on aurait pu prendre pour une idée aristocratique.

Nietzsche, même s'il critiquait le régime social actuel, n'était pourtant pas convaincu par les remèdes que proposait le socialisme. Andler avance que Nietzsche craignait la révolution sociale car il craignait des conséquences destructrices pour la société et pour la morale, car le socialisme proposait un « idéal contradictoire de bassesse haineuse et d'ascétisme jaloux »[468]. Le

---

[463] ANDLER, *La Civilisation Socialiste,* op.cit.
[464] ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3, 1958, op.cit., p. 199.
[465] Ibid., p. 200.
[466] Ibid.
[467] Cf. ANDLER, *La Civilisation Socialiste,* op.cit.
[468] ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3, 1958, op.cit., p. 201.

socialisme est donc « de l'intolérance, de la haine et de la brutalité condensées »[469]. Ce qui répugnait Nietzsche chez le socialisme, selon Andler, c'est le fait que les idées « niveleuses » ne permettraient plus l'émergence d'esprits aristocratiques et supérieurs. Pourtant, bien que niveleur dans ses fins, le socialisme développe les énergies individuelles, il a la capacité de mobilisation, d' « enivrement » pour l'idée de justice sociale, car Nietzsche, nous l'avons déjà souligné, considérait qu'il fallait de la passion même dans une civilisation intellectualiste. Ainsi, Andler affirme que Nietzsche croyait à une révolution prochaine, même s'il ne la souhaitait peut-être pas. Car Nietzsche appréciait dans le socialisme sa dimension libertaire, l'irrespect des classes dirigeantes, ce qui représentait une premier pas vers une « aristocratie nouvelle de l'esprit »[470] :

> « Rien de développe les énergies individuelles comme cette gageure socialiste de l'égalité. Rien non plus n'égale la puissance d'enthousiasme qu'elle déchaîne. La revendication de la justice, où se cachent de sombres appétits de cruauté, apporte enfin un prodigieux enivrement. Son terrorisme marque un retour à un enthousiasme sauvage et fort. Il produit une émotion et une fièvre plus extatiques encore que la guerre nationale. « Die soziale Revolution ist vielleicht noch etwas Grösseres ; desshalb kommt sie[471]. » La révolution fait partie de ce rajeunissement viril qui réveillera les nations efféminées de l'Europe présent »[472].

Mais la révolution sociale n'est donc pas la fin en elle-même. Elle est la condition d'une nouvelle civilisation régénérée et d'une « humanité nouvelle ». Cette civilisation nouvelle ne se réalisera que par une transformation de l'homme, de sa moralité, résultat d'une sélection humaine.

Cette utopie d'une moralité renouvelée qu'Andler annonce déjà dans le cinquième tome se prolonge dans le sixième, exposant *La dernière philosophie de Nietzsche.* D'après Andler, si l'art a été au cœur du premier système de Nietzsche, dans son dernier système c'est le problème de la morale qui est prépondérant. La conception nietzschéenne de la morale ne se limite cependant pas aux actes de l'homme, elle inclut « tout la hiérarchie des hommes, des actes, des instincts »[473], une conception proche de celle d'Andler pour qui la moralité est équivalente à la civilisation.

Andler comprend la critique de Nietzsche à la moralité contemporaine comme un moment de renaissance, sa philosophie étant ainsi critique et reconstruction. La philosophie de Nietzsche est donc annonciatrice de la moralité future : « Comme Schiller méprisait les religions par religion, Nietzsche se dénomme *immoraliste* par mépris des misérables morales antérieures ; et entre elles et lui, c'est un duel à mort »[474]. La dernière philosophie de Nietzsche est une œuvre de

---

469 Ibid., p. 201.
470 Ibid., p. 192.
471 NIETZSCHE, Friedrich, *Morgenröthe*, posth. §559, cité dans : Ibid., p. 202.
472 ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3*,* 1958, op.cit., p. 202.
473 Ibid., p. 298.
474 Ibid., p. 299.

régénération, à laquelle précède nécessairement la décadence. Andler procède ainsi par l'analyse des « valeurs de décadence » pour ensuite étudier les « valeurs de renaissance ».

L'analyse des valeurs de décadence commence par l'analyse de la genèse de la moralité, du « fait social primitif » : c'est l'étude du fameux passage sur la « morale des maître » et la « morale des esclaves » dans la *Généalogie de la morale*. Ce passage avait provoqué des critiques notamment dans le milieu socialiste. Ainsi, Franz Mehring interprète le surhumain de Nietzsche comme un tyran (*Gewaltmensch*), comme un phénomène de la transformation de l'âge du nationalisme libéral vers l'âge de l'impérialisme et ainsi comme un symbole des atrocités impériales et coloniales[475]. Ainsi, il fait de Nietzsche le philosophe du capitalisme et de la bourgeoisie en déclin. Il lui reproche l'acceptation de l'exploitation des « esclaves » par les « maîtres » avec la justification qu'elle serait une condition nécessaire à la production artistique. Selon Mehring, la philosophie de Nietzsche est donc une légitimation des différences sociales et de l'exploitation des ouvriers[476], une interprétation qui a largement influencé l'image de Nietzsche chez une grande partie de la social-démocratie[477].

Andler, contrairement à l'interprétation de Mehring, reconnaît dans le passage sur la morale des esclaves et des maîtres une pensée sociale précoce, dans la mesure où Nietzsche avait déjà reconnu les conditions sociales de la morale. Il comprend ce passage comme une analyse de la genèse de la moralité. D'après Andler, la théorie de Nietzsche part de l'idée qu'à l'origine de la moralité des maîtres on trouve des instincts comme le besoin de conquête, la haine de l'étranger et l'aptitude à se subordonner. La morale des maîtres traduit l'instinct qui groupe les collectivités pour les diriger. Elle est l'œuvre d'une aristocratie imposant un idéal de moralité et une justice adaptée à leurs besoins. L'aristocratie décrète ainsi comme morale ce qui leur sert. Le vrai maître cependant, l'individu d'élite, dépasse déjà la moralité de son groupe pour tendre vers une collectivité plus vaste dont il anticipe la moralité.

La « morale des esclaves » est la morale des vaincus, des faibles, et elle est toujours une morale « grégaire ». Chez le faible, ce n'est pas la distinction entre le bon et le mauvais qui est central, mais la distinction entre le bon et le méchant, car c'est la force que redoutent les faibles. D'après Andler, le seul instinct noble qu'attribue Nietzsche aux « faibles » est le « besoin de

---

[475] Cf. VIVARELLI, Vivetta, « Das Nietzsche-Bild in der Presse der deutschen Sozialdemokratie », *Nietzsche-Studien* (1984), Bd. 13, p. 521-569.

[476] Cf. BEHLER, Ernst. « Zur frühen sozialistischen Rezeption Nietzsches in Deutschland », *Nietzsche-Studien* (1984), n°13, p. 503-520.

[477] Sur la réception de Nietzsche dans la social-démocartie : Cf. VIVARELLI, Vivetta, « Das Nietzsche-Bild in der Presse der deutschen Sozialdemokratie », *Nietzsche-Studien* (1984), Bd. 13, p. 521-569. ; BEHLER, Ernst. « Zur frühen sozialistischen Rezeption Nietzsches in Deutschland », *Nietzsche-Studien* (1984), n°13, p. 503-520. ; GERLACH, Hans-Martin, « Etwas über Nietzsche und uns Sozialisten », *in :* GERLACH, Hans-Martin et CAYSA, Voker (sous la dir.), *Nietzsche und die Linke* (Diskurs, Streitschriften zur Geschichte un Politik des Sozialismus, Heft 19), Leipzig, Rosa-Luxemburg Stiftung Sachsen, 2006, p. 9-27.

liberté », d'où résultent les doctrines libérales. Les faibles se créent ainsi leur propre morale, s'octroyant un devoir moral. Mais ce devoir ce n'est que l'asservissement à l'aristocratie, aux « maîtres ». On peut reconnaître dans cette analyse des idées qu'Andler avait déjà exprimées dans son texte sur le « Pathologie du devoir », soutenant que le devoir n'est qu'une illusion d'une moralité de classe et dont les ouvriers doivent s'affranchir.

Andler souligne la nouveauté de la théorie de Nietzsche qui est d'avoir « pressentie » que la moralité reflète toujours des puissances sociales. Il soutient ainsi que la pensée de Nietzsche est, loin avant les fondateurs de la sociologie contemporaine, une première sociologie, car Nietzsche croyait les faits sociaux supérieurs aux consciences individuelles. Cette sociologie est aussi un naturalisme, car le fait social chez Nietzsche est aussi un fait biologique. « La sociologie peut se définir un département de la biologie »[478], avance-t-il. D'après Andler, la théorie de Nietzsche est donc une théorie sociologique, dans la mesure où elle impute les idées aux structures sociales, mais aussi une théorie qui considère les structures sociales déterminées par les structures biologiques.

Bien qu'Andler semble avoir été fasciné par la théorie biologiste de Nietzsche, il s'oppose pourtant à toute interprétation chauviniste de sa philosophie comme le montre un échange sur le sujet avec Bernoulli à propos d'un article d'Alfred Baeumler. Andler reproche à Bernoulli une trop grande tolérance dans son article dans le *Deutscher Almanch* envers l'interprétation « hitlérienne » d'Alfred Baeumler, l'ultérieur chef de la « division science » dans l' « Amt Rosenberg » sous le régime national-socialiste[479] :

> « Hélas ! cher ami, comme vous êtes tolérant ! Alors sous prétexte que le jeunesse allemande ne veut qu'un *Nietzsche* falsifié, vous souhaitez bonne chance au Nietzsche hitlérien de Baeumler ? C'est trop de bonté ou trop de pragmatisme ; et on pouvait dire à Reclam quelques vérités, sans rompre avec lui »[480].

Il s'agit probablement d'un compte rendu de Bernoulli sur le livre *Nietzsche der Philosoph und Politiker* d'Alfred Baeumler[481]. L'auteur donnait une interprétation de l'idée de la « volonté de puissance » de Nietzsche comme un idéal héroïque et une image pangermanique de Nietzsche et faisait ainsi le rapprochement entre Nietzsche et Hitler[482]. C'est l'européanisme de Nietzsche qu'Andler voyait réduite à une interprétation nationaliste et chauvine :

---

478 ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3*,* 1958, op.cit., p. 317.

479 Cf. RIEDEL, *Nietzsche in Weimar,* op.cit.

480 Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 15 avril 1931, n° 137, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

481 Il s'agit probablement d'un compte rendu de Bernoulli sur le livre de BAUMLER, Alfred, *Nietzsche der Philosoph und Politiker,* Leipzig, 1931.

482 Cf. le chapitre sur „Nietzsche et le national-socialisme" dans RIEDEL, Manfred, *Nietzsche in Weimar : ein deutsches Drama*, Leipzig, Reclam, 1997, 368 p.

« si le "bon Européanisme de Nietzsche" de Nietzsche n'est que le grossier pangermanisme décrit dans Baeumler, il faut tirer l'échelle. Je comprends très bien que la plupart des professeurs allemands et les masses profonds de leurs étudiants soient teutomanes. Je ne les ai jamais connus autres. Mais alors qu'ils laissent Nietzsche de côté ; et qu'il soit possible de confondre avec la politique positive et contemporaine de Nietzsche ses thèses sur l'origine lointaine des aristocraties, c'est un contre-sens vraiment trop énorme »[483].

Tout au contraire, pour Andler, cette explication biologique de la moralité primitive chez Nietzsche est une idée socialiste, voir un moyen de dépasser les systèmes socialiste. Ainsi, Andler rapproche cette théorie de Nietzsche des théories sociales de Saint-Simon, Rodbertus, Marx et Dühring, dans la mesure où tous ces théories partent de l'idée selon laquelle l'histoire de l'humanité se réduit toujours à un antagonisme entre exploiteurs et exploités. Sauf que Nietzsche, à la suite de Gobineau et de Machiavel, et bien sur suite à Hegel, décrit cet antagonisme avec les termes de « maîtres » et d'« esclaves ». Pour Andler, ce rapprochement est valable, bien qu'il affirme que Nietzsche considère cet antagonisme comme un « fait de race »[484]. La force de la théorie de Nietzsche, précise Andler, repose dans la tentative d'expliquer les idéologies et moralités comme des moralités de classe (ou des maîtres et des esclaves). Selon Andler, la théorie de Nietzsche permet ainsi de dépasser l'« œuvre robuste, mais incomplète » du marxisme, car substituant au primat économique le primat biologique : « il substitue à l'interprétation économique de l'histoire une explication par le sang des races »[485].

De l'analyse de la genèse de la moralité Andler passe à l'analyse des « valeurs de décadence », parmi lesquelles figurent notamment le christianisme et la démocratie, mais aussi la décadence de la philosophie et de l'art. La compréhension dialectique de la philosophie de Nietzsche l'amène à soutenir dans le sixième tome que Nietzsche, bien que souvent considéré comme antidémocrate, avait souhaité l'avènement de la démocratie. Ainsi, Andler annonce dans une lettre à Bernoulli ce qui constitue le « secret principal » du sixième tome[486] :

« Je vous livre le secret principal, écrit-il, Je prends très au sérieux des textes comme ceux du *Zarathoustra. Paralipomenon. t. XII.* Voreingenommenheit gegen Demokratie war *im Vordergrund*…Eigentlich *ist er froh*, dass es soweit ist… »[487].

Selon Andler, Nietzsche avait donc souhaité la démocratie, en la sachant un état provisoire. Il met en avant le fait que Nietzsche, en critiquant la démocratie, la morale et le christianisme souhaitait

---

[483] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 15 avril 1931, n° 137, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).
[484] ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3, 1958, op.cit, p. 317.
[485] Ibid., p. 318.
[486] Andler parle du 5e tome, mais sans doute s'était-il trompé
[487] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 2 septembre 1928, n° 107, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III).

ainsi les réformer. Sa critique est ainsi une stimulation de la future régénération. Comme il avait attaqué la réforme de Luther en souhaitant une nouvelle réforme, il attaque la démocratie :

> « Et de même, je crois qu'il a appliqué littéralement la méthode qu'il feint de reprocher à Luther. Le dernier a attaqué l'Église au moment où elle se décomposait, et il l'a donc restaurée. Nietzsche a attaquée la *morale* et le *christianisme* pour les obliger à se défendre, pour leur rendre la vie, pour les réhabiliter. Man kann einer Sache nicht besser nützen, als in dem man sie verfolgt, und mit allen Hunden hetzt … Dies - *habe ich getan.* ((*illis.*) § 329) »[488].

En critiquant la démocratie, Nietzsche souhaite ainsi amener son renouvellement. Car la démocratie est le dernier stade de la décadence et ainsi la condition à la régénération. Nietzsche considère la démocratie, la république sociale et leur idéal égalitaire comme un état de décadence, car n'aboutissant qu'à un troupeau sans berger, à une médiocre félicité des multitudes, mais incapables de produire du « grand ». Pourtant, Nietzsche souhaitait l'avènement de la démocratie et de la république sociale, car la destruction des hiérarchies de classe qui permettait enfin de réaliser une nouvelle hiérarchie, celle des individus. Cette idée est explicite dans un article extrait du dernier tome de son *Nietzsche* sur « La Morale de Nietzsche dans le "Zarathoustra" ». C'est en s'appuyant sur un fragment posthume qu'il interprète comme la suite de Zarathoustra, *Midi et Éternité,* alors peu connu :

> « Zarathoustra est heureux que la lutte des castes soit passée, que le temps soit enfin venu d'une hiérarchie des *individus.* Sa haine du système démocratique de nivellement n'est qu'au *premier plan.* Au fond, il est très heureux qu'*on soit là.* Désormais, il pourra résoudre son problème propre »[489].

Andler défend donc l'hypothèse suivante : Nietzsche a souhaité l'avènement de la démocratie afin que puisse se réaliser son idéal d'une humanité supérieure. Cette humanité supérieure passe d'abord par une sélection humaine, comme Andler en fait l'analyse dans le dernier livre consacré aux « valeurs de renaissance ». Andler souligne le rôle qu'avait attribué Nietzsche au « philosophe-législateur », conçu comme individu d'élite qui saura rétablir la hiérarchie des valeurs de la civilisation renaissante. Selon Andler, Nietzsche avait donc souhaité la république sociale, car il savait qu'il fallait rendre supportable à la classe laborieuse son assujettissement à la machine. Partant de la nécessité d'augmenter la production pour « élever » la race supérieure, il fallait leur rendre l'estime de leur travail et ainsi idéaliser leur peine. C'est par « l'honneur du métier » qu'on pourrait redonner à l'ouvrier la joie de son travail. Selon Andler, Nietzsche souhaitait donc la république sociale car elle faisait plus volontairement accepter les ouvriers leur « esclavage », car se croyant obéir à un idéal et non pas à un maître. L'analyse aboutit

---

[488] Lettre de Charles Andler à Carl-Albrecht Bernoulli du 2 septembre 1928, n° 107, Bibliothèque Universitaire de Bâle, Fonds Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : G III). ; souligné dans l'original.

[489] Cité dans : ANDLER, Charles, « La morale de Nietzsche dans le "Zarathoustra" », *Revue d'Histoire de la Philosophie,* (avril-juin 1930), n°2, 4e année, p. 30.

donc à la résolution suivante : « Cette démocratie, dont Nietzsche souhaite l'avènement, et pour laquelle il réhabilite les morales du passé, établirait un nouvel esclavage, mais volontaire et sublime »[490]. C'est la condition qui permettra la naissance des grands hommes. Pour Nietzsche, la république sociale est donc un moyen pour réaliser l'idéal d'une humanité supérieure. Déjà dans l'introduction à la *Jeunesse de Nietzsche,* Andler avait exprimé cette idée de la révolution sociale comme condition à l'avènement d'une humanité supérieure : « Attendons que la démocratie entière soit entrée dans les faits, écrit-il, et que soit passée l'inévitable révolution sociale. Alors pourra commencer une besogne digne des disciples de Nietzsche »[491]. Cette préoccupation est aussi une idée chère à Andler, il affirme ainsi à la fin de sixième tome vouloir contribuer à la réalisation de l'œuvre de Nietzsche : « L'humble foi de l'historien est de penser qu'en le faisant mieux comprendre, on prépare pour lui une action qui n'a pas encore commencé »[492].

Pourtant, il ne s'en suit pas qu'Andler ait adhéré sans recul aux idées politiques de Nietzsche. Ainsi, dans la conclusion il a souligné les faiblesses de la doctrine politique de Nietzsche, l'excusant du fait de son « inculture politique », qu'il attribue aux allemands en général, qui aurait empêché Nietzsche d'aboutir à des résultats convaincants. Cette « inculture politique » que critique Andler est cependant approuvée en Allemagne. Ainsi, le philosophe allemande et spécialiste de Nietzsche Oscar Levy, dans son compte rendu sur le *Nietzsche* d'Andler dans la revue *Die Literatur : Monatsschrift für Literaturfreunde* s'oppose à cette appréciation d'Andler des lacunes politiques de Nietzsche et souligne que le fait d'être apolitique est justement le mérite des grands penseurs allemands. Levy reproche à Andler d'écrire d'un point de vue de « patriotisme français de gauche » ce qui serait aussi condamnable que le patriotisme allemand qui « confondait à l'époque Zarathoustra avec Fichte » [493], c'est-à-dire qui assimilait *Zarathoustra* à Fichte, l'auteur du *Discours à la nation allemande.* Cette critique de Levy reflète les différences entre la France et l'Allemagne dans la conception du rôle du philosophe, voire de l'intellectuel dans la société : tandis qu'en France l'intellectuel se caractérise par son engagement dans la cité, le mandarin allemand reste largement apolitique, comme le souligne Manfred Bock[494].

Andler est donc discrédité à cause de sa proximité avec le socialisme, mais aussi à cause d'un soupçon général contre l'université française qui, au contraire de la plupart des universités allemandes, était « de gauche », comme le percevait Lévy. D'après ce dernier, Nietzsche était « au-delà » du clivage gauche-droite ; on ne peut pas comprendre sa pensée d'un angle politique ou

---

[490] ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 3, 1858, op.cit., p. 467.

[491] ANDLER, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t 1, 1858, p. 264 p.

[492] Ibid., p. 499.

[493] Cf. LEVY, Oscar, « Andlers Nietzsche », *Die Literatur : Montasschrift für Literaturfreunde,* (Oktober 1930-September 1931), 33. Jg., p. 685.

[494] Cf. BOCK, « Un monde intellectuel polycentrique et apolitique : regards comparatistes sur les intellectuels allemands et les concepts mis en œuvre pour écrire leur histoire », op.cit.

national. Lévy ajoute que celui qui se laisse pourtant entraîner par une telle entreprise ne pouvait qu'écrire un livre ambigu, selon la façon propre aux prêtres et aux professeurs[495]. Levy s'oppose aussi à l'hypothèse d'Andler selon laquelle Nietzsche avait souhaité la démocratie : bien qu'il concède que Nietzsche ait pu avoir souhaité la défaite de l'Allemagne dans une guerre prochaine et qu'il ait été utilisé par les cercles nationalistes pour la « croisade » de 1914[496], il conteste cependant que Nietzsche eût souhaité la victoire de la France. Selon Levy, Nietzsche, avec son cœur aristocratique, aurait rejeté la Révolution, ainsi que Goethe, et n'aurait pas voulu la victoire de la France née de la Révolution française. Levy ne conteste donc pas l'influence des moralistes français sur la pensée de Nietzsche, il s'oppose cependant à une association de Nietzsche aux idées révolutionnaires républicaines. En soulignant que Nietzsche était un penseur « au-dessus » de la politique et en rejetant l'idée selon laquelle Nietzsche partageait des idées démocrates française, Levy refuse donc la politisation de Nietzsche, mais surtout son appropriation nationale. Le compte rendu d'Oscar Levy montre donc que dans ce climat de relations intellectuelles difficiles, la politisation de Nietzsche en tant que penseur démocrate et socialiste et l'appropriation nationale de sa philosophie n'avait guère favorisé une réception du *Nietzsche* d'Andler en Allemagne.

---

[495] « Nietzsche stand aber weder links noch rechts, auch nicht in der Mitte, sondern jenseits von links und rechts. Er deutet in die Zukunft und darf vom Heute nicht leichtfertig mit politischer oder nationaler Elle gemessen werden. Wer dies dennoch tut, kann nur ein zweideutiges, nach Priester- und Professorenart überall hinschielendes Buch schreiben », Ibid, p. 685.

[496] « Wir geben dem Autor auch gerne zu, daß Nietzsche im Weltkrieg die Niederlage Deutschlands gewünscht haben würde. Ebenso gestehen wir offen ein, daß die Nietzsche-Gemeinde Vorkriegsdeutschlands – NB. unter Führung der nicht zu charakterfesten Nietzsche-Familie – , ihren Heros schwarz-weiß-rot angestrichen und als Tyrtaeus für de Kreuzzug von 1914 verwendet habe… », Ibid., p. 685.

Conclusion

Le rapport de Charles Andler à l'Allemagne, étudié notamment à travers la construction de son discours sur l'Allemagne est un moyen d'approcher non seulement les relations intellectuelles franco-allemandes, mais aussi la construction d'un imaginaire nationale en référence à un pays voisin. Ainsi, nous avons pu montrer que ce discours d'Andler tourne notamment autour de la notion de moralité. Une notion qui se superpose à celle de civilisation. L'idée de civilisation chez Charles Andler implique la « totalité des faits intellectuels », c'est-à-dire qu'elle intègre des faits politiques, sociaux et moraux. Cette conception de civilisation se manifeste notamment dans la constitution des études germaniques en France dans laquelle Andler a joué un rôle important, intégrant l'analyse de l'histoire, de l'actualité politique, des doctrines économiques, politiques et de la philosophie. L'œuvre d'Andler se caractérise ainsi par une large variété de sujets, dont une grande partie est consacrée à l'histoire des idées. Pour Andler, comprendre une pensée présuppose de comprendre la totalité des faits intellectuels, donc de comprendre la civilisation intellectuelle dans laquelle une pensée émerge. C'est cette analyse « civilisationniste » d'une idée, intégrant les faits politiques, sociaux, culturels et surtout moraux qui est au cœur de la pensée d'Andler. Cette conception s'inscrit donc dans cet antagonisme aujourd'hui « classique » entre « civilisation » française ou occidentale et « *Kultur* » allemand, dont la sociogenèse a été mise en lumière par Norbert Elias : tandis que la notion de civilisation implique les faits politiques, moraux, sociaux et culturels, la notion de *Kultur* dans la langue allemande décrit des faits purement intellectuels, tels que la culture ou la religion, et traduit ainsi l'idée de l' « intériorité » allemande. Cet antagonisme nous aide à comprendre le rapport intellectuel de Charles Andler à l'Allemagne : Andler critique notamment la démarcation des faits moraux des faits politiques dans l'Allemagne contemporaine et prône en revanche un savoir universel intégrant les faits politiques, sociaux et moraux. C'est le savoir mise au service de la politique dans l'absence d'une « grande pensée humaine », c'est-à-dire d'une grande idée morale qui a, selon lui, conduit l'Europe à la guerre.

La morale et la décadence sont déjà au centre de ses articles de jeunesses dans des revues littéraires anarchistes, si présent dans la vie intellectuelle « fin-de-siècle » : c'est ainsi le cas de sa satire sur le parlementarisme bourgeois, de son article sur Stirner ou encore de son article sur la

« Pathologie du devoir ». Les deux derniers ont spécialement attiré notre attention, car il s'agit d'une première esquisse de la pensée sociale d'Andler qu'il formulera plus tard dans *La Civilisation Socialiste* et dans son *Nietzsche* : mettant l'accent sur les déterminismes sociaux de la morale et la libération des ouvriers de ces déterminismes. Ainsi, ces articles annoncent déjà le thème central de *La Civilisation morale* : la réforme morale comme point de départ de l'avènement d'une nouvelle civilisation. Selon Andler, la nouvelle civilisation socialiste ne se réalisera pas seulement à travers des réformes politiques ou sociales, mais grâce à une réforme morale qui redonnera aux ouvriers leur dignité et amènera un véritable esprit de solidarité.

La réforme morale présuppose une « œuvre d'éducation », un thème qui est aussi déjà présent dans ses travaux littéraires et anarchistes : Andler critique ainsi la philosophie de Stirner du fait de sa négligence du rôle de l'éducation dans sa doctrine « immoraliste ». Selon Andler, une nouvelle moralité, une moralité supérieure, n'est possible qu'à travers l'éducation. Une idée qu'il défend aussi dans *La Civilisation socialiste* et dans *L'Humanisme travailliste,* le dernier texte soulignant notamment le rôle de la science positive et du rationalisme pour l'affranchissement des ouvriers. Cette conception du rationalisme comme pensée libératrice prend toute sa force dans l'interprétation que donne Andler de Nietzsche, mettant en avant le lien entre la pensée rationaliste et la structure morale des individus. L'œuvre d'éducation que préconise Andler a ainsi pour but, dans son inspiration nietzschéenne, d'atteindre la liberté d'esprit : la pensée toute rationnelle et libérée des anciens dogmes ou préjugés sociaux. C'est seulement la liberté d'esprit qui peut garantir l'indépendance de la pensée et prévaloir contre l'autoritarisme de parti, des doctrines politique et contre l'autorité de la morale bourgeoise. Cette idée libertaire, la liberté d'esprit, à laquelle Andler accorde plus d'importance qu'à une quelconque utilité politique des discours, est ainsi déterminante dans son rapport au parti socialiste, au socialisme allemand et au marxisme. Andler trouve répugnante l'attitude doctrinaire de l' « orthodoxie » marxiste, mais aussi la logique du parti unifié qui signifie pour lui un danger pour la liberté de pensée et la liberté de la recherche. Quant à la théorie marxiste, il lui reproche le primat du matérialisme au détriment de la « superstructure », donc des faits politiques, moraux et juridiques.

L'analyse montre en effet l'importance de ces textes anarchistes d'Andler et nous amènent à conclure qu'il ne s'agit pas seulement d'une « période de jeunesse », mais que les idées libertaires sont centrales pour comprendre la pensée politique d'Andler, notamment l'idée d'une réforme morale qui est au cœur de sa conception du socialisme. Cette idée libertaire d'un affranchissement moral explique en grande partie son attirance pour la philosophie de Nietzsche. Cependant, l'explication de cette attirance ne peut sans doute pas être réduite à des convergences d'idées, bien que nous ayons donné priorité à une telle explication. Une analyse réduite à ces aspects idéologiques ne nous semble que partiellement répondre à la question, c'est ainsi que nous avons

essayé d'intégrer une analyse plus structuraliste, étudiant la position d'Andler dans le monde universitaire. Nous avons ainsi pu montrer la position marginale d'Andler dans le champ de la philosophie universitaire, conséquence de son double échec à l'agrégation de philosophie. L'étude de Nietzsche, philosophe délaissé par la philosophie universitaire, constituait donc un moyen pour Andler de sortir de l'impasse dans lequel l'a mis son double échec à l'agrégation de philosophie et sa réorientation vers les études germaniques au lieu de la philosophie. Nietzsche représente aussi pour le germaniste Andler un moyen d'accéder à la discipline reine qu'était la philosophie. Nous avons aussi souligné l'importance de l'intégration d'Andler à cette « sociabilité » intellectuelle autour de la *Revue de métaphysique et de morale,* revue non-universitaire qui, grâce à son ouverture à l'étranger, permettait à Andler de publier des articles sur la philosophie allemande et sur Nietzsche.

La lecture de Nietzsche par Andler est une lecture « politisée », associant Nietzsche à la pensée socialiste. Or, Andler souligne à plusieurs reprises l'influence de Hegel sur Nietzsche, comprenant la philosophie de Nietzsche comme une pensée dialectique. Les aphorismes critiques de Nietzsche envers le socialisme font ainsi, selon Andler, partie d'une dialectique. En critiquant le socialisme, Nietzsche souhaite le dépasser. Or, pour Andler le socialisme est d'abord une question morale, il comprend donc la critique morale de Nietzsche comme une critique du régime social présent. Les parallèles entre la doctrine socialiste d'Andler exposée dans *La Civilisation Socialiste* et *L'Humanisme* travailliste avec son interprétation de Nietzsche sont ainsi nombreux : l'idée d'une « régénération morale » des ouvriers amenée par une « œuvre d'éducation », notamment l'enseignement des sciences positives, se retrouve dans ses textes doctrinaires ainsi que dans son *Nietzsche*. L'idée de la valeur libératrice de la pensée rationnelle, de la liberté d'esprit, telle qu'Andler la défend dans *L'Humanisme travailliste* est un des motifs clés dans son cinquième tome sur Nietzsche, exposant la philosophie de Nietzsche pendant sa période « française » et rationaliste.

Cette pensée rationnelle, qui se réalisera dans la démocratie sociale, n'est pas seulement pour Andler un moyen d'affranchissement social, mais aussi un moyen de dépasser les clivages nationaux, elle est le pilier d'une nouvelle civilisation européenne. La morale est centrale pour la civilisation, le rationalisme prend ainsi chez Andler la dimension d'une valeur morale : « le rationalisme est un sentiment », avait-il écrit à son ami Bernoulli. La philosophie de Nietzsche, au moins la philosophie de sa période rationaliste » représente ainsi chez Andler cette utopie d'une civilisation européenne fondé sur un rationalisme démocrate. Andler associe Nietzsche à la pensée cosmopolite de Goethe, mettant en lumière l'opposition de Nietzsche aux tendances nationalistes de l'Allemagne unifiée. Cette construction d'un Nietzsche européen, moraliste, rationaliste et démocrate, montre à quel point le discours d'Andler est un discours identitaire

dépendant de l'imaginaire nationale, reposant sur l'idée de la démocratie rationaliste en tant que valeur universelle, en référence à la représentation de l'Allemagne contemporaine bercé par une idéologie nationaliste.

Une nuance « tragique » s'ajoute cependant à ce rationalisme positiviste dont Andler se fait le défenseur. Andler représente ainsi bien cette figure de l'intellectuel européen qui se trouve dans un antagonisme entre mélancolie et utopie, selon les concepts utilisé par Wolf Lepenies. L'engagement d'Andler se situa entre ces deux pôles : d'un côté, l'utopie d'une nouvelle civilisation, dont l'avènement se fera à travers une réforme morale et une « œuvre d'éducation » des classes laborieuses. De l'autre, l'observation mélancolique de la société : l'autoritarisme du parti, la vulgarisation des doctrines, l'échec de l'École socialiste, l'impérialisme de la social-démocratie allemande, et l' « esprit teutomane » des universitaires allemandes et finalement l'arrivée du hitlérisme et la déformation de la philosophie de Nietzsche en Allemagne. L'auto-qualification du « citoyen tragique » désigne donc fort bien cet antagonisme : entre le « devoir » de l'intellectuel de chercher à réaliser ses idéaux utopiques, dans son cas une civilisation nouvelle, et le « tragique », la mélancolie, la maladie, le deuil et les ruptures qui ont marqués la vie de Charles Andler. Avec l'échec du militantisme de parti, Andler se retire de la vie politique pour se consacrer avec un dévouement remarquable à la recherche, qui devient sa nouvelle forme d'engagement. Son œuvre sur Nietzsche ne constitue ainsi pas seulement une œuvre scientifique, mais aussi l'engagement d'un intellectuel dans la cité. Voilà peut être l'explication dernière de cette « politisation » de Nietzsche.

Sources

I) Archives manuscrites

<u>France</u>

Archives Nationales
Fonds Albert Thomas
Correspondance entre Charles Andler et Albert Thomas (1921-1931), (94 AP / 377).

Bibliothèque Nationale de France (Richelieu)
Lettre de Charles Andler à André Pirro.

Bibliothèque de la Sorbonne
Manuscrits Xavier Léon
Lettres de Charles Andler à Xavier Léon, (1894-1924) (MSVC 358-269).
Lettre à Mme Charles Andler (MSVC 388.1).
Lettre de Charles Andler à Xavier Léon (MSVC 388.2).
Fonds Léon Chestov
Correspondance adressée à Léon Chestov par Charles Andler (MS 2116).

Bibliothèque du Collège de France
Dossier administrative Charles Andler
Références biographiques et bibliographiques, liste des cours professés (Dossier 1).
Etats de services et travaux de Charles Andler, décret de nomination (Dossier 2/A).
Leçon inaugurale (Dossier 2/B).
Gestion de carrière (Dossier 2/C).
Titres et travaux (Dossier 3/A).
Distinctions honoriques (Dossier 4).

Bibliothèque historique de la Ville de Paris
Papiers Georges Renard
Lettres de Charles Andler à Georges Renard (Ms 2577).

Bibliothèque littéraire Jacques Doucet
Fonds André Gide
Lettres de Charles Andler à André Gide (1920, 1923), (Cote : Gamma 47/2-3).

Fondation nationale des sciences politiques, Centre d'histoire d'étude du vingtième siècle (CHEVS)
Fonds Lucien Herr
Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr (Éditée par Antoinette Blum).
Lettres de Charles Andler à Mme Jeanne Lucien-Herr, (LH 8, dossier 3).
Fonds Léon Blum
Lettres de Charles Andler à Léon Blum, 1911, (AP 570 AP/ 1, 1BL).
Lettre de Charles Andler à Léon Blum, 1933, (AP 570 AP, 1 BL 11).
Fonds Louis et Thérèse Dispan de Floran
Lettres de Charles Andler à Louis Dispan de Floran et à Thérès Dispan de Floran, (DF5, dossier 3).

IMEC - Institut Mémoires de l'Edition contemporaine, Abbaye d'Ardenne
Fonds Charles Andler (notes de cours).

Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.)
Fonds Charles Andler
Correspondance entre Charles Andler et Mme Houdré, Correspondance entre Charles Andler et Mme Allart (14 AS 188).
Fonds Monatte
Lettre de Charles Andler à Pierre Monatte : (14 AS 246 (a) Dossier James Guillaume II).
Lettre de Charles Andler à Pierre Monatte, s.d. (14 AS 246 (e), Dossier 2, Anée 1913).
Fonds Fournière
Lettres de Charles Andler à Eugène Fournière et à Mme Fournière (14 AS 181 (2)).

Fonds d'archives privées (Melun)
Correspondance Charles Andler et documents conservés par Françoise Westphal, petite-fille d'Andler.

Suisse

Stadt- und Universitätsbibliothek Basel
Fonds Carl-Albrecht Bernoulli
Correspondance entre Charles Andler et Carl-Albrecht Bernoulli (NL 4 : GIII).

Allemagne

Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg
Fonds Richard Dehmel
Lettres de Charles Andler à Richard Dehmel, (DA : BR : A : 61, 62).
Lettres de Richard Dehmel à Charles Andler (DA : BR : BKB V : Bl. 382-383, 406-409).

Wüttembergische Landesbibliothek Stuttgart
Hölderlin-Archiv
Lettre de Charles Andler à Wernher Bauer, (Cod. hist. 4" 626, VII, Fasz. 1).
Lettre de Charles Andler à Norbert von Hellingrath, (Cod. hist. 4" 626, V, 1).

Pays-Bas

International Institute of Social History (I.I.S.H.), Amsterdam
Fonds Karl Kautsky
Lettre de Charles Andler à Karl Kautsky, (K.K. D.II.43).
Documents sur la polémique avec Charles Andler en1913 (K.K. G.8/1-10).

II) Fonds de documents édités

Bibliothèque de l'École Normale Supérieure, Ulm Lettres et Sciences humaines
Fonds Charles Andler (Bibliothèque personnelle de Charles Andler léguée à l'École Normale Supérieure).

Bibliothèque Nationale de France
Dossier biographique sur Charles Andler (Recueil d'articles nécrologiques).

III) Publications par Charles Andler

1. Ouvrages et brochures

ANDLER, Charles, *Les Origines du socialisme d'Etat en Allemagne,* Paris, Alcan, 1897, 495 p. (réédité chez Alcan en 1911).

- *Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint*, thesim Facultati litterarum in Universitate parisiensi proponebat Carolus Andler*,* Tours, 1897, 120 p.

- *Le Prince de Bismarck,* Paris, G. Bellais, 1899, 402 p.

-*Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen : ein praktisches Lesebuch für Sekunda und Prima,* Paris, Delagrave, 1905, 498 p.

- *Nietzsche et Jacob Burckhardt : leur philosophie de l'histoire,* Versailles, impr. Cerf, 1909, 63 p.

- *La liberté de l'esprit selon Nietzsche,* Paris, Union pour la vérité, 1910, 48 p.

- *La Civilisation Socialiste : sténographie d'une leçon de clôture prononcée à l'école socialiste le 3 juin 1910*, Paris, M. Rivière, 1911, 52 p.

- *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine,* Paris, Collection de l'Action nationale, 1913, 44 p.

- *Le Pangermanisme : ses plans d'expansion allemande dans le monde,* Paris, A. Colin (Etudes et documents sur la guerre), 1915, 80 p.

- *Les usages de la guerre et la doctrine de l'État-major allemand,* Paris, Alcan, 1915, 117 p.

- *L'Alsace-Lorraine et le devoir présent des français,* s.l., s.n., 1917, 22 p.

- *Ce qui devrait changer en Allemagne,* Paris, éditions de Foi et Vie, 1918, 64 p.

- *Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine : Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913),* Paris, Bossard, 1918, 259 p.

- *La décomposition politique du socialisme allemand (1914-1919),* Paris, Bossard, 1919, 282 p.

- *Les précurseurs de Nietzsche,* Paris, Bossard, 1920, 384 p.

- *La jeunesse de Nietzsche (jusqu'à la rupture avec Bayreuth),* Paris, Bossard, 1921, 469 p.

- *Le pessimisme esthétique de Nietzsche : sa philosophie à l'époque wagnérienne,* Paris, Bossard, 1921, 390 p.

- *Nietzsche et le transformisme intellectualiste : la philosophie de sa période française,* Paris, Bossard, 1922, 370 p.

- *La maturité de Nietzsche (jusqu'à sa mort),* Paris, Bossard, 1928, 586 p.

- *La dernière philosophie de Nietzsche (le renouvellement de toutes les valeurs)*, Paris, Bossard, 1931, 406 p.

- *L'Humanisme travailliste : essais de pédagogie sociale,* Paris, Bibliothèque de "la civilisation française", 1927, 144 p.

- *Vie de Lucien Herr*, Paris, Rieder, 1932, 336 p. (Ouvrage réédité chez Maspero en 1977 avec une introduction de Justinien Raymond).

2. Collections dirigées

ANDLER, Charles (sous la dir.), *Collection de documents sur le pangermanisme.* t. 1, *les origines du pangermanisme (1800-1888),* t. 2., *Le pangermanisme continental sous Guillaume II (1888-1914),* t. 3., *Le pangermanisme colonial sous Guillaume II ,* t. 4., *Le pangermanisme philosophique (1800-1914),* Paris, Conard, 1915-1917.

3. Éditions

-ANDLER, Charles (éd.) « Briefe Gutzkows an Georg Büchner und dessen Braut », *Euphorin. Ergänzungsheft 3,* Berlin, Leipzig, 1897.

- (éd.), *Historisches Wörterbuch der elsässischen Mundart, mit besonderer Berücksichtigung der früh-neuhochdeutschen Periode, aus dem Nachlasse von Charles Schmidt,* Strasbourg, 1901.

4. Traductions

ANDLER, Charles, *La philosophie de la nature dans Kant* (introduction à la traduction des *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature)*, Paris, Alcan, 1891, 130 p.

- *Le manifeste communiste de K. Marx et F. Engels.* t1, *Traduction nouvelle par Ch. Andler avec les articles de F. Engels dans la "Réforme"(1847-1848)*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901, 99 p.

- *Le manifeste communiste de K. Marx et F. Engels.* t2, *Introduction historique et commentaire*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901, 211 p.

- Traduction de Lily BRAUN, *Le problème de la femme, son évolution historique, son aspect économique,* Paris, Cornély, 1908, 419 p.

- Traduction de *Sur la tombe de Liliencron,* par Richard Dehmel, *Revue germanique* (1909), p. 504.

5. Collaborations et contributions à des ouvrages collectifs

RANDAL, Théodore, « Notes sur le socialisme à Berlin », *in :* GERSAL, Luc (pseudonyme de Jules Legras), *l'Athènes de la Sprée par un béotien : croquis berlinois,* Paris, Albert Savine, 1892, p. 203-250.

ANDLER, Charles, « Deux sources médiévales de la "Fiancée de Messine" », *in :* Société pour l'étude des langues et des littératures modernes et la Société d'histoire moderne*, Etudes sur Schiller, publiées pour le centenaire de la mort du poète,* Paris, Alcan (Bibliothèque de philologie et de littérature modernes), 1905.

- « La philosophie des sciences historiques », *in :* ANNDLER, Charles, BASCH, Victor, BENRUBI, J. et.al. *La philosophie allemande au XIXe siècle,* Paris, Alcan, 1912, p. 205-254.

- *Pratique et doctrine allemande de la guerre,* en collaboration avec Ernest Lavisse, Paris, A. Colin, 1915, 47 p.

- « Les études germaniques en France », *in :* Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Artx (éd.), *La science française,* Paris, Larousse, 1915.

- *Lettres à tous les français,* en collaboration avec Ernest Lavisse, Joseph Bédier, Henri Bergson et.al. Paris, A. Colin, 1916, 144 p.

- *La tradition de l'Alsace,* brochure en collaboration avec MM. Bompard et l'abbée Wetterlé, 1918.

- « La démocratie en Allemagne », *in :* STEED, W., BOUGLÉ, Célestin, LANSON, Gustave, et. al. (sous la dir.), *Les démocraties modernes,* Paris, Bibliothèque de philosophie scientifique, 1921.

- « Le fondement du savoir dans la "Phénoménologie de l'esprit" de Hegel », *in :* CROCE, Benedetto., HARTMANN, N., ANDLER, Charles, et. al. (sous la dir.), *Etudes sur Hegel,* Paris, Armand Colin, 1931, p. 41-64.

- « Nietzsche et Dostoïvesky », *in : Mélanges d'histoire littéraire et comparée offerts à Fernand Baldensperger,* t. 1, Paris, librairie ancienne Honoré Champion, 1930, p. 1-14.

6. Articles

RANDAL, Théodore, « Conte pour le 1er Mai », *Entretiens politiques et littéraires,* (mai 1891), n° 14, vol. 2, p. 163-172.

- « L'Encyclique », *Entretiens politiques et littéraires* (juillet 1891), n° 16, vol. 3, p. 26-31.

- « Figarisme et Socialisme », *Entretiens politiques et littéraires* (février 1892), n° 23, vol. 4, p. 74-79.

- « Dépopulation et Révolution », *Entretiens politiques et littéraires* (mai 1892), n° 26, vol. 4, p. 208-214.

- « Le Livre Libérateur », *Entretiens politiques et littéraires* (septembre 1892), n° 30, vol. 5, p. 117-128.

- « Si Kropotkine voulait », *Entretiens politiques et littéraires* (décembre 1892), n° 33, vol. 5, p. 259-263.

- « Pathologie du devoir », *Mercure de France,* (1892), t. 5, p. 19-27.

- « Bismarck octogénaire », *Revue Blanche* (1895), t. 8, p. 122.

- « La fin du "Capital" de Karl Marx », *Revue Blanche,* t. 8, p. 450.

ANDLER, Charles, « De quelques livres nouveaux sur le spinozisme », *Revue de métaphysique et de morale* (1895), t. 3, p. 79 – 111.

- « Sociologie et démocratie », *Revue de métaphysique et de morale* (1896), t.4, p. 243-256.

- « Réponse aux objections », *Revue de métaphysique et de morale* (1896), t.4, p. 371-373.

- « Du quasi-contrat social et de M. Léon Bourgeois », *Revue de métaphysique et de morale* (1897), t. 5, p. 520-530.

- « La conception matérialiste de l'histoire d'après M. Antonio Labriola », *Revue de métaphysique et de morale* (1897), t. 5, p. 644-658.

- « Le prince de Bismarck », *Revue de Paris* (15 septembre, 15 octobre, 15 novembre 1898).

- « Le rôle social des coopératives », *Revue de métaphysique et de morale* (1900), t.8, p. 121-134 et 485-501.

- « Interprétation nouvelle de la scène de la "profession de foi" dans le "Faust" de Goethe, *Revue Germanique* (1905), p. 312-319.

- « Schiller », *L'Humanité,* 14 mai 1905.

- « Etude bibliographique sur les drames d'Ibsen », (en collaboration avec L. Pineau), *Bulletin des bibliothèques populaires* (1906), t.1, p. 102.

- « L'humanitarisme allemand », *Entretiens de l'Union pour la vérité* (1906).

- « Un système nouveau de socialisme scientifique : M. Otto Effertz », *Revue de métaphysique et de morale* (1906), n° 4, t. 14, p. 596-616.

- « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche », *Revue de synthèse historique* (1907), n° 2, t. 15, p. 121-149 et (1909), n°2, t. 18, p. 137-171.

- « Nietzsche und Overbeck », *Propyläen* (13 et 20 janvier 1909), p. 225 et p. 242.

- « Le premier système de Nietzsche ou la philosophie de l'illusion », *Revue de métaphysique et de morale* (1909), t. 17, p. 52-86.

- « Le premier système de Nietzsche ou la philosophie de l'illusion », *Revue de métaphysique et de morale* (1909), t. 17, p. 52-86.

- « Detlev von Liliencron », *Revue de Paris* (septembre-octobre 1909), n° 5, p. 673-700.

- « La philosophie des sciences historiques dans l'Allemagne contemporaine », *Revue de métaphysique et de morale* (1912), n° 2, t.20, p. 129-169.

- « Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine », *Action nationale,* (10 novembre et 10 décembre 1912), t. 5, p. 957-971 et p. 1048-1071.

- « Frédéric Engels : Fragment d'une étude sur la Décomposition du Marxisme », *Revue Socialiste* (juillet – décembre 1913), t. 58, p. 358-397 et p.481-168 ; suite : *Revue Socialiste* (janvier-juin 1914), t. 59 p. 64-76 et p. 147-168.

- « La doctrine allemande de la guerre », *Revue de Paris* (janvier 1915).

- « Les origines philosophiques du pangermanisme », *Revue de métaphysique et de morale* (1916), n° 5, t. 23, p. 659-695.

- « Une réforme sociale du code civil », série de huit articles, *Le Devoir* (1917-1918).

- « La décomposition du socialisme allemand », *Action Nationale* (octobre-décembre 1917), t. 1, p. 4-33 et p. 181-193.

- « La décomposition du socialisme allemande : le Socialisme allemand et le Militarisme depuis la guerre », *Action Nationale* (janvier-mars 1918), t. 2, p. 5-27 et p. 321-329.

- « La décomposition du socialisme allemand : les Socialistes allemands et l'abandon de l'idée républicaine » (suite), *Action Nationale* (avril-juin 1918), t. 3, p. 5-16.

- « Ma polémique avec Jean Jaurès en 1913 : son sens d'alors et sa portée actuelle », *Action nationale* (1918), t.3, p. 196.

- « La décadence de l'idéal révolutionnaire depuis 1914 » (suite), *Action nationale* (1918), t4, p. 50.

- « Comment est venue la révolution allemande », *Action Nationale* (juillet-septembre 1919), p. 141-157.

- « Albert Métin (1871-1918) : une méthode d'apprentissage politique et social, *Action nationale* (1918), t.4, p. 413.

- « La résistance au bolchévisme dans la classe ouvrière allemande », *Action nationale* (1918), t. 5, p. 18.

- « L'esprit révolutionnaire et l'esprit conservateur dans le luthéranisme », *Revue de métaphysique et de morale* (1918), t. 25, p. 923-956.

- « Pourquoi la vieille social-démocratie allemande n'a pas fait la révolution », *Action nationale* (1919), t. 7, p. 107 et p. 130.

- « La tragédie spartaciste », *Action nationale* (1919), t. 8, p. 141.

- « La décomposition politique du socialisme allemand : conclusion », *Action nationale* (1919), t. 9, p. 153.

- « Réquisitoire contre la social-démocratie allemande », *Action nationale* (1919), t. 9, p. 379.

- « Comment est venue la révolution allemande », *Action nationale* (1919), t. 7, p. 141.

- « L'Assemblée nationale allemande et la nouvelle Allemagne », *Action nationale* (1919), t. 6, p. 145.

- « L'Alsace-Lorraine et la guerre du droit », discours prononcé le 7 novembre 1918 à la Sorbonne, *Almanach républicain d'Alsace et de la Lorraine pour l'année 1919,* p. 13.

- « Alsace, France, République », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 1, p. 1.

- « L'Université française de Strasbourg », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 1, p. 61.

- « La réorganisation projetée en Alsace et en Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 2, p. 77.

- « Que fera-t-on des Allemands domiciliés en Alsace et en Lorraine ? », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 2, p. 117.

- « L'Assemblée nationale allemande et l'Alsace Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 2, p. 133.

- « Le vrai régionalisme alsacien et lorrain », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 3, p. 137.

- « L'œuvre passée de M. Millerand », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 3, p. 150.

- « Le docteur Sieffermann », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 3, p. 188.

- « Sur la tombe d'Emile Küss », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 3, p. 189.

- « Pas d'annexionisme français ! », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 4, p. 201.

- « La paix du droit », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 5, p. 257.

- « Que fera-t-on des Allemands domiciliés en Alsace et en Lorraine ? » (suite), *L'Alsace républicaine* (1919), n° 5, p. 292.

- « La promotion de la Délivrance », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 5, p. 307.

- « Tradition du parti républicain démocratique », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 5, p. 312.

- « Fédération des intituteurs et des institutrices de la Basse-Alsace », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 5, p. 314.

- « L'office général des assurances sociales en Alsace-et-Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 5, p. 315.

- « L'association des proscrits », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 5, p. 317.

- « Le sens de notre fête nationale », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 6, p. 321.

- « Lucien Delabrousse », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 6, p. 368.

- « La session du juin du Conseil supérieur d'Alsace et de Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 6, p. 371.

- « Le régime transitoire de l'Alsace et de Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 7/8, p. 379.

- « Le Conseil supérieur d'Alsace et de la Lorraine (session d'août 1919) », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 7/8, p. 454. (Article signé : Testis).

- « Le désarroi politique présent en Alsace et Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 9, p. 473.

- « Fondation du Parti républicain indépendant à Strasbourg », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 9, p. 518.

- « Pacte d'union française entre tous les partis alsaciens », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 9, p, 520.

- « L'"Union radicale" de Mulhouse », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 9, p. 522.

- « Réunion du "Comité Mascuraud" », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 9, p. 526.

- « Editorial », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 10, p. 529.

- « Le Conseil supérieur d'Alsace et de Lorraine (session des 6, 7 et 8 oct. 1919), *L'Alsace républicaine* (1919), n° 10, p. 565. (Article signé : Testis).

- « Programme du Parti républicain indépendant du Bas-Rhin, *L'Alsace républicaine* (1919), n° 10, p. 574.

- « Les groupements des partis dans le Haut-Rhin », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 10, p. 578.

- « La leçon des élections législatives d'Alsace et de Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 11, p. 588.

- « Les élections municipales en Alsace et en Lorraine », *L'Alsace républicaine* (1919), n° 11, p. 641.

- « Le rénovation présente des universités allemandes et des universités françaises », *Revue internationale de l'enseignement* (novembre 1919).

- « Les Instituts du travail dans nos universités », *Action nationale* (1920), t. 10, p. 289.

- « Des Instituts du travail pour unifier nos universités », *Action nationale* (1920), t. 11, p. 216.

- « Les conditions nouvelles du haut enseignement ouvrier », *Action nationale* (1920), t. 11, p. 18 et p. 52.

- « La clientèle des Instituts du travail », *Action nationale* (1921), t. 14, p. 245.

- « La dernière œuvre d'Ernest Lavisse : l'Histoire de France contemporaine », *Revue de Paris* (1923), p. 301.

- « Sur le rapport entre Français et Allemands », *Entretiens de l'Union pour la vérité* (1925), p. 62-91.

- « J. J. Bachofen, son œuvre et sa méthode, d'après un livre récent », *Revue de l'histoire des religions* (1926), t. 93, p. 224.

- « Lucien Herr », *Journal de psychologie normale et pathologique* (15 juillet 1926), p. 779.

- « L'œuvre de Maurice Cahen (1884-1926) », *Revue universitaire* (15 décembre 1926).

- « Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet », leçon d'ouverture professée au Collège de France le 3 décembre 1926, publié par la *Revue de littérature comparée* (1927), n° 7, p. 201.

- « Nietzsche et ses dernières études sur l'histoire de la civilisation », *Revue de métaphysique et de morale* (1928), n° 1, t. 35, p. 161-191.

- « La morale de Nietzsche dans le "Zarathoustra" », *Revue d'Histoire de la Philosophie* (avril-juin 1930), n° 2, p. 1-47.

- « Le fondement du savoir dans la "Phénoménologie de l'esprit" de Hegel », *Revue de métaphysique et de morale* (1931), t. 38, p. 347-340.

- « Vie de Lucien Herr », *Europe* (octobre 1931), n° 106, p. 153-154 et (novembre 1931), n° 107, p. 360-348.

- « Le théâtre de Goethe », *Revue des deux mondes* (1er octobre, 15 octobre et 1er novembre 1932).

7. Préfaces et introductions

- Introduction à MENGER, Anton, *Le droit au produit intégral du travail,* trad. par Alfred Bonnet, Paris, Giard et Brière, 1900, 249 p.

- Préface à LÉVY, Emmanuel, *L'Affirmation du droit collectif,* Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903, 31p.

- Introduction à MENGER, Anton, *L'État socialiste*, trad. par. Edgar Milhaud, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, 385 p.

- Introduction à la traduction de LASALLE, Ferdinand, *La théorie systématique des droits acquis,* Paris, Giard et Brière, 1904, 684 p.

- Introduction à EFFERTZ, Otto, *Les antagonismes économiques : intrigue, catastrophe et dénouement du drame social,* Paris, Giard et Brière, 1906, 566 p.

- Introduction à PUECH, J.-L., *Le Proudhonisme dans l'Association internationale des travailleurs,* Paris, Alcan, 1907, 247 p.

- Préface à THOMAS, Albert, *Le second empire*, (Histoire socialiste 1789-1900*,* dir. par Jean Jaurès, t 10), Paris, Rouff, 1907, 392 p.

- Préface à MEYER, André, *Etude critique sur les relations d'Erasme et de Luther*, Paris, Alcan, 1909, 174 p.

- « La menace allemande contre la Hollande », préface à CORNELLISSEN, Christian, *Les dessous économiques de la guerre : les appétits allemands et les devoirs de l'Europe occidentale,* Paris, Berger-Levrault, 1915, 68 p.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE, *Goethe (1749-1832): notices iconographiques et bibliographiques (Exposition organisée pour commémorer le centenaire de la mort de Goethe)* dir. par Henri Moncel, avec une introduction de Charles Andler, Éd. des Bibliothèques Nationales de France, Paris, 1932, 233 p.

8. Comptes rendus et études bibliographiques

ANDLER, Charles, Compte rendu de *Die neuen Theorien der kategorischen Schlüsse,* par Fr. Hildebrand, *Revue philosophique* (1892), t 23, p. 343.

- Compte rendue de *System von Schillers Ethik,* par G. Geil, *Revue philosophique* (1892), t. 23, p.668.

- Compte rendu de *Prinzipien der Ethik und Religionsphilosophie Lotzes,* par G. Vorbrodt, *Revue philosophique* (1893), t. 25, p. 331.

- Compte rendu de *Lectures sur la philosophie des sciences,* par A. Lalande, *Revue philosophique* (1894), t. 27, p. 328.

- Compte rendu de l'*Histoire de la langue allemande,* par H. Lichtenberger, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1895), t. 39, p. 369.

- Compte rendu de *Einleitung in die Philosophie,* par. O. Külpe, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1895), t. 40, p. 193.

- Compte rendu d'*Herbert Spencer restauratore del diritto naturale,* par G. Cimbaldi, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1895), t. 40, p. 194.

- Compte rendu de *Kant-Studien,* par E. Adickes, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1895), t. 40, p. 462.

- Compte rendue de *Fr. Nietzsche, ein Kämpfer gegen seine Zeit,* par R. Steiner, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1895), t. 40, p. 490.

- Compte rendu de *Grundzüge der wissenschaftlichen und technischen Ethik,* par F. Bon, *Revue Critique,* (1896) t. 42, p. 216.

- Compte rendu de *Spinozas erste Einwirkungen auf Deutschland,* par Leo Baeck, *Revue Critique* (1896), t. 42, p. 217.

- Compte rendu de *Matière et mémoire,* par H. Bergson, *Revue critique* (1897), t. 43, p. 38.

- Compte rendu de *La logique de Hegel,* par G. Noël, *Revue critique* (1897), t. 43, p. 313.

- Compte rendu de *Kritische Studien zur Aesthetik der Gegenwart,* par H. Spitzer, *Revue critique* (1897), t. 43, p. 318.

- Compte rendu de *Sociologie et Morale,* par Marcel Bernès, *Revue critique* (1897), t. 43, p. 318.

- Compte rendu de *Etude sur F. Lassalle,* par E. Seillière, *Revue critique* (1897), t. 44, p. 113.

- Compte rendu de *Le socialisme sans doctrines,* par A. Métin, *Notes critiques* (1901), t. 2, p. 207.

- Compte rendu de *Frauenarbeit und Hauswirtschaft,* par Lily Braun, *Notes critiques* (1901), t. 2, p. 215.

- Compte rendu de *L'utilité sociale de la propriété individuelle,* par A. Landry, *Notes critiques* (1901), t. 2, p. 218.

- Compte rendu de *Le socialisme et l'agriculture,* par G. Gatti, *Notes critiques* (1902), t. 3, p. 93.

- Compte rende de *La politique agraire du parti socialiste,* par K. Kautsky, *Notes critiques* (1903), t. 4, p. 89

- Compte rendu de *La responsabilité pénale,* par A. Landry, *Notes critiques* (1902), t. 3, p. 204.

- Compte rendu de *L'anarchisme,* par P. Elzbacher, *Notes critiques* (1902), t. 3, p. 220.

- Compte rendu de *Nietzsche et l'immoralisme,* par A. Fouillée, *Notes critiques* (1903), t. 4, p. 82-84., (Dans le même tome : Réponse d'Alfred Fouillée p. 97 et réplique de Charles Andler p. 100).

- Compte rendu de diverses traductions d'œuvres de Gerhardt Hauptmann, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1906), t.1, p. 33.

- Etude bibliographique sur les drames d'Ibsen (en collaboration avec L. Pineau), *Bulletin des bibliothèques populaires* (1906), t.1, p. 102.

- Compte rendu de *La fondation de l'empire allemand,* par Ernest Denis, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1906), t.1, p. 135.

- « Publications françaises sur la littérature allemande », *Bulletin des bibliothèques populaires* (1907), t.2, p. 145 et (1908), t.3, p. 2 et p. 33.

- Compte rendu de *En Allemagne, Rhin et Westphalie,* par J. Huret, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1908), t.3, p. 29.

- Compte rendu de *L'Allemagne moderne,* par H. Lichtenberger, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1908), t.3, p. 56.

- Compte rendu de *De l'amour et du mariage,* par Ellen Key, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1908), t.3, p. 87.

- Compte rendu de *Poètes et humoristes de l'Allemagne,* par J. Bourdeau, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1908), t.3, p. 107.

- Compte rendu de *Berlin comme je l'ai vu,* par Ch. Huart, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1908), t.3, p.125.

- Compte rendu d'*Etudes sur Goethe,* par P. Stapfer, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1908), t.3, p.156.

- Compte rendu de *Littérature allemande,* par A. Chuquet, *Bulletin des bibliothèques populaires* (1909), t. 4, p. 156.

- Compte rendu de *En Allemagne, de Hambourg aux marchés de Pologne, Revue critique des livres nouveaux* (ancien *Bulletin des bibliothèques populaires*), (1910), t.5, p. 3.

- Compte rendu de *"Ecce homo" de Nietzsche suivi de "Poésies",* traduit par Henri Albert, *Revue critique des livres nouveaux* (1910), t. 5, p. 27.

- Compte rendu de *D. Fr. Strauss : la vie et l'œuvre,* par Albert Lévy, *Revue critique des livres nouveaux* (1910), t. 5, p. 69.

- Compte rendu de *La carte au liséré vert,* par G. Delahache, *Revue critique des livres nouveaux* (1910), t. 5, p. 109.

- Compte rendu de *Traductions d'œuvres de Heine, Revue critique des livres nouveaux* (1911), t. 6, p. 84.

- Compte rendu de *Bismarck et l'Eglise : le Culturkampf,* par G. Goyau, *Revue critique des livres nouveaux* (1911), t. 6, p. 161.

- Compte rendu de « La paix de la France avec elle-même », par Gabriel Séailles, *L'Alsace républicaine* (1919), n° 6, p. 273.

- Compte rendu de *Grammaire française à l'usage des Alsacines-Lorrains,* par E. Clarac, *L'Alsace républicaine* (1919), n° 7/8, p. 471.

- Compte rendu de *Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement,* par Justin, *L'Alsace républicaine* (1919), n° 11, p. 643.

- Compte rendu de *Der französische Staat der Gegenwart,* par E. von Hippel*, Revue critique d'histoire et de littérature (1930),* t. 97, p. 372.

- Compte rendu de *Die Religion Gerhart Hauptmanns,* par E. Langner, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1930), t. 97, p. 309.

- Compte rendu de *1° Europas Selbstbesinnung durch Nietzsche,* par F. Kroekel, *2° Nietzsche en France,* par Geneviève Bianquis, *3° Nitzsches Zusammenbruche,* par E. F. Podach, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1930), t. 97, p. 362

- Compte rendu de *C.-F. Meyer : sämtliche Werke*, éd. par M. Rychner, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1930), t. 97, p. 366.

- Compte rendu *Meine Lebensgeschichte,* par C. Baumgarten, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1930), t. 97, p. 367.

- Compte rendu d'*Allemagne et Pologne,* par G. Raphaël, *Revue critique d'histoire et de littérature* (1932), t. 99, p. 371.

9. Traductions de publications de Charles Andler

ANDLER, Charles, *Die alldeutsche Bewegung : ihre Pläne deutscher Ausbreitung in der Welt,* trad. par Jacques Hatt, Lausanne, Payot, Paris, A. Colin, 1915, 86 p.

- *Nietzsche und Jakob Burckhardt,* mit einer Einführung in Andlers Nietzschewerk par Geneviève Bianquis, Bâle, Strasbourg, Rhein Verlag, 1926, 154 p.

- *Socialistická civilisace,* Prague, s.n., s.d., 31 p.

- *Il Pangermanismo : suoi disegni d'espansione tedesca nel mondo,* traduzione di G. Padovani, Paris, A. Colin, 1915, 80 p.

- *Pangermanismen dess planer påen tysk världsesepansion,* Öfversättning från franskan af Erik Ehrström, Paris, A. Colin, 1915, 80 p.

- *Pangermanismul. Planurile sale de expansiune Germană in lume,* Tradus de B. Vaschide, Paris, A. Colin, 1915, 80 p.

- *Pangermanismen : dens tyske ckspationsplaner i verden,* Oversat of R. Lübscitz, Paris, A. Colin, 1915, 80 p.

- *German theory and practice of war,* by Ernest Lavisse and Charles Andler, translated by L.S., Paris, A. Colin, 1915, 48 p.

- *La práctica y la doctrina alemanas de la guerra*, por Ernst Lavisse y Charles Andler, versión castellana de P. Salinas, Paris, A. Colin, 1915, 47 p.

- *Tysk krigföring praktik och teori*, Paris, A. Colin, 1915, 47 p.

- *Pangermanismen, De tyske Ekspansionsplaner*, Norsk Udgave ved Arvid Hagen, Paris, A. Colin, 1916, 80 p.

- *"Fright-fulness" in theory and practice as compared with Franco-British war usages,* Translated from the French with additions from the German "Kriegsbrauch" and the English "Manual of military law", London, Fisher Unwin, 1916, 181 p.

10. Publications posthumes

ANDLER, Charles, *La Poésie de Heine*, avant propos par Geneviève Bianquis, Lyon, IAC, 1948, 192 p.

- *Nietzsche, sa vie et sa pensée. t1, les précurseurs de Nietzsche, la jeunesse de Nietzsche,* Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1958, 557 p.

- *Nietzsche, sa vie et sa pensée. t2, Le pessimisme esthétique de Nietzsche, La maturité de Nietzsche,* Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1958, 642 p.

- *Nietzsche, sa vie et sa pensée. t3, Nietzsche et le transformisme intellectualiste, la dernière philosophie de Nietzsche,* Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1958, 520 p.

11. Correspondances

ANDLER, Charles, *Correspondance entre Charles ANDLER et Lucien HERR 1891-1926,* édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, préface par Christophe Charle, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, 298 p.

V) Publications contemporaines

1. Biographies et articles nécrologiques sur Charles Andler

BEDIER, Joseph, « Charles Andler », *Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École Normale Supérieure* (1934).

FUCHS, Albert, *Initiation à l'étude de la langue et de la littérature allemandes modernes,* avec un portrait de Charles Andler, Paris, Les Belles Lettres, 1939, 299 p.

LEFEVRE, F., « Une heure avec Charles Andler », *Nouvelles littéraires* (12 novembre 1913).

MELANGES offerts à M. Charles Andler par ses amis et ses élèves, Université de Strasbourg, Faculté des lettres et sciences humaines, Strasbourg / Paris, Impr. Alsacienne, Oxford University Press, 1924, 448 p.

TONNELAT, Ernest, *Charles Andler : sa vie et son œuvre,* Paris, Les Belles Lettres, 1937, 328 p.

2. Réception de Charles Andler en Allemagne

JASPERS, Karl, *Nietzsche : Einführung in das Verständnis seines Philosophierens,* Berlin, Leipzig, Walter de Gruyter, 1936, 437 p.

- *Nietzsche : introduction à sa philosophie,* trad. par Henri Niel et Jean Wahl, Paris, Gallimard (Tel), 1950, 474 p.

TUCHOLSKY, Kurt (Peter Panter), « Schnipsel », *Die Weltbühne,* (1931), n° 37, p. 416.

LÖWITH, Karl, *Nietzsches Philosophie der ewigen Wiederkunft des Gleichen,* Berlin, Verlag die Runde, 1935, 183 p.

- *Nietzsches Philosophie der ewigen Wiederkehr des Gleichen,* Stuttgart, Kohlhammer, 1956, 243 p.

- *Nietzsche : Philosophie de l'éternel retour du même,* trad. par Anne-Sophie Astrup, Paris, Calmann-Lévy, 1991, 306 p.

PODACH, Erich F., *Nietzsches Zusammenbruch : Beiträge zu einer Biographie auf Grund unveröffentlichter Dokumente,* Heidelberg, Kampmann, 1930, 165 p.

- *L'Effondrement de Nietzsche,* trad. par Andhrée Vaillant et Jean R. Kuckenburg, Paris, Gallimard (Idées), 1978, 183 p.

Compte rendus sur des ouvrages de Charles Andler parus en Allemagne

BERNOULLI, Carl-Albrecht, compte rendu de *Nietzsche, sa vie et sa pensée* par Charles Andler, *Blätter für Deutsche Philosophie,* (1930/31), Bd. 4, p. 229-230.

FÖRSTER-NIETZSCHE, Elisabeth, « Zu Prof. Andlers Artikel : Nietzsche und Overbeck », *Propyläen* (3 mars 1919 et 21 avril 1909), p. 349 et 462-465.

GRUMBACH, Samuel, « Der "imperialistische Sozialismus" : eine Entdeckung des Herrn Professor Charles Andler », *Die Neue Zeit* (14 février 1913), 31. Jg., 1. Bd., n° 20, p. 736-741.

JENNY, Ernst, Rezension zu Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* t.1, *les précurseurs de Nietzsche, Basler Nachrichten,* 1. Mai 1921.

KAUTSKY, Karl, « Andlers Anklagen », *Die Neue Zeit* (25 avril 1913), 31. Jg, Bd. 20, n°30, p. 148-149.

LEVY, Oscar, « Andlers Nietzsche », *Die Literatur : Montasschrift für Literaturfreunde,* (Oktober 1930-September 1931), 33. Jg., p. 685.

MEHRING, Franz, « Ein methodologisches Problem », *Die Neue Zeit* (1901-1902), 20. Jg., 1. Bd., n° 15, p. 449-453.

MEHRING, Franz, « Ein französischer Sombart », *Die Neue Zeit,* (1901-1902), 20. Jg., 1. Bd., n° 25, p. 793-797.

N. N., « Andler, Charles : K. Marx et F. Engels. Le manifeste Communiste II. Introduction historique et commentaire », *in :* BERNSTEIN, Eduard (éd.), *Documente des Socialismus : Hefte für Geschichte, Urkunden und Bibliographie des Socialismus,* 1.Bd., Hefte 1-12, Berlin, Verlag der Socialistischen Monatshefte, 1902, p. 153-155.

SOREL, Georges, « Der Ursprung des Staatssozialismus in Deutschland », *Sozialistische Montashefte,* (1897), n° 11, p. 606-610.

3. Autres ouvrages et articles contemporains

BERNSTEIN, Eduard, *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie,* Stuttgart, 1899.

BLOCK, Maurice, *Les suites d'une grève,* Paris, Hachette, 1891, 186 p.

BLUM, Léon, *Souvenirs sur l'Affaire,* préfance de Pascal Ory, Paris, Gallimard, 1981 [1935], 153 p.

FOUILLÉ, Alfred, *Nietzsche et l'immoralisme* (collection: Bibliothèque de philosophie contemporaine), Paris, F. Alcan, 1902.

LABRIOLA, Antonio, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire,* préface de Georges Sorel, Paris, Giard et Brière (Bibliothèque socialiste internationale), 1897.

HILDEBRAND, Gerhard, *Sozialistische Auslandspolitik : Betrachtungen über die weltpolitische Lage anlässlich des Marokko-Streites,* Jena, Eugen Diederichs, 1911, 64 p.

LÉVY, Albert, *Stirner et Nietzsche*, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, 116 p.

LÉVY, Louis, « Comment ils sont devenus socialistes. Léon Blum nous dit… », *Le Populaire,* 8 mars 1931.

LICHTENBERGER, Henri, *La Philosophie de Nietzsche,* (Bibliothèque de philosophie contemporaine), Paris, F. Alcan, 1898, 187 p.

LICHTENBERGER, Henri (éd.), *Friedrich Nietzsche : Aphorismes et fragments choisis,* Paris, F. Alcan (Bibliothèque de philosophie contemporaine), 1899, 183 p.

LONGUET, Jean, *Les socialistes allemands contre la guerre et le militarisme,* Paris, Librairie du Parti socialiste, 1913, p. 21-22.

PÉGUY, Charles, *L'Argent (suite), Œuvres complètes,* Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1932 [1913], 230 p.

QUESSEL, Ludwig, « Verständigung und Imperialismus », *Sozialistische Monatshefte,* (mars 1913), n° 6, p. 333-339.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres écrits politiques,* présenté par Raoul Girardet, Paris, Imprimerie nationale, 1996 [1882], p. 222-243.

ROBERTY, Eugène de, *Frédéric Nietzsche: contribution à l'histoire des idées philosophiques et sociales à la fin du XIXe siècle,* (Bibliothèque de philosophie contemporaine), Paris, F. Alcan, 1902, 212 p.

SOREL, Georges, *La décomposition du marxisme,* (Bibliothèque du mouvement prolétarien), Paris, Rivière, 1908.

STIRNER, Max, *Der Einzige und sein Eigenthum,* Leipzig, Wigand, Hirschfeld, 1845.

STIRNER, Max (J. Caspar Schmidt), *L'Unique et sa propriété,* (Bibliothèque sociologique, n° 28), trad. par Robert-L. Reclaire, Paris, Stock, 1900.

STIRNER, Max, *L'Unique et sa propriété,* trad. et préface par Henri Lasvignes, Paris, La Revue blanche, 1900.

THOREL, Jean, « Les pères de l'anarchisme : Bakounine, Stirner, Nietzsche », *La Revue politique et littéraire. Revue bleue* (15 avril 1893), n° 15, p. 449-454.

VAIHINGER, Hans, *Nietzsche als Philosoph,* 4e édition, Feldausgabe, Berlin, Reuther & Reichard, 1916 [1902], 80 p.

WYZEWA, Théodore de, *Le mouvement socialiste en Europe: les hommes et les idées,*(Recueil d'articles publiés dans *Le Figaro* du 12 juillet au 14 octobre 1891), Paris, Perrin, 1892.

Bibliographie

I) Ouvrages de caractère général sur la période (1890-1933)

BECKER, Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920,* Paris, Sedes, 1995, 387 p.

AZEMA, Jean-Pierre et WINOCK, Michel, *La troisième République (1870-1940)*, édition revue et mise à jour, Paris, Calmann-Lévy, 1976 (1969), 510 p.

CHARLE, Christophe, *La crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne (1900-1940): Essai d'histoire sociale comparée* (L'Univers Histoire), Paris, Seuil, 2001, 597 p.

GIRAULT, René, *Diplomatie européenne. Nations et impérialisme 1871-1914,* 2e édition revue et augmentée, Paris, Milan, Barcelone, Masson, 1995, 286 p.

HOBSBAWM, Eric J., *L'Ère des empires : 1875-1914,* trad. par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, Paris, Fayard, 1989 [1987], 485 p.

HOBSBAWM, Eric, *L'Âge des extrêmes : histoire du court XXe siècle (1915-1992),* trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Bruxelles, André Versaille éditeur, Paris, Le monde diplomatique, 2008 [1994], 810 p.

MAYEUR, Jean-Marie, *La vie politique sous la troisième République : 1870-1940*, Le Seuil, 1984, 445 p.

PHILIPP, Loïc, *Histoire de la pensée politique en France : de 1989 à nos jours,* Paris, Economica, 1993, 321 p.

ROVAN, Joseph, *Histoire de l'Allemagne des origines à nos jours,* Paris, Le Seuil, 1994, 969 p.

WEHLER, Hans-Ulrich, *Das deutsche Kaiserreich 1871-1914,* 6e édition, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1988, 292 p.

WINOCK, Michel, *La fièvre hexagonale : les grandes crises politiques de 1871 à 1968*, Paris, Calmann-Lévy (1986), Société d'éditions scientifiques (1987), 467 p.

WEHLER, Hans-Ulrich, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte.* t.3, *Von der « deutschen Doppelrevolution » bis zum Ende des Ersten Weltkrieges (1849-1914),* Munich, C.H. Beck, 1995, 914 p.

II) Histoire des gauches

BECKER, Jean-Jacques et CANDAR, Gilles (sous la dir.), *Histoire des gauches en France.* t1 : *L'héritage du XIXe siècle,* Paris, La Découverte, 2004, 584 p.

- *Histoire des gauches en France.* t2 : *XXe siècle : à l'épreuve de l'histoire,* Paris, La Découverte, 2004, 776 p.

BERNSTEIN, Samuel, *The Beginning of Marxian Socialism in France,* New York, Social Science Studies, 1933.

BERGER, Stefan, *Social democracy and the working class in nineteenth and twentieth century Germany,* London / New York, Logman, 2000, 280 p.

BERGOUNIOUX, Alain et GRUNBERG, Gérard, *Le long remords du pouvoir : le parti socialiste français 1905-1992,* Paris, Fayard, 1992, 554 p.

CONZE, Werner et GROH, Dieter, *Die Arbeiterbewegung in der nationalen Bewegung,* Stuttgart, Ernst Klett, 1966, 130 p.

DRACHKOVITCH, Milorad, *Les Socialismes français et allemand et le problème de la guerre 1870-1914,* thèse de doctorat, Université de Genève, Genève, Imprimerie H. Studer, 1953.

DREYFUS, François-Georges (sous la dir.), *Réformisme et révisionnisme dans les socialismes allemand, autrichien et français,* Paris, Maison des sciences de l'homme, 1984, 195 p.

DROZ, Jacques (sous la dir.), *Histoire générale du socialisme,* 4 tomes, Paris, P.U.F., 1972-1978.

GEORGEN, Marie-Louise, *Les relations entre socialistes allemands et français à l'époque de la Deuxième Internationale 1889-1914,* thèse de doctorat dir. par Madeleine Rébérioux, Université Paris VIII, 1998.

GOUGEON, Jacques-Pierre, *La social-démocratie allemande 1830-1996: de la révolution au réformisme,* Paris, Aubier, (Aubier Histoires), 1996, 463 p.

GROH, Dieter et BRANDT, Peter, *« Vaterlandslose Gesselllen » : Sozialdemokratie und Nation 1860-1990,* München, C.H. Beck, 1992, 469 p.

GUÉRIN, Daniel, *L'Anarchisme : de la doctrine à la pratique*, éd. rev. et aug., Paris, Gallimard, (Folio Essais), 1897, 286 p.

JOUSSE, Emmanuel, *Réviser le marxisme : d'Édouard Bernstein à Albert Thomas (1896-1914),* Paris, Harmattan, 2007, 263 p.

KEROGAT, Jacques, *Histoire du parti socialiste,* Paris, La Découverte, 1997, 124 p.

LINDENBERG, Daniel, *Le Marxisme introuvable*, Paris, Calmann-Lévy, (Ordre des choses), 1975, 250 p.

- (en collaboration avec Pierre André Meyer), *Lucien Herr, le socialisme et son destin,* Paris, Calmann-Lévy, 1977, 318 p.

- *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, thèse de doctorat à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales dirigée par François Furet, 1979.

- « Réformisme et révisionnisme en France de 1890 à 1914 », *in :* DREYFUS, François-Georges (sous la dir.), *Réformisme et révisionnisme dans les socialismes allemand, autrichien et français,* Paris, Maison des sciences de l'homme, 1984, p. 149-156.

MANFREDONIA, Gaetano, « L'anarchisme », *in :* BECKER, Jean-Jacques et CANDAR, Gilles (sous la dir.), *Histoire des gauches en France.* t1 : *L'héritage du XIXe siècle,* Paris, La Découverte, 2004, p. 444-462.

MOMMSEN, Hans, « Nationalismus und nationale Frage im Denken Eduard Bernsteins », *in :* Hans Mommsen, *Arbeiterbewegung und Nationale Frage: ausgewählte Aufsätze,* (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft 34, dir. Helmut Berding, Jürgen Kocka, Hans-Ulrich Wehler), Göttingen, Vandhoeck & Ruprecht, 1979, p. 109-124.

PROCHASSON, Christophe, *Le socialisme normalien,* Maîtrise, Université Paris-I, 1981.

- *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français 1900-1920,* Thèse de doctorat dirigée par. Madeleine Rébérioux, Université Paris I, 1989.

- *Les intellectuels, le socialisme et la guerre (1900-1938),* préface de Madeleine Rébérioux, Paris, Le Seuil, 1993, 354 p.

- *Les intellectuels et le socialisme : XIXe-XXe siècle,* Paris, Plon, 1997, 298 p.

- « La gauche, les mœurs et la morale », *in :* BECKER, CANDHAR, *Histoire des gauches en France, t2, XXe siècle : à l'épreuve de l'histoire,* p. 666-683.

- « L'invention du marxisme français », *in :* BECKER, Jean-Jacques et CANDAR, Gilles, *Histoire des gauches en France.* t2 : *XXe siècle : à l'épreuve de l'histoire,* Paris, La Découverte, 2004, p. 426-443.

REBERIOUX, Madeleine, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », *in :* DROZ, Jacques (sous la dir.), *Histoire générale du Socialisme t2 : de 1875 à 1918,* Paris, PUF, 1982 (1974), p. 133-236.

- *Parcours engagés dans la France contemporaine,* Paris, Belin, 1999, 542 p.

SAND, Shlomo, *L'illusion du politique : Georges Sorel et le débat intellectuel 1900,* Paris, La Découvertee, 1985 [1984], 270 p.

SCHÖNHOVEN, Klaus, VOGEL, Hans-Jochen et RUCK, Michael (sous la dir.), *Arbeiterbewegung und soziale Demokratie in Deutschland: ausgewählte Beiträge,* Bonn, Dietz, 2002, 480 p.

TOUCHARD, Jean, *La gauche en France depuis 1900*, Paris, Le Seuil, 1997, 412 p.

WINOCK, Michel, *Le socialisme en France et en Europe (XIXe-XXe siècle),* (Points Histoire), Paris, Le Seuil, 1992, 426 p.

ZÉVAÈS, Alexandre, *De l'introduction du marxisme en France,* Paris, Rivière, 1947, 216 p.

III) Histoire intellectuelle

BOCK, Hans-Manfred, « Histoire et historiographie des intellectuels en Allemagne », *in :* TREBITSCH, Michel et GRANJON, Marie-Christine (sous la dir.), *Pour une histoire comparée des intellectuels,* Bruxelles, Éditions Complexe, 1998, p. 79-109.

- « Un monde intellectuel polycentrique et apolitique : regards comparatistes sur les intellectuels allemands et les concepts mis en œuvre pour écrire leur histoire », *in :* LEMAYRIE, Michel et SIRINELLI, Jean-François (sous la dir.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui,* Paris, P.U.F, 2003. p. 429-443.

CHAUBET, François, « Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle », *Vingtième Siècle,* (janvier-mars 2009), n° 101, p. 179-190.

CHARLE, Christophe, *Les Élites de la République (1880-1900),* Paris, Fayard (L'Espace du politique), 1987, 556 p

- *Naissance des « intellectuels » 1880-1900,* Paris, Les Editions du Minuit, 1990, 272 p.

- *Paris, fin de siècle : culture et politique,* Paris, Seuil, 1998, 319 p.

CHAUBET, François, « Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle : bilan provisoire et perspectives », *Vingtième Siècle,* (janvier-mars 2009), n° 101, p. 179-190.

GRANJON, Marie-Christine et TREBITSCH, Michel, *Pour une histoire comparée des intellectuels,* Bruxelles, 1998.

GRUNEWALD, Michel (sous la dir.), *Le Milieu intellectuel de gauche en Allemagne : sa presse, ses réseaux (1890-1960),* Berne, Peter Lang, 2002, 714 p.

HÜBINGER, Gangolf et MOMMSEN, Wolfgang (sous la dir.), *Intellektuelle im Deutschen Kaiserreich,* Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1993, 246 p.

HÜBINGER, Gangolf, «Die Intellektuellen im wilhelminischen Deutschland : zum Forschungsstand », *in:* HÜBINGER, Gangolf / MOMMSEN, Wolfgang (sous la dir.) *Intellektuelle im Deutschen Kaiserreich,* Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1993, p. 198-210.

- *Kulturprotestantismus und Politik : zum Verhältnis von Liberalismus und Protestantismus im wilhelminischen Deutschland,* Tübingen, Mohr, 1994, 347 p.

LEYMARIE, Michel et SIRINELLI, Jean-François (sous la dir.), *L'Histoire des intellectuels aujourd'hui,* (actes du colloque tenu à Paris le 16 et 17 octobre 2001), Paris, P.U.F., 2003, 493 p.

LEYMARIE, Michel, *Les intellectuels et la politique en France,* Paris, PUF (Que sais-je ?), 2001, 127 p.

ORY, Pascal et SIRINELLI, Jean-François, *Les Intellectuels en France : de l'Affaire Dreyfus à nos jours,* Paris, A. Colin, 1986, 264 p.

ORY, Pascal (sous la dir.), *Dernières questions aux intellectuels et quatre essais pour y répondre,* Paris, O. Orban, 1990, 267 p.

- *La culture comme aventure : treize exercices d'histoire culturelle,* Paris, Éd. Complexe, 2008, 298 p.

PROCHASSON, Christophe, « Y a-t-il eu un âge d'or pour les intellectuels? », *in :* ORY, Pascal (sous la dir.), *Dernières questions aux intellectuels et quatre essais pour y répondre,* Paris, O. Orban, 1990, p. 107-153.

- *Les années électriques : 1880-1910,* Paris, La Découverte, 1991, 488 p.

RASMUSSEN, Anne, *l'Internationale scientifique 1890-1914,* Thèse dir. par JUILLARD, Jacques, Paris, EHESS, 1995.

- « L'amitié, une valeur scientifique : les amitiés internationales des savants au tournant du siècle », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels* (janvier-mars 1997), n° 143, p. 77-95.

SCHLICH, Jutta (sous la dir.), *Intellektuelle im 20. Jahrhundert in Deutschland : ein Forschungsreferat*, (Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur, sonderheft 11), Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2000, 395 p.

SCHULTE, Hansgerd, « Histoire des intellectuels en Allemagne », *in :* LEMAYRIE, Michel et SIRINELLI, Jean-François (sous la dir.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui,* Paris, P.U.F, 2003. p. 29-44.

SDVIZKOV, Denis, *Das Zeitalter der Intelligenz : zur vergleichenden Geschichte der Gebildeten in Europa bis zum Ersten Welkkrieg,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht(Synthesen. Probleme europäischer Geschichte Bd. 3)*,* 2006, 260 p.

SIRINELLI, Jean-François, « Le hasard ou la nécessité ? Une histoire en chantier : l'Histoire des intellectuels », *Vingtième siècle* (1986), n° 9, p. 97-108.

- *Génération intellectuelle : khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres,* Pairs, Fayard, 1988, 721p.

- « Les intellectuelles », *in :* RÉMOND, René (Sous la dir.), *Pour une histoire politique* (L'Univers historique 57), Paris, Seuil, 1988, p. 199-231.

STERNHELL, Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français: la France entre nationalisme et fascisme,* nouvelle édition augmentée d'un essai inédit, Paris, Fayard, 2000 (Armand-Colin, 1972 / Complexe, 1985), 432 p.

<u>Les intellectuels et la Première Guerre mondiale</u>

BECKER, Jean-Jacques, « Les intellectuels et la justification de la guerre en France et en Allemagne au début de la Grande Guerre », *Droit et cultures* (2003), n° 45, p. 199-212.

HANNA, Martha, *The mobilization of the intellect : French scholars and writers during the Great War,* Cambridge (Mass.), London, Harvard university press, 1996, 292 p.

SIRINELLI, Jean-François, « Les intellectuels français et la guerre », *in :* BECKER, Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918,* Centre d'histoire de la France contemporaine, Université Paris X, 1990, p. 145-161.

RACINE, Nicole et TREBITSCH, Michel (sous la dir.), *Intellectuels engagés d'une guerre à l'autre,* Paris, CNRS (Les Cahiers de l'Institut du temps présent, 26), 1994, 274 p.

PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première guerre mondiale (1910-1919),* Paris, La Découverte, 1996, 302 p.

Vie intellectuelle : lieux, milieux, réseaux

BEILECKE, François, *Französische Intellektuelle und die Dritte Republik : Das Beispiel einer Intellektuellenassoziation 1892-1939,* (Campus Forschung, Bd. 854), Frankfurt, New York, Campus Verlag, 2003, 422 p.

CHARLE, Christophe, *le siècle de la presse (1830-1939),* Paris, le Seuil, 2004, 340 p.

FABIANI, Jean-Louis, *Les philosophes de la République,* Paris, Les éditions de minuit, 1988, 176 p.

- « Métaphysique, morale, sociologie : Durkheim et le retour à la philosophie », *Revue de métaphysique et de morale,* (janvier-juin1993), n° 1-2, p. 175-191.

MERILLIÉ, Dominique, « Les rapports entre la *Revue de métaphysique* et la *Revue philosophique* : Xavier Léon et Théodule Ribot ; Xavier Léon et Lucien Lévy-Bruhl », *Revue de métaphysique et de morale,* (janvier-juin1993), n° 1-2, p. 59-18.

PINTO, Louis, « La sociologie vue par les philosophes dans la *Revue de métaphysique et de morale* 1893-1899, *Revue de métaphysique et de morale,* (janvier-juin1993), n° 1-2, p. 141-174.

PROCHASSON, Christophe, « Philosopher au XXe siècle : Xavier Léon et l'invention du "système R2M" (1891-1902) », *Revue de métaphysique et de morale,* (janvier-juin1993), n° 1-2, p. 109-140.

- « Revues et mouvement ouvrier " fin-de-siècle " », *Cfdt-Aujourd'hui.* (mars 1991), n° 100, p. 12-23.

PROST, Antoine, *Histoire de l'enseignement en France, 1800-1967,* Paris, A. Colin, 1968, 523 p

SOULIÉ, Stéphan, « La Revue de métaphysique et de morale, 1893-1906 : critique philosophique et philosophie morale en République », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels,* (octobre-décembre 1998), n° 146, p. 45-73.

- *Les philosophes en République : l'aventure intellectuelle de la "Revue de métaphysique et de morale" et de la Société française de philosophie, 1891-1914,* (Collection « Histoire »), préface par Christophe Prochasson, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 327 p.

TESNIERE, Valérie, « L'histoire aux Éditions Alcan (1874-1939) », *Vingtième siècle*, (octobre-décembre 1990), n° 28, p. 15-28.

TESNIERE, Valérie, *Le Quadrige : un siècle d'édition universitaire (1860-1968),* Paris, P.U.F., 2001, 492 p.

IV) Relations culturelles et intellectuelles franco-allemandes

BOCK, Hans Manfred, « Das Elsaß als geistige Lebensform: zur Bedeutung regionaler Identität und ihrer Repräsentanten (Charles Andler, Lucien Herr, Henri Lichtenberger) für Robert Minder », *in:* BETZ, Albrecht / FABER, Richard (sous la dir.), *Kultur, Literatur und Wissenschaft in Deutschland und Frankreich: zum 100. Geburtstag von Robert Minder,* Würzburg, Königshausen u. Neumann, 2004, p. 61-75.

CHARLE, Christophe, « L'élite universitaire française et le système universitaire allemande (1880-1900), *in :* ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Transferts : les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe et XIXe)*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988, p. 345-358.

- « Les références étrangères des universitaires : essai de comparaison entre la France et l'Allemagne, 1870-1970 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales,* (2003), n° 148, p. 8-19.

DIGEON, Claude, *La crise allemande de la pensée française*, *(1870-1914),* Paris, PUF, 1959, 568 p.

DROZ, Jacques, *Les relations franco-allemandes intellectuels de 1871 à 1914* (collection : les cours de la Sorbonne), Paris, Centre de documentation universitaire, 1966, 82 p.

JEISMANN, Michael, « Frankreich, Deutschland und der Kampf um die europäische Zivilisation », *in :* ABRET, Helga / GRUNEWALD, Michel, *Visions allemandes de la France : Frankreich aus deutscher Sicht (1871-1914),* (collection: « Contacts », Série II-Gallo-Germanica, vol. 15), Bern, Peter Lang, 1985, p. 5-16.

- *La patrie de l'ennemi : la notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918,* traduit par LASSAIGNE, Dominique, Paris, CNRS éd., 1997 (1992), 344 p.

KAELBLE, Hartmut, *Nachbarn am Rhein: Entfremdung und Annäherung der französischen und deutschen Gesellschaft seit 1880,* München, C.H. Beck, 1983, 203 p.

KWASCHIK, Anne, *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität : der Kulturhistoriker und Essayist Robert Minder,* Göttingen, Wallstein Verlag, 2008, 445 p.

SCHROEDER-GUDEHUS, Brigitte, « Die Jahre der Entspannung : Deutsch-französische Wissenschaftsbeziehungen am Ende der Weimarer Republik », *in :* COHEN, Yves et MANFRASS, Klaus (sous la dir.), *Frankreich und Duetschland : Forschung, Technologie und industrielle Entwicklung im 19. und 20. Jahrhundert,* München, C.H. Beck, 1990, p. 105-115.

TAUBERT, Fritz, « Salomon Grumbach, Korrespondent des *Vorwärts* in Paris : das politische Leben Frankreichs, deutschen Sozialdemokraten geschildert von einem sozialdemokrtischen Elsässer », *in :* ABRET, Helga et GRUNEWALD, Michel (sous la dir.) *Visions allemandes de la France (1871-914)* -

Frankreich aus deutscher Sicht (1871-1914), (Contacts, Série II-Gallo-Germanica, 15), Bern, Peter Lang, 1985, p.373-388.

Histoire des études germaniques en France

DECULTOT, Elisabeth, « la section d'allemand de l'École normale supérieure depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale », *in :* ESPAGNE, Michel (sous la dir.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne,* (Deutsche-Französische Kulturbibliothek, t 6), Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1995, p. 39-66.

ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, 557 p.

-(sous la dir.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne,* (Deutsche-Französische Kulturbibliothek, t 6), Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1995, 288 p.

GRUSON, Pascale, « Les appartenances confessionnelles des germanistes français », *in :* ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (sous la dir.), *Les études germaniques en France : 1900-1970,* Paris, CNRS éd., 1994, p. 87-108.

WERNER, Michael, « Le prisme franco-allemand : à propos d'une histoire croisée des disciplines littéraires », *in :* BOCK, Hans-Manfred, MEYER-KALKUS, Reinhart, TREBITSCH, Michel (sous la dir.), *Entre Locarno et Vichy : les Relations franco-allemandes dans les années 1930,* vol. 1, Paris, CNRS-Éditions, 1993, p. 303-316.

V) Réception de Nietzsche

ASCHHEIM, Steven E., *The Nietzsche legacy in Germany : 1890-1990,* Berkeley, University of California press, 1994, 337 p.

BEHLER, Ernst. « Zur frühen sozialistischen Rezeption Nietzsches in Deutschland », *Nietzsche-Studien* (1984), n°13, p. 503-520.

BIANQUIS, Geneviève, *Nietzsche en France,* Paris, Alcan, 1929, 126 p.

FLEISCHER, Margot, « Das Spektrum der Nietzsche-Rezeption im geistigen Leben seit der Jahrhundertwende », *Nietzsche-Studien* (1991), n° 20, p. 1-47.

FORTH, Christopher E., *Zarathustra in Paris : the Nietzsche Vogue in France (1891-1918),* DeKalb, Illinois, Northern Illinois University Presse, 2001, 238 p.

GERLACH, Hans-Martin, « Etwas über Nietzsche und uns Sozialisten », *in :* GERLACH, Hans-Martin et CAYSA, Voker (sous la dir.), *Nietzsche und die Linke* (Diskurs, Streitschriften zur Geschichte un Politik des Sozialismus, Heft 19), Leipzig, Rosa-Luxemburg Stiftung Sachsen, 2006, p. 9-27.

HEFTRICH, Eckhard « Die Grenzen der Psychologischen Nietzsche-Erklärung », *in :* SALAQUARDA, Jörg (sous la dir.), *Nietzsche,* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980, p. 169-182.

HOFFMANN, David Marc, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs : Chronik, Studien und Dokumente. Elisabeth Förester-Nietzsche – Frietz Koegel – Rudolf Steiner – Gustav Naumann – Josef Hofmiller* (Supplementa Nietzscheana, Bd. 2, dir. par Wolfgang Müller-Lauter et Karl Pestalozzi), Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1991, 843 p.

LE RIDER, Jacques, *Nietzsche en France : de la fin du XIXe siècle au temps présent*, Paris, P.U.F., 1999, 279 p.

PINTO, Louis, *Les neveux de Zarathoustra : la réception de Nietzsche en France,* Paris, Seuil, 1995, 205 p.

RIEDEL, Manfred, *Nietzsche in Weimar : ein deutsches Drama*, Leipzig, Reclam, 1997, 368 p.

SCHOBER, Angelika, *Ewige Wiederkehr des Gleichen ? Hundertzehn Jahre französische Nietzscherezeption – Eternel retour du même ?cent dix ans de réception française de Nietzsche,* Limoges, Pulim, 2000, 147 p.

VENTURELLI, Aldo, « Aspekte und Probleme der frühen Nietzsche-Rezeption in Frankreich : Charles Andler und Lucien Herr », *Nietzsche-Studien,* (1995), n° 24, p. 261-270.

VIVARELLI, Vivetta, « Das Nietzsche-Bild in der Presse der deutschen Sozialdemokratie », *Nietzsche-Studien* (1984), Bd. 13, p. 521-569.

VI) Articles sur Charles Andler

BLUM, Antoinette, « Charles Andler et Lucien Herr : une correspondance », *in :* REBERIOUX, Madeleine et CANDAR, Gilles (sous la dir.), *Jaurès et les intellectuels,* Paris, Les Éditions de l'atelier, Éditions ouvrières, 1994, p. 179-185.

- « Charles Andler en 1908 : un Germaniste pris entre la France et l'Allemagne », *Revue germanique internationale* (1995), n° 4, p. 27-44.

GRUSON, Pascale, « Charles Andler (1866-1933) : Begründer der modernen französischen Germanistik », *in:* SAUDER, Gerhard (sous la dir.), *Germanisten im Osten Frankreichs* (Annalies Universitatis Saraviensis, Bd. 19), St. Ingbert, Röhrig Universitätsverlag, 2002, p. 23-40.

LEROY, Géraldi, « Andler, Jaurès, Herr, Péguy en 1913 : la polémique sur la social-démocratie » dans *L'Amitié Charles Péguy* (avril-juin 1995), n°70, vol. 18, p. 66-78.

LINDENBERG, Daniel, « Herr, Andler, Sorel : trois intellectuels décomposent le marxisme », *George Sorel. Cahier de l'Herne* (1986), n° 53, p. 192-201.

PROCHASSON, Christophe, « La réception du marxisme en France : le cas Andler », *Revue de Synthèse,* (janvier-mars 1989), n° 1, p. 85-108.

- « L'«Affaire» Andler / Jaurès : une analyse de controverse », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels* (juillet-septembre 1997), n° 145, p. 45-62.

- « Les configurations d'un vertige: Charles Andler und Deutschland », traduit par Olaf Müller et Pierre Krügel *in:* FÜRBETH, Frank, KRÜGEL, Pierre, METZNER, Ernst E. et MÜLLER, Olaf (sous la dir.), *Zur Geschichte und Problematik der Nationalphilologien in Europa : 150 Jahre Erste Germanistenversammlung in Frankfurt am Main (1846-1996),* Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1999, p. 411-424.

VII) Références théoriques et méthodologiques

1. Identité nationale

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, 3ème édition, London / New York, Verso, 2006 (1983) 240 p.

BARTH, « Introduction », *in:* BARTH, Fredrik (sous la dir.), *Ethnic groups and boundaries: the social organization of culture difference,* Boston, Little, Brown, 1969, p. 9-38.

ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs,* trad. par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy (Agora), 1973, 507 p.

GELLNER, Ernest, *Nations and Nationalism*, Ithaca (New York), Cornell University Press, 1983, 150 p.

HOBSBAWM, Eric J., *Nations et nationalisme depuis 1780 : programme, mythe, réalité,* traduit par PETERS, Dominique, Paris, Gallimard, 1992 [1990], 247 p.

HOBSBAWM, Eric J. et RANGER, Terence O. (sous la dir.), *L'invention de la tradition*, traduit par VIVIER, Christine, Paris, Éd. Amsterdam, 2006 [1993], 370 p.

2. Histoire et sociologie des intellectuels

CHAUBET, François, « Sociologie et histoire des intellectuels », *in:* LEYMARIE, Michel et SIRINELLI, Jean-François (sous la dir.), *Histoire des intellectuels aujourd'hui,* Paris, PUF, 2003, p. 183-200.

DUJARDIN, Philippe, « De l'histoire à la sociologie : tours, détours, retours ? », *Cahiers de l'IHTP,* (mars 1992), n° 20, p. 22-29.

FABER, Richard et HOLSTE, Christine (sous la dir.), *Kreise, Gruppen, Bünde : zur Soziologie moderner Intellektuellenassoziation,* Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, 462 p.

LEPENIES, Wolf, *Aufstieg und Fall der Intellektuellen in Europa,* Frankfurt am Main, New York, Campus Verlag, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992, 95 p.

PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, « Du bon usage de la dispute : introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel),* (2007), n° 25, p. 5-12.

RACINE, Nicole et TREBITSCH, Michel (sous la dir.), *Sociabilités intellectuelles: lieux, milieux, réseaux* (Cahiers de l'IHTP, Institut d'histoire du temps présent, 20), Paris, CNRS, 1992.

TREBITSCH, Michel, « Avant-Propos : la chapelle, le clan et le microcosme », *Cahiers de l'IHTP,* (mars 1992), n° 20, p. 11-21.

Les revues dans la vie intellectuelles (1885-1914), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel),* (1987), n° 5.

Les correspondances dans la vie intellectuelle, *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel),* (1990), n° 8.

Comment on se dispute : les formes de la controverse, *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel),* (2007), n° 25.

3. Transferts culturels et histoire croisée

ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael, « La construction d'une référence culturelle allemande en France, genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC,* (juillet-août 1987), n° 4, p. 969-992.

- (sous la dir.), *Transferts : les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe et XIXe)*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988, 476 p.

ESPAGNE, Michel, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999, 286 p.

ESPAGNE, Michel et GREILING, Werner, *Frankreichfreunde : Mittler des französisch-deutschen Kulturtransfers (1750-1850),* Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1996, 364 p.

WERNER, Michael, « Le prisme franco-allemand : à propos d'une histoire croisée des disciplines littéraires », *in :* BOCK, Hans-Manfred, MEYER-KALKUS, Reinhart, TREBITSCH, Michel (sous la dir.), *Entre Locarno et Vichy : les Relations franco-allemandes dans les années 1930,* Paris, CNRS-Éditions, 1993, t 1, p. 303-316.

WERNER, Michael et ZIMMERMANN, Bénédicte, « Vergleich, Transfert, Verflechtung : der Ansatz der *Histoire croisée* und die Herausforderung des Transnationalen », *Geschichte und Gesellschaft*, 28, 2002, p. 607-636.

- « Penser l'histoire croisée: entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales,* (janvier-février 2003), n° 1, p. 7-36.

- (sous la dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée,* Paris, Seuil, 2004, 239 p.

ZIMMERMANN, Bénédicte, DIDRY, Claude, WAGNER, Peter (sous la dir.), *Le travail et la nation : histoire croisée de la France et de l'Allemagne,* Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999, 402 p.

VIII) Outils de travail

CHARLE, Christophe, *Dictionnaire biographique des universitaires aux XIXe et XXe siècles.* t1, *la faculté des lettres de Paris (1809-1908),* Paris, INRP-CNRS, 1985. 179 p.

- *Dictionnaire biographique des universitaires aux XIXe et XXe siècles.* t2, *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris : dictionnaire biographique (1909-1939),* Paris, INRP-CNRS, 1986. 251 p.

HUTTON, Patrick H., BOURQUE, Amanda S. et STAPLES, Amy J. (sous la dir.) *Historical Dictionary of the Third French Republic (1870-1940),* 2 tomes, London, Aldwych Press, 1986, 1206 p.

KÖNIG, Christoph et. al. (sous la dir.), *Internationales Germanistenlexikon : 1800-1950,* 3 vol., Berlin, Walter de Gruyter, 2003, 2200p.

MAITRON, Jean (sous la dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier. Troisième partie, 1871-1914 : de la Commune à la Grande Guerre,* Paris, Éditions ouvrières, 1972.

- (sous la dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international.* t6, *L'Allemagne,* Paris, Éditions ouvrières, 1990, 543 p.

SIRINELLI, Jean-François (sous la dir.), *Dictionnaire historique de la vie politique française au XXe siècle*, Paris, PUF, 1995, 1067 p.

WINOCK, Michel et JULLIARD, Jacques (sous la dir.), *Dictionnaire des intellectuels français : les personnes, les lieux, les moments*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Le Seuil, 2002 [1996], 1530 p.